

# Un acheminement vers la question de l'écriture\*

*Didier Vaudène*

Prologue.....	2
La finitude inachevable.....	7
<i>Les médiations au plan phénoménal.....</i>	7
<i>La décision de la finitude.....</i>	9
<i>La décision du sans fin.....</i>	10
La traduction transphénoménale.....	11
<i>L'effet d'idéalité dans l'écriture ordinaire.....</i>	11
<i>La fine pointe de l'enchaînement.....</i>	13
<i>Le moment de la différence.....</i>	14
<i>Le moment de la répétition.....</i>	15
<i>Le glissement ordinaire.....</i>	17
<i>Écriture, transphénoménalité et information.....</i>	19
<i>La décision de la traduction transphénoménale.....</i>	20
Le déploiement de l'écriture transphénoménale.....	21
<i>La décision de déploiement.....</i>	22
<i>Les deux premières dimensions transphénoménales.....</i>	24
<i>Un aperçu de la problématique des régressions sans fin.....</i>	26
<i>L'anatomie d'une régression sans fin.....</i>	27
<i>L'effectivité comme invariant de traduction.....</i>	30
<i>La décision d'équivalence entre détermination et effectivité.....</i>	31
<i>Les médiations comme régressions sans fin.....</i>	32
<i>Réal, phénoménal et transphénoménal.....</i>	33
La question du lieu.....	34
<i>L'exigence de lieu.....</i>	34
<i>Imprésentable au sein de l'imprésentable.....</i>	37
<i>Le lieu comme expérience.....</i>	39

À *Gustave Martelet*

Le seuil n'est peut-être que l'écart d'un pas. On ne trace pas la ligne du seuil, on la franchit.

Ainsi le seuil serait, hors du livre, ce vide aventureux dont le talon décrit les limites et, dans le livre, entre deux vocables, l'origine enserrée – comme si tout naissait du blanc néant pour se perdre en un néant blanc encore plus large.

L'écriture aurait-elle, pour fin, de préserver cet espace – ce vide – en le comblant ? Non point *noir sur blanc*, mais *noir aux deux extrémités du blanc* ?

Répudier la trace, n'est-ce pas la leçon du désert ? À chaque voyageur, à chaque aventurier son chemin. Je fus maître des miens.

Le Livre de la Création, tel le dernier livre, est blanc.

Je n'ai rien proposé, rien imposé. La question m'a conduit. Il n'y a de vérité qu'interrogative ; de réalité, qu'interprétative.

Qui jugera ?

Edmond Jabès<sup>1</sup>

*La question de l'écriture est ici rouverte comme égard pour le blanc. Cette question, qui appartient à un héritage multimillénaire de traditions d'interprètes, est le lieu d'un questionnement qu'aucune réponse ne doit clore. Le présent essai ne saurait donc y prétendre, d'autant qu'il n'en aborde que quelques aspects, et l'acheminement proposé, dont les jalons sont des décisions d'interprétation, toujours révocables, n'est qu'un acheminement.*

## Prologue

L'écriture ordinaire – celle qui est enseignée quand nous apprenons à lire, à écrire et à compter, celle aussi dont dépend la rationalité scientifique telle qu'actuellement conçue – est *asémique* en ce sens qu'une écriture ne contient, ne signifie et ne véhicule rien de soi-même : tout *effet de sémie* (provenir, signifier, désigner, référer, etc.) imputé à une écriture procède d'une *décision d'interprétation* et ne peut jamais être reçu comme donné, de sorte que toute pratique d'écriture est une pratique d'interprétation. L'écriture ordinaire est en outre trois fois déliée : par rapport à la discursivité, car toute écriture n'est pas l'inscription d'un discours, par rapport à la provenance et à l'adresse, car toute écriture n'est pas produite par quelqu'un et/ou destinée à quelqu'un, et enfin par rapport à la phénoménalité, car n'importe quelle phénoménalité peut se voir accorder *statut d'écriture*. Cette conjonction entre asémie et déliaison s'accorde à la diversité des pratiques qui traversent la frontière réduisant l'écriture à la scripturalité (par opposition à l'oralité) et qui sont indissociables de la rationalité scientifique actuelle (observations et mesures, formalité logico-mathématique, technologies de l'information, etc.). C'est à qui *décide* d'accorder *statut d'écriture* à quelque chose, *quelle que soit la phénoménalité de ce quelque chose*, d'assumer l'interprétation de l'écriture ainsi constituée : *décider* d'accorder statut d'écriture à quelque chose et *décider* de s'ouvrir (ouvrir pour soi) un champ d'interprétation [pour ce quelque chose] sont deux aspects d'un même geste.

La conception ordinaire de l'écriture méconnaît le blanc en ce sens que seul le noir est pris en considération pour déterminer ce qui est écrit. Il n'a certes échappé à personne qu'il faut bien qu'il y ait du blanc pour qu'il y ait du noir, mais ce blanc n'est que la figure du *support* sur lequel est écrit ce qui est écrit – le noir –, de sorte que le blanc n'est pas considéré comme étant écrit. Quant aux intervalles qui séparent les lettres, ils ne sont rien, autant parce que le caractère discret des lettres est attribué aux lettres elles-mêmes (cette discrétion n'est pas un effet des intervalles), que parce qu'ils se bornent à laisser transparaître le support. Pour ces raisons, l'écriture ordinaire peut être dite *l'écriture sans blanc* (pour souligner que seul le noir a statut d'écrit), ou encore *l'écriture en noir sur blanc* (pour souligner le rapport de l'écrit à son support). L'acheminement vers la question de l'écriture propose un autre regard sur l'écriture : *l'écriture en noir et blanc*.

D'une part, de manière très générale, avoir égard pour le blanc signifie que si les noirs correspondent à *ce qui est tracé* (quelle que soit la phénoménalité : graphique, sonore, etc.), alors les blancs correspondent à *ce qui n'est pas tracé* comme condition de possibilité pour que *ce qui est tracé* (noirs) ait pu être tracé. Mais c'est déjà supposer une provenance, demeurant *intracée comme telle*, faute de quoi la supposition de *ce qui n'est pas tracé*

1. Edmond Jabès, *L'ineffaçable, l'inaperçu*, Gallimard, Paris, 1980, p. 103.

(blancs) serait dénuée de sens, provenance qui « éclate » en quelque manière pour donner lieu à *ce qui est tracé* (noirs) et à *ce qui n'est pas tracé* (blancs), en sorte que les noirs et les blancs correspondent aux éclats de cette provenance.<sup>2</sup> Décider d'accorder *statut d'écriture* [en noir et blanc] à quelque chose, *quelle que soit sa phénoménalité*, c'est décider d'interpréter ce quelque chose selon ce schéma d'interprétation.

D'autre part, ce motif de l'éclatement s'articule avec un second motif pour lequel *ce qui est tracé* correspond à une manière de « condensation partielle » de la provenance supposée, tandis que *ce qui n'est pas tracé* correspond à ce qui ne s'est pas condensé au sein de cette provenance, comme *condition de possibilité* pour que ce qui s'est condensé ait pu se condenser. L'articulation des deux motifs fait correspondre, côté provenance, l'intracé à la non condensation, tandis qu'elle fait correspondre les noirs à des condensations partielles, et les blancs à la part de la provenance demeurée non condensée. Ces deux motifs de l'éclatement et de la condensation ne sont chacun que l'une des nombreuses facettes de deux schémas d'interprétation majeurs qui sont associés dans ce qui suit à la *diffraction de la détermination et de l'effectivité*.

Trois indications permettent d'en suggérer le sens. Dans *Contre Sainte-Beuve*, Proust écrit : « Mais tout compte fait, il n'y a que l'inexprimable, que ce qu'on croyait ne pas réussir à faire entrer dans un livre qui y reste. [...] Seulement ce n'est pas dans les mots, ce n'est pas exprimé, c'est tout entre les mots comme la brume d'un matin de Chantilly. »<sup>3</sup> Ce qui aurait dû être tracé (écrit), s'il n'avait pas été impossible qu'il fût tracé, est en rôle de provenance intracée, tandis que le livre résulterait de l'éclatement en noirs et en blancs de cet intracé. Mais qu'elle se condense encore un peu, et la brume donnerait lieu à quelques gouttes de rosée en plus, de sorte que le livre résulterait aussi de la condensation partielle d'une brume nocturne non condensée (l'œuvre « elle-même », peut-être) et en même temps intracée.

Dans *La Musique et les Lettres*, Mallarmé écrit : « [...] la Musique et les Lettres sont la face alternative, ici élargie vers l'obscur ; scintillante là, avec certitude, d'un phénomène, le seul, je l'appelai l'Idée./L'un des modes incline à l'autre et y disparaissant ressort avec emprunts : deux fois se parachève, oscillant, un genre entier. »<sup>4</sup> Ici, élargie vers l'obscur, où « les “blancs”, en effet, assument l'importance »<sup>5</sup>. Scintillante là, de lumière ou de silence, souffle, vent, humidité, brises, brumes, brouillards, mais aussi cendre, poudre, poussière, pulvérulence : « O verbe pulvérisé, ô livre devenu poudre. Tu croyais en avoir fini avec la lettre, avec le signe. Est-ce possible ? La poussière engendre encore la poussière. »<sup>6</sup>, et, de manière générale, changement ou mouvement : « Avec ses astres d'encre, le livre est un univers en mouvement que le regard fixe. »<sup>7</sup>, autant de figures de l'effectivité dont les noirs et les blancs sont en quelque manière tissés.

Enfin, troisième indication, ce que la caméra du cinématographe<sup>8</sup> ne peut d'aucune manière enregistrer ou inscrire, c'est le mouvement. Lors de la prise de vues, la caméra « éclate » la scène filmée et la « répartit » sur les photogrammes (*ce qui se trace* pendant que l'obturateur est ouvert) et sur les entre-deux (*ce qui ne se trace pas* pendant qu'il est fermé). Lors de la projection, chaque spectateur doit *synthétiser un effet de mouvement*, car ce qu'il perçoit, ce n'est pas ce mouvement (c'est lui qui en effectue la synthèse cognitive), et encore moins celui de la scène initiale, mais une succession rapide de vues immobiles enchaînées par le projecteur, tout comme je dois *synthétiser un effet de sens* quand je lis un livre ou quand j'écoute quelqu'un parler, « [...] parce que entre deux images verbales consécutives il y a un intervalle que toutes les représentations concrètes n'arriveraient pas à combler. Les images ne seront en effet jamais que des choses, et la pensée est un mouvement. »<sup>9</sup>. Si on

2. Je souligne ce qui ne va pas tout à fait de soi, à savoir que les blancs sont autant des éclats que les noirs, c'est-à-dire que ce qui a éclaté (la provenance intracée) s'est *réparti sans reste* en éclats noirs et en éclats blancs.

3. Marcel Proust, « Gérard de Nerval », in *Contre Sainte-Beuve*, coll. *Folio Essais*, Gallimard, Paris, 1954, p. 157.

4. Stéphane Mallarmé, *La Musique et les Lettres*, recueil *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, coll. *Poésie*, Gallimard, Paris, 2003, p. 378. Mallarmé a pris soin d'indiquer la portée qu'il entend donner à cette articulation : « Alors on possède, avec justesse, les moyens réciproques du Mystère – oublions la vieille distinction, entre la Musique et les Lettres, n'étant que le partage, voulu, pour sa rencontre ultérieure, du cas premier : l'une évocatoire de prestiges situés à ce point de l'ouïe et presque de la vision abstrait, devenu l'entendement ; qui, spacieux, accorde au feuillet d'imprimerie une portée égale. » (*loc. cit.* p. 378).

5. Stéphane Mallarmé, *Préface à Un coup de dés*, Œuvres complètes I, coll. *Pléiade*, Gallimard, Paris, 1998, p. 391.

6. Edmond Jabès, *El, ou le dernier livre*, Gallimard, Paris, 1973, p. 15.

7. Edmond Jabès, *Ehya*, Gallimard, Paris, 1969, p. 44.

8. Le vocable « cinématographe », emprunté à Robert Bresson (*Notes sur le cinématographe*, Gallimard, Paris, 1975), ne manque pas de souligner la conjonction étymologique entre le mouvement et l'inscription. L'analyse de la médiation cinématographique que je propose fait directement allusion aux caméras, projecteurs mécaniques, pellicules argentiques, etc. Les mêmes raisonnements sont transposables à tous les dispositifs électroniques récents, mais leur étude implique plus de technicité et d'abstraction, d'autant que ces dispositifs n'ont d'autre « pellicule » que des fichiers informatiques.

9. Henri Bergson, *Matière et mémoire* (1939), PUF, Paris, 1995, p. 139. Qu'il s'agisse de l'intuition, du moi, de la pensée, du sens, du mouvement, etc., Bergson souligne qu'il n'y a aucun moyen de retrouver ou de reconstituer ce que l'analyse ne peut tenter d'approcher que toujours déjà décomposé et symbolisé : « L'idée même de reconstituer la chose par des opérations pratiquées sur les éléments symboliques tout seuls implique

peut dire que le mouvement [de la scène filmée] était entièrement présent lors de la prise de vue (la provenance comme effectivité non condensée et intracée), la part de ce mouvement qui ne s'est pas tracée pendant la fermeture de l'obturateur est *irréremédiablement perdue*, et c'est cette perte irréremédiable qui est *recueillie comme blanc*. Mais c'est aussi *grâce* à cette perte qu'il y a place pour une synthèse de mouvement lors de la projection, synthèse qui ne restitue pas le mouvement original – la perte est irréremédiable – mais un *effet de mouvement*, peut-être plus ou moins ressemblant, qui se trouve substitué au mouvement original irréremédiablement perdu. Aussi le mouvement est-il en quelque manière retrouvé par synthèse à la projection, mais « retrouvé en tant que perdu »<sup>10</sup>, de même que « tout lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. »<sup>11</sup>

Avoir égard pour le blanc signifie que le fait d'accorder statut d'écriture [en noir et blanc] à quelque chose, quelle que soit sa phénoménalité, implique la reconnaissance d'un *effet de médiation*, qui se comprend comme un *couplage irréremédiable entre condition de possibilité et effet de limitation* : ce qui, au recto, joue le rôle d'une condition de possibilité est exactement ce qui, au verso, joue le rôle d'un effet de limitation. Ces couplages touchent à la discursivité, quelle que soit la phénoménalité (orale, scripturale, signée, braille, etc.), puisque tout ce qui relève de la sémie ne peut être obtenu que grâce à une *interprétation* qui s'applique à ce qui s'est tracé (en noir) comme synthèse d'un effet de sens qui n'a jamais pu se tracer en tant que tel (asémie). Sans doute puis-je concevoir que j'exprime ou que je signifie quelque chose (pensée, vouloir-dire, etc.), bien que ce quelque chose soit intracéable en tant que tel, mais à condition que je conçoive aussi que ce quelque chose « éclate » ou se « condense partiellement ». Tenterais-je de préciser ce que je voulais exprimer en « éclatant » les mots à l'aide de périphrases ou de définitions, ou en exprimant plus avant leurs liens et leurs rapports en « condensant » leurs entre-deux en de nouvelles phrases, rien n'y fera, jamais je ne parviendrai à tracer ultimement (en noir) ce que je voulais exprimer. L'effet de médiation lié aux couplages condition/limitation déchire le signe (*signans/signatum*) et diffère sans fin l'espoir de jamais en re-souder les deux faces pour enfin parvenir à dire absolument *quelque chose de déterminé* – mais ce n'est jamais là qu'une autre manière de dire l'asémie de l'écriture –, de sorte que je ne saurais non plus accorder qu'un énoncé puisse être réputé *sémiqement inconditionné* ni, a fortiori, *absolument inconditionné*. Sans doute, pourrai-je jouer des écritures *comme si* elles étaient *empiriquement inconditionnées*, mais ce ne sera jamais qu'une pratique d'usage impliquant des interprétations. On ne saurait dès lors non plus accorder aucun principe absolument inconditionné, ni aucun fondement absolu, ni aucun énoncé qui puisse s'imposer de soi-même comme nécessaire et universel.<sup>12</sup>

---

une telle absurdité qu'elle ne viendrait à l'idée de personne si l'on se rendait compte qu'on n'a pas affaire à des fragments de la chose, mais, en quelque sorte, à des fragments de symboles. » (*La pensée et le mouvant* (1938), PUF, Paris, 1990, p. 192). Et, deux pages plus loin : « Autant vaudrait nier que l'*Iliade* ait un sens, sous prétexte qu'on a vainement cherché ce sens dans les intervalles des lettres qui la composent ».

10. Vladimir Jankélévitch, *Philosophie première* (1953), PUF, Paris, 1986, p. 75.

11. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, Le temps retrouvé* (1927), coll. Pléiade, t. IV, Gallimard, Paris, 1989, p. 489.

12. Reconnaître l'asémie de l'écriture c'est aussi comprendre que rien de ce qui joue le rôle d'un signifiant (mot, nom, dénotant, énoncé, phrase, etc.) ne peut faire fonction de sujet pour le verbe *signifier* (ou tout autre verbe faisant valoir le lien d'un [rôle de] signifiant à une chose ou à une signification) – sauf à l'entendre comme une manière de parler. Il ne se produit d'effet de signification que pour qui en assume l'effectivité, c'est-à-dire pour qui prend en charge (au sens fort d'une effectuation) l'interprétation qui produit un tel effet (qu'on se représente Jean-François Champollion devant la pierre de Rosette). Si le lien de signification ne peut être « réalisé » et « garanti » que par le recours à l'effectivité d'une interprétation, tenter de déplier, d'énoncer, de thématiser, etc., l'effectivité de cette interprétation déclenche une régression sans fin, ce qui implique, au mieux, un résidu d'indétermination non déplié, non énoncé et non thématisé qui doit être assumé *en acte* (voir *infra* l'étude des régressions sans fin). Cela n'empêche en rien que des pratiques d'usage habituelles – qui sont des pratiques d'interprétation – agissent *comme si* ce qu'elles installent en rôle de signifiant pouvait [de soi-même] signifier une signification. L'accent donné ici à la considération de l'asémie rappelle aussi qu'on ne saurait soutenir la supposition d'un lien de signification sans impliquer l'intervention d'une indétermination résiduelle ou d'un reste non explicité comme condition même de la possibilité de ce lien, y compris – et même surtout – dans un contexte intersubjectif. Dans l'étude qu'ils consacrent au livre *Gamma* de la *Métaphysique* d'Aristote, Barbara Cassin et Michel Nancy soulignent : « Il est extrêmement frappant en effet que la première occurrence du verbe *sēmaninein* dans le texte de *Gamma* soit aussi la dernière où ce verbe a pour sujet le locuteur : cette construction, normale pour le verbe, disparaît complètement dans la suite du chapitre, où ce sont toujours les mots qui signifient. [...] C'est ainsi le *ti*, le "quelque chose" du "signifier quelque chose", le "quelque chose de déterminé" constituant le pivot de la réfutation, qui se trouve explicité de façon à dissiper toute homonymie : quand on signifie quelque chose, on ne signifie pas une chose-étant, un objet du monde, mais une chose-sens : on signifie ce que le mot signifie, à savoir l'attribution positive ou négative d'un prédicat, on signifie un sens » (B. Cassin et M. Nancy, *La décision du sens*, Vrin, Paris, 1989, p. 31). On peut comprendre que la mise entre parenthèses du reste non déplié, donc non thématisé, qui conditionne la possibilité d'un effet de signification puisse se trouver solidairement liée à la mise entre parenthèses de l'interprétation qui produit cet effet, en particulier dans les circonstances discursives où l'effet de signification intéresse des énoncés [que l'on souhaite faire valoir comme] inconditionnés ou a priori, ou des énoncés intervenant dans la constitution intersubjective d'une objectivité ou d'une idéalité transcendante. La déchirure du signe est la béance liée à ce reste d'effectivité non déplié, irréductible parce que condition de possibilité de l'effet de signification lui-même, excluant de ce fait toute possibilité de supposer une immédiateté ou une proximité absolue du sens, même pour les entreprises de réduction ou de critique les plus méticuleuses : « Il est assez significatif que toute entreprise critique, juridique et transcendante se rende vulnérable par la facticité irréductible et la naïveté naturelle de son langage. On prend conscience de cette vulnérabilité ou de cette vocation au silence en une réflexion *seconde* sur les possibilités de la régression juridico-transcendantale elle-même. Malgré son style nécessairement spéculatif,

Peut-être n'y a-t-il là rien de vraiment nouveau ; au moins fallait-il le rappeler et le relier à l'*avoir égard pour le blanc*. Cela ne signifie pas que les discours seraient dès lors *sans* [aucun] *fondement*, mais seulement qu'ils sont sans fondement *absolu*. Ce qui fait *office de fondement* pour un discours n'est pas le socle « ferme et constant » d'un fondement absolu, mais la *résistance* produite par un *effet d'insu* (quelque chose dont on n'a pas idée) qui se déploie – s'il vient à être déplié – comme un couplage condition/limitation : ce qui, au recto, conditionne la visée (ou l'horizon) d'un discours se comprend au verso comme ce qui empêche que ce discours puisse atteindre sa visée (ou rejoindre son horizon). Mais il ne pourra être déplié que depuis une interprétation qui aura dû pour elle-même mettre en jeu un tel couplage, de sorte que le déploiement des effets d'insu doit demeurer sans fin. Ce que la supposition des énoncés absolument inconditionnés imagine comme délié de toute condition empirique et de toute condition sémique, la supposition des couplages condition/limitation l'imagine comme le déploiement sans fin d'effets d'insu dans une histoire inachevable. Là où se déploient sans fin ces couplages irrémédiables condition/limitation, je le nomme, dans la suite, la *finitude inachevable*.<sup>13</sup>

La construction discursive qui se tisse au fil de l'acheminement est à entendre comme une « théorie de l'écriture », théorie conjecturale où les conjectures sont présentées comme des décisions d'interprétation qui ne manquent pas de rappeler l'engagement qu'elles appellent (*je décide que...*) et l'effet d'insu qui s'y trouvera en jeu : puisqu'aucun énoncé ne saurait pleinement signifier « sa » signification, nul ne saurait non plus déterminer ultimement à quoi l'engageant de telles décisions. *Jamais coup de dés n'abolira...* Comprendre l'écriture *en noir et blanc* à partir de l'asémie de l'écriture ordinaire, mais déliée de toute phénoménalité particulière, revient à examiner quelles peuvent être les conditions de possibilité et les effets de limitation qui intéressent la « scriptibilité »<sup>14</sup>, entendue de la manière la moins déterminée (la plus générale) qui se puisse [à mon sens] actuellement concevoir, à savoir qu'on juge que quelque chose, *quelle que soit la phénoménalité de ce quelque chose*, a été recueilli comme une écriture, *quelle que soit la phénoménalité de cette écriture*. Cette transversalité d'une *dimension d'écriture* déliée de toute phénoménalité particulière intéresse la discursivité au degré le plus général, la formalité logico-mathématique, les sciences impliquant des observations et des mesures, aussi bien que tous les domaines ou pratiques mettant en jeu quelque « écriture » pour leur exercice. Cette transversalité, qui exclut toute im-médiateté, y compris « en moi », intervient donc aussi (ou joue donc déjà) à l'endroit de la « théorie de l'écriture » elle-même. Remarquer cet effet régressif, qu'il serait vain de tenter d'éviter s'il est inévitable<sup>15</sup>, est une manière de redire qu'il n'y a pas d'énoncés absolument inconditionnés, qu'il n'y a ni fondement ni commencement absolus, et qu'il n'y a de « commencement » que comme *décision*, quelque part dans l'inachevé, enveloppant dans la hâte qui la précipite le *quelque chose plutôt que rien* – son « objet » ou sa « visée » à proprement parler, si l'on veut –, effet d'insu disais-je, dont le déploiement, par réinterprétations ou traductions, *doit* demeurer inachevable. Aussi l'objet d'une théorie, entendue en ce sens, aura-t-il été ce à quoi une théorie aura dû renoncer pour « s'avoir-lieu ».

Nul ne saurait empiriquement percevoir une écriture *en noir et blanc* en tant que déliée de toute phénoménalité particulière. Cependant, l'acheminement ne reconduit pas le face à face d'une scission empirie/métempirie, mais avance l'idée d'une *traduction transphénoménale*, où il ne s'agit pas de dire ce qui « reste » des quelque chose empiriques (ou ce qu'ils « sont ») quand on leur a « ôté » toute chair empirique, mais d'élaborer ce qui peut être compris comme *invariant* quand on dit qu'on « traduit » un quelque chose  $\alpha$ ,

---

cette réflexion s'oriente toujours, sans devoir céder à l'empirisme, vers le monde de la culture et de l'histoire. L'attention au « fait » du langage en lequel se laisse transcrire une pensée juridique, en lequel une juridicité voudrait transparaitre de part en part, est un retour à la facticité comme droit du droit. C'est une réduction de la réflexion, ouvrant carrière à une discursivité infinie. [...] HERDER ne reprochait-il pas déjà à Kant, dans sa *Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft*, de ne pas tenir compte de la nécessité intrinsèque du langage et de son immanence à l'acte de pensée le plus apriorique ? L'auteur de *L'origine du langage* n'en concluait-il pas aussi que le langage, enraciné dans l'expérience culturelle et dans l'histoire, rendait impossible ou illusoire toute aprioricité des jugements synthétiques ? Le dogmatisme inavoué qu'il dénonce ainsi, cette non-thématicité du langage reçu qui précède toute régression critique comme son ombre, n'est-ce pas cette *geschichtlose "Naivität"* dont E. FINK se demande si elle n'est pas l'assise de la « révolution méthodologique de la phénoménologie » ? » (Jacques Derrida, Introduction à *L'origine de la géométrie* de Husserl, PUF, Paris, 1962, p. 61).

13. On trouvera une étude détaillée des effets d'insu et de la résistance associée à ces effets d'insu dans « Dialectique des effets d'insu », revue *Eikasia*, n° 78, 2017 (<http://www.revistadefilosofia.org/78-03.pdf>).

14. Le vocable « scriptibilité » est emprunté ici à François Baudry, « Scriptibilité et possibilité » (1996), in *Éclats de l'objet*, Campagne-Première, Paris, 2000, p. 211-216.

15. « Que peut signifier d'abord une science de l'écriture, s'il est acquis [...] que l'écriture n'est pas seulement un moyen auxiliaire au service de la science – et éventuellement son objet – mais d'abord, comme l'a en particulier rappelé Husserl, dans *L'origine de la géométrie*, la condition de possibilité des objets idéaux et donc de l'objectivité scientifique. Avant d'être son objet, l'écriture est la condition de l'épistémè. [...] La science de l'écriture devrait donc aller chercher son objet à la racine de la scientificité. » (Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Minuit, Paris, 1967, p. 42-43). Le problème de cet effet régressif est abordé ici avec la question du lieu, voir *infra* « Le lieu comme expérience ».

lié à une phénoménalité, en un autre quelque chose  $\beta$ , lié à une autre phénoménalité<sup>16</sup>. Cette invariance, *articulation et enchaînement* entre une *déphénoménalisation* et une *rephénoménalisation*, est *imprésentable* dans la phénoménalité ; toutefois, si on se transporte par l'imagination en cette fine pointe, on trouvera le *champ transphénoménal*, lui-même imprésentable, qui se diffracte selon la *détermination* (suggérée par les écritures en noir et blanc) et selon l'*effectivité* (suggérée par la brume d'un matin de Chantilly). L'inclination réciproque de ces deux « faces alternantes » du champ transphénoménal est liée à une décision qui affirme l'équivalence entre *détermination* et *effectivité* et qui rend praticables dans le fini les raisonnements régressifs sans fin.

Qu'on puisse dire que le transphénoménal est métaphysique, métémpirique, transcendantal, etc., en tant que délié de toute phénoménalité particulière, et à cet égard empiriquement inconditionné, lui laisse cependant deux traits spécifiques : (1) il appartient à une construction qui ne dépend pas de principes absolument inconditionnés et qui procède d'abord par interprétations (et non analytiquement), et (2) il ne rassemble pas des significations mais des *invariants transphénoménaux a sémiques* [de détermination et d'effectivité]. Il n'y a donc pas lieu de lui assigner quelque résidence métémpirique : dans la perspective de la finitude inachevable, tout ce qui est tenu pour délié de l'empiricité est placé *sous statut de fiction*<sup>17</sup>, et ce que nous imaginons ordinairement au titre des idéalités (idéalités logico-mathématiques, êtres intelligibles, énoncés inconditionnés, etc.) est compris comme autant d'agencements coordonnés de schémas d'interprétation, en sorte que ce qui doit avoir lieu, ce ne sont pas ces idéalités (elles sont sous statut de fiction), mais l'*accomplissement* des interprétations qui mettent en œuvre ces schémas et imaginent ces fictions. Rien n'empêche d'imaginer le champ transphénoménal, à condition toutefois de rappeler, avec l'insistance qui convient, que nous n'avons rapport à [la fiction de] ce champ que par le truchement [de la fiction] des traductions transphénoménales qui constituent ce champ – non sans en interdire l'accès.

L'appareil d'analyse, sans lequel cette construction ne tiendrait pas, dépend de *raisonnements régressifs sans fin*, proscrits depuis Aristote. La mise en œuvre réglée de ces raisonnements à des fins théoriques est régie par la décision d'équivalence entre *effectivité* et *détermination* qui donne lieu à une *règle pratique* que chacun applique sans y prendre garde : dans un raisonnement régressif, ce qu'on ne peut pas développer doit être pris en charge par un accomplissement effectif. La décision d'équivalence libère l'usage de ces raisonnements (sous réserve qu'ils soient couverts par cette équivalence) ; elle « résout » en quelque manière les paradoxes éléatiques dans le cas discret, donc sans le secours d'un passage à la limite requérant la considération d'une manière de continu, et permet de passer outre à la proscription aristotélicienne qui ouvrait sur les inconditionnés. Le renoncement au fondement absolu et à toute éventualité de principes absolument inconditionnés s'articule ainsi directement avec les raisonnements régressifs qui sont en quelque manière le grand appareil assurant les ajointements majeurs de la finitude inachevable.

Une telle « théorie de l'écriture » n'est générale qu'en raison de sa « pauvreté », raison pour laquelle j'ai voulu qu'elle soit déterminée au minimum de ce que j'ai pu concevoir (et sans doute en aurai-je encore trop dit). C'est à *peine une théorie* tant son « contenu » est insaisissable, puisque le champ transphénoménal est imprésentable, et peut-être n'est-elle qu'un schéma de théorie proposant l'articulation de quelques schémas d'interprétation. Comme une sorte de cristal, elle doit réfracter en maints endroits et selon divers angles le rayonnement de questions appartenant à d'autres abords de la question de l'écriture autant qu'à d'autres constructions discursives, dont certaines n'ont peut-être jamais songé à apercevoir une telle question dans leur champ, du moins telle qu'abordée ici. Et peut-être cette « théorie » ne proposerait-elle jamais qu'un déchiffrement, partiel et particulier, d'un immense anagramme disséminé dans le fil de ces constructions<sup>18</sup>

16. L'idée de *traduction* (ainsi que celle d'*invariance* qui lui est corrélative) est d'inspiration leibnizienne : chaque traduction transphénoménale détermine une variation particulière dont l'invariant est une écriture transphénoménale en noir et blanc (on verra dans la suite que cette invariance est à la croisée des *systèmes de différences* saussuriens et de la *théorie de l'information*). D'autres thèmes ou vocables de provenance leibnizienne apparaîtront dans la suite : *petites perceptions*, *intégrales de petites perceptions*, *clair/confus*, *distinct/obscur*, etc. Voir, en particulier : Yvon Belaval, *Leibniz critique de Descartes*, coll. Tel, Gallimard, Paris, 1960 ; Michel Serres, *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, PUF, Paris, 1968 ; et Gilles Deleuze, *Le pli (Leibniz et le baroque)*, Minuit, Paris, 1988.

17. L'expression « sous statut de fiction » renvoie de manière très générale à problématique de l'image dans les constructions symboliques avec l'extension qu'en donne Pierre Legendre dans l'ensemble de son œuvre, en particulier quand il souligne : « Nous touchons là aux positions de la culture européenne sur l'institution de la vérité, à la problématisation de la fiction comme instrument privilégié de la constitution symbolique des sociétés. » (P. Legendre, *Dieu au miroir : Étude sur l'institution des images (Leçons III)*, Fayard, Paris, 1994, p. 102). « Fiction » provient du latin  *fingere*, « façonner pour représenter » (*loc. cit.* p. 42).

18. Une double « dette d'origine » lie ce travail aux travaux de Jacques Lacan et de Jacques Derrida, et si je n'explore pas les labyrinthes avec les mêmes obliques qu'eux, nombre de thèmes se croisent et se recoupent. Une autre « dette » lie ce travail aux textes d'Edmond Jabès, grâce auxquels j'ai pressenti le *quelque part* où se trace le cheminement dans les sables du désert blanc. Il reste pour moi l'étonnement que ce soit à cause de l'informatique que j'aie dû – et grâce à elle que j'aie pu – élaborer les articulations majeures de cette construction, en particulier les régressions

dont les racines se ramifient, et parfois s'enchevêtrent, à travers les traditions qui les transmettent, au moins jusqu'à Rome, jusqu'à Athènes et jusqu'à Jérusalem.

### La finitude inachevable

L'étonnante simplicité du dispositif cinématographique n'est pas moindre que l'étonnant enchevêtrement de difficultés qui s'y trouve condensé quand on analyse l'effet de médiation qu'il produit, effet qui n'est lui-même qu'un cas particulier de couplage condition/limitation, où l'on reconnaît le thème de l'organe-obstacle : « On dirait que la pensée ne peut penser aux températures insupportables de ce Oui incandescent sans mélange de Non ! La connaissance positive n'est possible que par la mixtion du positif et du négatif, c'est-à-dire que l'obstacle qui l'empêche est l'instrument même de sa possibilité. »<sup>19</sup> Le cinématographe met en scène l'effet de médiation comme une *déchirure* entre le « côté de la provenance » (côté caméra et scène filmée) et le « côté de l'interprétation » (côté projection et synthèse de mouvement), déchirure qui donne lieu à la pellicule, sagement embobinée dans la nuit de sa boîte, figurant la fine pointe de l'enchaînement d'une traduction transphénoménale, où le mouvement original de la scène filmée s'est déjà évanoui (côté de la provenance), et où la synthèse de mouvement devant être prise en charge par le spectateur n'a pas encore commencé (côté de l'interprétation). Il figure l'asémie de l'écriture, qui dit aussi cette déchirure, comme moment nocturne et orphique d'une médiation, après le crépuscule de la provenance, mais avant l'aube de l'interprétation.<sup>20</sup>

### *Les médiations au plan phénoménal*

Entre deux photogrammes, ce n'est pas un photogramme, mais un entre-deux, un peu de pellicule non impressionnée, qui vaut pour ce qui a eu lieu dans la scène filmée, mais qui n'a pas pu être enregistré comme condition de ce qui a été enregistré, car si la pellicule défilait en continu dans la caméra, sans aucun effet d'obturation permettant le transport et l'immobilisation de la pellicule, on obtiendrait sans doute un flou continu, mais pas un film. Les photogrammes et les entre-deux ne sont pas des *coupes instantanées* (ou infiniment minces) [du mouvement] de la scène filmée, car leur « épaisseur temporelle » est réglée par le cycle alternant de l'obturateur : la durée pendant laquelle l'obturateur est ouvert permet aux photogrammes d'être exposés à la lumière pour que les grains photosensibles soient convenablement altérés, tandis que la durée pendant laquelle l'obturateur est fermé permet le transport et l'immobilisation de la pellicule. Il s'ensuit que la part de mouvement qui s'accomplit pendant que l'obturateur est ouvert donne lieu, pour chaque photogramme, à un *flou de bougé*, comme une *intégrale* du mouvement à filmer sur l'intervalle associé à la durée d'exposition. Globalement, la totalité du mouvement de la scène filmée (pour la part qui est dans le champ de la caméra) se répartit *sans reste* sur les photogrammes (flou de bougé) et sur les entre-deux (part non enregistrée). Mais dire que chaque photogramme est composé de grains photosensibles, c'est déjà reconduire le principe d'une médiation pour chaque photogramme : un photogramme ne peut enregistrer plus de détails que ne le permettent les grains photosensibles quant à leur densité sur la pellicule et quant à leurs propriétés physico-chimiques<sup>21</sup>. Lorsqu'un photogramme est exposé, l'énergie lumineuse réfléchie par la scène filmée qui parvient jusqu'à ce photogramme est répartie sur les grains photosensibles et sur l'espace entre ces grains. Et dire que chaque grain d'un photogramme est photosensible, c'est encore reconduire le principe d'une médiation pour chacun de ces grains : l'altération de chaque grain est une intégrale des *petites perceptions*

---

sans fin et la décision d'équivalence. Pour le versant scientifique, que je ne développe pas ici, je me permets de renvoyer à ma thèse : *Une contribution à l'étude des fondements de l'informatique*, Paris, 1992, non éditée mais accessible sur Internet.

19. V. Jankélévitch, *Philosophie première, op. cit.*, p. 105.

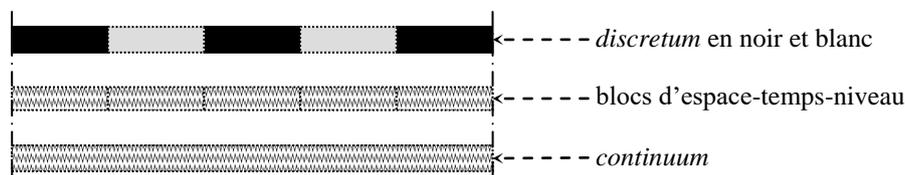
20. Que ce moment nocturne soit dilaté spatialement et temporellement dans le cas du cinématographe ne change rien au principe d'une médiation, même dans le cas de la parole orale (où, au demeurant, la propagation des compressions gazeuses n'est ni instantanée ni hors spatialité) : que celui qui me parle soit présent devant moi ne le dispense d'aucune manière de devoir *dire* (côté de la provenance), ni ne me dispense de devoir interpréter le *dit* qui en résulte (côté de l'interprétation). La *communication* ne se réduit pas à la *transmission* d'un message, qui ne concerne que la dilatation spatio-temporelle du moment nocturne, sauf à oublier l'effet de médiation qui constitue le message comme asémique et séparé de sa provenance.

21. On reverra *Blow up* de Michelangelo Antonioni (1966) où, à force d'agrandir (*blow up*) les clichés, le photographe finit par ne plus voir que la granularité photosensible elle-même, sauf un halo blanchâtre qui sera identifié comme provenant d'un cadavre. On sera sensible à la dissémination, dans le film, des figurations issues des multiples facettes de l'aire sémantique de la forme *blow* et de ses dérivés : souffle, éclatement, agrandissement, épanouissement, floraison, etc., qui intéresse à divers égards les figures de la diffraction entre détermination et effectivité.

*lumineuses* qui l'atteignent, de sorte qu'il en résulte un *flou de lumière* en tant que ces petites perceptions n'y sont pas *distinctement* tracées.<sup>22</sup>

Bien que très simplifiée, cette analyse souligne « l'effet d'escalier » dû aux *changements de niveaux* qui sous-tendent un effet de médiation : une médiation (la pellicule associée à une scène filmée) résulte de l'intégration de médiations plus fines (les photogrammes), lesquelles résultent à leur tour de l'intégration de médiations encore plus fines (les grains photosensibles), etc. Chaque niveau est caractérisé par un couplage condition/limitation dont cette analyse montre plusieurs figures, parmi lesquelles : l'alternance temporelle du cycle de l'obturateur, la dispersion spatiale des grains photosensibles sur la pellicule, et la sommation intensive des petites perceptions de lumière. Plus ça « avance » dans la médiation (dans l'exemple : à partir des petites perceptions de lumière), plus ça intègre, plus ça devient flou, et plus ça perd de la détermination, car le trajet est irréversible : le film correspond à un tracé *confus* (de manière imagée : une intégrale de flou) de la scène filmée, et non à un tracé où chaque ultime détail s'y serait tracé *distinctement*. Cette irréversibilité, qui rappelle que les couplages condition/limitation sont irrémédiables, signifie que l'analyse d'une médiation (« remonter » du plus confus vers le moins confus) ne peut s'effectuer que par des synthèses qui procèdent [de décisions] d'interprétations provoquant les *apports de détermination*, arbitraires mais certainement motivés, prenant la place des *pertes de détermination irrémédiables* qui ont conditionné et limité la médiation. L'analyse d'une médiation est *en son principe sans fin*, car je ne peux avancer d'un pas dans une telle analyse sans prendre appui sur la supposition d'un degré un peu moins confus, lequel supposera, pour être analysé, la supposition d'un degré encore un peu moins confus, etc.<sup>23</sup>

Cette première approche des médiations souligne déjà que ce qui vient d'être dit n'est guère compatible avec une conception fréquente du discret, qui tend à confondre *discret* et *fini* (au sens de la finitude ordinaire), et qui voit dans le discret des *quelque chose* (en rôle de noirs), éventuellement irréductibles, *avec rien entre* (méconnaissance du blanc). Au contraire, au sein d'un *discretum* [en noir et blanc], chaque noir (ce qui s'est tracé) et chaque blanc (ce qui ne s'est pas tracé) est *épais* (ce ne sont ni des riens, ni des coupes infiniment minces) et correspond, au plan phénoménal, à un *bloc d'espace-temps-niveau*<sup>24</sup> (en abrégé : bloc d'ETN), comparable à ce que la caméra peut enregistrer : une portion limitée d'étendue (espace) pendant une durée limitée (temps) selon une résolution déterminée de l'optique, de la pellicule, de la fréquence des images, etc. (niveau), et dont la *détermination* est (dans le cas d'un noir, tracé), ou aurait été (dans le cas d'un blanc, non tracé), une *intégrale de flou* articulant ces trois « dimensions » d'espace, de temps et de niveau :



Si on lit ce schéma dans le contexte de l'analogie du cinématographe, au niveau de la pellicule par exemple, le *continuum* correspond à la scène filmée telle qu'elle est « découpée » par le champ de la caméra, tandis que la caméra « perçoit » ce *continuum* en le répartissant en blocs d'ETN (les photogrammes et leurs entre-deux à une résolution déterminée) qui correspondent au *discretum* en noir et blanc. Faudrait-il en conclure que le *continuum* est « continu » ? Ni plus, ni moins que le *discretum* (qu'on songe à la pellicule cinématographique), qui n'a pas

22. « Une intégration est précisément une sommation qui ne reconnaît pas un à un tous ses éléments. », M. Serres, *Le système de Leibniz...*, *op. cit.* p. 127.

23. C'est un schéma de raisonnement régressif comparable à ceux de Zénon d'Élée : je ne peux rien faire d'autre que diviser l'indétermination à analyser en deux parties, l'une comme conjecture d'une détermination possible à partir de l'appui que me procure l'autre partie comme indétermination restant à analyser. Le vocable « médiation » est à la croisée de l'idée des *couplages condition/limitation* (dérivés de l'idée d'organe-obstacle) et de celle d'une *perception généralisée* (qui recroise divers thèmes figurant chez Leibniz, Bergson ou Levinas, par exemple : voir *infra* « Réal, phénoménal et transphénoménal »). Chez Leibniz, comme le souligne M. Serres pour la monadologie, « le panspsychisme dévoile un univers *partout* percevant, parmi les dégradés de l'obscur et du clair, pour l'échelle complète des existants. » (*Le système de Leibniz...*, *op. cit.* p. 96), de sorte qu'une telle perception n'est pas nécessairement liée à une conscience : « [Or,] la conscience n'est pas l'attribut essentiel de la représentation, elle en est seulement un état singulier. De la sorte, la théorie de la perception couvre l'ensemble formé par l'aperçu *et* l'inaaperçu, de même que la théorie de la représentation couvre le présentifié *et* le non-présentifié, de même que la théorie de la connaissance et des idées couvre le distinct *et* l'indistinct, etc. » (*loc. cit.*, p. 97).

24. Le vocable *blocs d'espace-temps* est emprunté à Gilles Deleuze (par exemple : *L'Image-mouvement*, Minuit, Paris, 1983, p. 89). L'adjonction de la considération des niveaux souligne que, dans la perception, « il n'y a jamais autre [chose] ou plus que dans la chose, il y a "moins" » (*loc. cit.* p. 93). Ce « moins », qui renvoie à *Matière et Mémoire* de Bergson (*op. cit.*, p. 32), fait écho aux intégrales de flous et aux pertes de détermination (voir aussi *infra* « Réal, phénoménal et transphénoménal »).

moins lieu dans l'empirie que le *continuum*. On comprendra que l'idée d'un *continuum* n'est qu'une *figure de l'inaccessible*, le *reste d'indétermination irréductible* dû au fait que l'analyse d'une médiation est *sans fin en son principe*.<sup>25</sup>

### *La décision de la finitude*

L'asémie des tracés phénoménaux, donc de la dimension d'écriture, qui renvoie la synthèse sémique à l'accomplissement d'interprétations qui ne sont ni plus ni moins empiriques que toute autre phénoménalité, déchire le signe (soudure *signans/signatum*) et exclut toute im-médiateté, donc la supposition d'« énoncés pleins », soudés à une signification « pleinement présente » qui nous serait « pleinement donnée » *bors tout couplage condition/limitation relatif à la sémie*, de sorte qu'un énoncé « plein » qui serait *empiriquement* inconditionné serait aussi *absolument* inconditionné, donc universel et nécessaire.<sup>26</sup> Certitude, inconditionnés, fondement absolu, etc., autant d'appuis ou de commencements qui auront dû négocier leur tenue contre la *dette du signe*, arraisonnement de la sémie pour assurer leur prise dans un sens plein. L'asémie de la dimension d'écriture inverse la difficulté : il ne s'agit plus de déterminer quelle brèche paradoxale ménagée dans une scission empirie/métempirie autoriserait quand même quelque rapport entre les deux (qu'on imagine que la métempirie « choie » dans l'empirie, ou qu'on imagine quelque messagerie intermédiaire qui les harmoniserait), mais au contraire de concevoir comment *hisser* les accomplissements empiriques jusqu'aux fictions qui prétendent se délier de l'empirie, et peut-être y parviennent-elles – *mais seulement dans une certaine mesure*.<sup>27</sup> Mais alors : où commencer ? quel appui ? quelle parole initiale, si « J'ai rapport à moi dans l'éther d'une parole qui m'est toujours soufflée et qui me dérobe cela même avec quoi elle me met en rapport. »<sup>28</sup> ?

25. L'idée d'un *continuum* est rapportée ici à l'exigence de lieu (voir *infra* « La question du lieu »). Le vocable *continuum* me permet de tenir en réserve la détermination de ce qu'il y a « de l'autre côté » d'une médiation. Ainsi, par exemple, il y a une béance entre le principe – métaphysique – *saltus non datur* (la nature ne procède pas par sauts), et la supposition – non moins métaphysique – qu'une nature supposée « continue » (mais en quel sens ?) serait conforme à ce que des théories mathématiques spécifient comme *continu* (sous réserve déjà qu'on ait précisé à quelle théorie [du continu] on fait référence). Dès lors qu'on a égard pour le blanc, on peut comprendre qu'un *discretum* [en noir et blanc] n'est pas le contraire d'un *continuum*, mais un mode de phénoménalisation d'un *continuum* via une médiation, de sorte qu'un tel *discretum* ne satisfait pas moins au principe *saltus non datur* que le *continuum* lui-même, ce que l'exemple du cinématographe permet aisément d'apercevoir. La médiation de l'écriture telle que je la propose ici rappelle – si besoin était – qu'aucune observation ni aucune mesure ne permet de *contrôler directement* la supposition que ce qui est observé ou mesuré serait – ou ne serait pas – « continu », quelles que soient l'importance des succès obtenus et l'étendue du consensus qui en soutiennent la pertinence et l'efficacité. La question n'est pas de trancher pour savoir s'il est pertinent ou non de recourir à des théories mathématisées impliquant la considération du continu, mais de garder présent à l'esprit que l'applicabilité de telles théories (mais il en va de même pour toute autre théorie) est assujettie à des conditions de possibilité et des effets de limitation. « *Nous ne devons pas admettre la possibilité d'une observation continue*. Les observations doivent être considérées comme des événements discrets, disjoints les uns des autres. Entre elles il y a des lacunes que nous ne pouvons combler. [...] Quelque pénible que puisse être la perte de cet idéal [d'une description continue], en le perdant nous avons probablement perdu quelque chose qu'il valait vraiment la peine de perdre. [...] L'idée d'un *domaine continu*, si familière aux mathématiciens d'aujourd'hui, est tout-à-fait exorbitante, elle représente une extrapolation considérable de ce qui nous est réellement accessible. Prétendre qu'on puisse réellement indiquer les valeurs exactes de n'importe quelle grandeur physique – température, densité, potentiel, valeur d'un champ, ou n'importe quelle autre – pour *tous* les points d'un domaine continu, par exemple entre 0 et 1, c'est là une extrapolation hardie. » (Erwin Schrödinger, *Science and humanism* (1951), trad. fr. par Jean Ladrière in *Physique quantique et représentation du monde*, Le Seuil, coll. « Points Science », Paris, 1992, p. 46, 49 et 50). Concernant l'abandon de l'hypothèse de différentiabilité des coordonnées spatio-temporelles conduisant à une théorie de la relativité d'échelle, voir les travaux de Laurent Nottale, par exemple : « *Relativité d'échelle, non-différentiabilité et espace-temps fractal*, Traité IC2, volume « Lois d'échelles, Fractales et ondelettes », vol. 2, chap. 7, Hermès Lavoisier, Paris, 2002.

26. Imaginons cependant qu'une construction veuille « sauver » de tels énoncés [qu'elle considère] *absolument* inconditionnés. Accordons qu'il y ait des énoncés qu'on puisse juger *empiriquement* inconditionnés. Il reste à soustraire ces énoncés – au moins ceux-là – à tout couplage condition/limitation relatif à la sémie. Cette exigence ne signifie rien d'autre que ceci : provoquer l'évanouissement de toute trace d'interprétation. Une construction possible (ce n'est pas la seule concevable) peut consister à glisser la sémie (au moins pour de tels énoncés) du côté métempirique et à comprendre la scission empirie/métempirie comme la frontière entre un « domaine d'extériorité » empirique, où résident les objets toujours *empiriquement* conditionnés, et une « sphère d'intériorité » métempirique, où résident les sémies (significations « pleines ») *absolument* inconditionnées (empiriquement et sémiement), cette sphère d'intériorité jouissant du même coup de l'im-médiateté à l'égard de tout ce qui se donne ou se produit « en elle ». Conviendrait-il de rapprocher cette problématique de l'articulation entre le signe (*Zeichen*) comme expression (*Ausdruck*) et la présence pleine du sens, par opposition avec le signe comme indice (*Anzeichen*) et sa nécessaire mondanité, dans la phénoménologie husserlienne ? Dans les premières pages de *La voix et le phénomène* (PUF, Paris, 1972), Derrida situe ainsi la problématique qu'il aborde : « La forme la plus générale de notre question est ainsi prescrite : est-ce que la nécessité phénoménologique, la rigueur et la subtilité de l'analyse husserlienne, les exigences auxquelles elle répond et auxquelles nous devons d'abord faire droit, ne dissimulent pas néanmoins une présupposition métaphysique ? Ne cachent-elles pas une adhérence dogmatique ou spéculative qui, certes, ne retiendrait pas la critique phénoménologique hors d'elle-même, ne serait pas un résidu de naïveté inaperçue, mais constituerait la phénoménologie en son dedans, dans son projet critique et dans la valeur institutrice de ses propres prémisses : précisément dans ce qu'elle reconnaîtra bientôt comme la source et le garant de toute valeur, le "principe des principes", à savoir l'évidence donatrice originaire, le *présent* ou la *présence* du sens à une intuition pleine et originaire. » (p. 3).

27. Peut-être la distance qui sépare ces deux sortes d'orientations est-elle moins grande qu'il n'y paraît au premier abord, si l'on comprend que la limite que les uns imaginent *au loin* (là-bas, là-haut, au-delà, etc.), les autres l'imaginent toujours déjà *là*, comme « avant » de commencer. Mon insistance à souligner que ce qui dépend du champ transphénoménal est placé *sous statut de fiction* rappelle que s'il y a quelque *effet de métempirie* dans la fiction du transphénoménal, ce n'est qu'au prix d'une dette inépuisable, ce dont témoigne son trait le plus manifeste – si l'on peut ainsi dire –, à savoir demeurer *imprésentable*.

28. Jacques Derrida, « La parole soufflée », in *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 1967, p. 263.

Au lieu d'escompter l'évanouissement de la limitation en biffant toute trace d'une condition, c'est l'effet de limitation qu'il faut solliciter au verso pour faire jouer le recto comme condition de possibilité, et *c'est l'attente qu'il faut se hâter de décider*.<sup>29</sup> « De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir examiné soigneusement toutes choses, enfin il faut conclure... »<sup>30</sup> :

*Décision de la finitude* : Tout « rapport à » procède *in fine* d'un couplage irrémédiable entre condition de possibilité et effet de limitation.

Coup de dés ou pari, cette décision n'affirme pas, par le détour d'un artifice rhétorique, que ce qui est décidé est certain, universel, nécessaire, vrai, etc., car elle se dénoncerait elle-même en tant que décision ; elle rassemble dans un *effet d'insu* la hâte d'une universalité et d'une certitude qui n'advieront jamais. Nous y sommes [déjà], murmure son statut énonciatif (*je décide que...*), et c'est en tant que décision qu'elle a lieu au sein de cette finitude à laquelle pourtant il pourrait sembler qu'elle donne lieu. *Enfin, il faut conclure* : paradoxe d'une décision qui presse d'assumer *ce* à quoi il aura déjà fallu consentir pour que la décision trouve son avoir-lieu, quoique nul ne puisse jamais ultimement déterminer *ce* à quoi il lui aura fallu consentir. Décision toujours déjà fissurée dans le silence d'un statut énonciatif qui se déploie sans fin (*je décide que [je décide que [...]]*), récit, répétition ou ré-accomplissement d'une décision toujours déjà décidée, mais aussi abîme d'une antériorité toujours plus ancienne que toute chronologie assignable, abîme qui ne saurait trouver de terme s'il n'y a pas d'énoncé absolument inconditionné : une « liberté », non pas [mét empiriquement] inconditionnée, mais *sans* condition [assignable] dans la finitude [inachevable].<sup>31</sup>

### *La décision du sans fin*

D'une décision qui ne propose rien de « ferme et constant », on ne peut rien *déduire* [de vrai ou de certain] : une décision ne se confond pas avec un principe ou une hypothèse. D'où ce trait de facture : on ne procède pas ici par déductions à la manière des « géomètres », mais par *apports de détermination* à la manière des interprètes. La décision de la finitude ne dit pas le « le tout » de la finitude ; elle dit au contraire *le moins possible*, décision très peu déterminée qui ne propose qu'une inflexion infinitésimale, une indication ou une manière d'orientation, appelant d'autres décisions à lui conférer [un peu plus de] sens et [de] détermination, ou à bifurquer en la laissant de côté. S'acheminer ne serait ainsi que le prolongement d'un chemin esquissé par les décisions qu'on s'apprête à « sauver » en y déchiffrant, par de nouvelles décisions, quelques bribes de leur effet d'insu (la question ne serait alors peut-être que l'avant-première décision des acheminements qui veilleraient à lui demeurer fidèles, une décision ne décidant rien, sinon le lieu de ces acheminements comme insu promis). Certains « géomètres » regretteront ces manières de procéder qui leur paraîtront peut-être quelque peu dérisoires et par trop vulnérables ; mais s'il n'y a pas d'énoncés absolument inconditionnés, quelle sorte de construction tiendrait mieux que celle-là ? Et si l'absolument inconditionné n'est pas l'appui initial, comment pourrait-on jamais le rencontrer au détour de quelque heureux méandre à l'issue d'un laborieux effort d'amélioration ?

*Décision du sans fin* : L'analyse d'un couplage [irrémédiable] entre condition de possibilité et effet de limitation donne lieu à un déploiement *sans fin* en son principe (un couplage ne peut être ni résorbé, ni achevé ni excédé en quelque manière que ce soit).

Cette décision prolonge la décision de la finitude en introduisant la considération du *sans fin*<sup>32</sup> et détermine

29. Sur l'articulation entre la hâte et l'objet, voir Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945), in *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 197. L'attente, ici, fait séjour.

30. René Descartes, *Méditations métaphysiques* (1641), Garnier-Flammarion, Paris, 1979, p. 79.

31. La problématique de principe des « décisions » est reprise plus loin dans « Le lieu comme expérience ». Sur l'articulation que propose Lacan entre le *cogito* de Descartes et la formule de Freud *Wo es war soll Ich werden*, voir *infra*, note 116. Sur l'articulation entre *décision* et *liberté*, voir *infra* note 117.

32. Je veille avec soin à maintenir la distinction entre *sans fin* et *infini*, qui va de pair avec la distinction entre *sans* condition [assignable] et *inconditionné*, et qui signifie que si quelque chose peut être conçu et rangé sous le vocable « infini », alors ce quelque chose a lieu *quelque part dans le sans fin* (et non l'inverse). La finitude inachevable n'est pas une région, une restriction ou une déchéance de « infini ». Cette remarque appelle un commentaire relatif aux mathématiques. Ce qui, en mathématiques, est *imaginé* sous les vocables « infini » ou « transfini » est à placer *sous statut de fiction*, en tant que l'extension de ces idéalisés ne peut être située au même plan que l'effectivité – donc la finitude – des gestes, des actes, des énoncés et des formalisations grâce auxquels ces *fictions* sont saisies et présentées dans les exposés, les traités, les théories, les démonstrations et les calculs qui les concernent. De nombreuses remarques de Wittgenstein vont dans ce sens. Ainsi dans le Cours XI du semestre de printemps 1935 : « Nous pensons toujours à l'infini comme à quelque chose d'immense ou d'infime. L'idée de convergence en un point est l'idée de la convergence sur quelque chose d'infiniment petit. Mais l'infini n'a rien à voir avec quelque taille que ce soit. Nous succombons constamment à la tentation de nous figurer une extension colossale, quand nous découvrons que le reste d'une division est égal à son dividende. Nous prenons cela pour le

ainsi minimalement le vocable « finitude inachevable ». Elle précise en outre le sens de *irréductible* dans le cas des couplages condition/limitation. Elle dit que la seule « issue » de l'analyse de ces couplages est un déploiement *sans fin*, c'est-à-dire qu'une telle analyse : (a) ne peut d'aucune manière s'arrêter avant « la fin du sans fin », donc dans la finitude ordinaire, comme si l'analyse pouvait y atteindre un terme irréductible (pas de *résorption* des couplages), (b) ne peut d'aucune manière être épuisée ou totalisée, ou donner lieu à un terme ultime (pas d'*achèvement* de l'analyse), (c) ne peut d'aucune manière se prêter à une sorte de passage à la limite ou à tout autre procédé théorique qui prétendrait ouvrir sur un « au-delà du sans fin » (pas d'*excès* du sans fin).<sup>33</sup>

Cette décision intéresse la facture des constructions discursives, c'est-à-dire les moyens et procédés discursifs (énoncés, hypothèses, principes, articulations, etc.) mis en œuvre dans ces constructions. L'inachevabilité de la finitude est méthodologique, et se traduit par l'inachevabilité du champ transphénoménal. Cette décision n'asserte donc pas que l'empirie « est » inépuisable, pas plus qu'elle n'asserte qu'il « n'existe » rien « hors » ou « au-delà » de l'empirie. Certes, cette facture ne peut demeurer sans incidence sur ce que nous *imaginons* de l'empirie, dès lors que nous *imaginons* qu'elle nous *apparaît* par médiations interposées, donc sous les traits d'une finitude inachevable. Mais cette inachevabilité ne concerne que l'analyse des couplages entre conditions et limitations, et non ce que ces couplages permettent de saisir quant à l'empirie.

## La traduction transphénoménale

### *L'effet d'idéalité dans l'écriture ordinaire*

Lorsque nous apprenons à lire, à écrire et à compter, nous abordons l'écriture [ordinaire] dans son usage à la fois instrumental et compositionnel. Usage instrumental, en ce sens que l'écriture intervient comme une sorte d'ustensile ou de procédé dont on peut faire ce qu'on veut, au même titre qu'une gomme ou un crayon ; usage compositionnel, en ce sens que chaque caractère a une unité, même dans le cas de l'écriture cursive, que les caractères sont différenciés quant à leur forme graphique (« a », « b », « c », etc.) et qu'ils sont insécables, de sorte qu'ils s'utilisent comme des petits cailloux ou comme les caractères de plomb du typographe qu'on peut placer à loisir les uns à côté des autres. Cet apprentissage met en jeu un *effet d'idéalité* qui tient au fait que nous devons être en mesure de référer des formes relativement diverses, aperçues au plan de la *phénoménalité graphique des écritures*, à un même *élément idéal* (caractère ou lettre selon les circonstances). Par exemple, les formes « a » et « a » pourront être référées à un même caractère (variante de dessin), tandis que les formes « E » et « e » pourront être référées à une même lettre (variante de casse)<sup>34</sup>. Il suffit de tenter d'asserter le rapport entre les tracés (phénoménaux) et les lettres (idéales) pour se convaincre, si besoin était, que ce rapport est *inénonçable* :

Je réfère les tracés « E » et « e » à une même lettre [que je nomme] « E »

---

critère d'une périodicité infinie, et disons que le résultat peut être répété à l'infini. Ainsi a-t-on l'impression qu'un surhomme pourrait embrasser l'extension infinie, bien que nous, nous ne le puissions. L'illusion suprême tient à ce que, de manière bizarre, ce qui n'a pas été fait, disons de poursuivre la division jusqu'à la 17<sup>ème</sup> place, semble l'avoir été, comme si toute l'extension avait été donnée. Nous tendons à penser le développement comme une énumération effective. Si nous renonçons à cette image d'une extension colossale, nous voyons que l'infini se situe sur un plan totalement différent [du fini]. » (Ludwig Wittgenstein, *Wittgenstein's lectures, Cambridge 1932-1935*, trad. fr. par Elisabeth Rigal, Trans-Europ-Repress, Mauvezin, 1992, p. 227-228). Voir aussi Wawrzyn Warkocki, « Wittgenstein et l'infini (Le dépassement de la métaphysique par l'analyse langagière de la logique) », *Eikasia*, n° 72, p. 237. Déjà, Leibniz ne faisait point mystère de telles considérations : « En parlant philosophiquement, je n'admets pas plus les grandeurs infiniment petites que les grandeurs infiniment grandes, c'est-à-dire pas plus les infinitésimales que les infinituples. Je les considère en effet toutes deux comme des façons commodes de parler, des fictions de l'esprit, bonnes pour le calcul, qui sont de même nature que les racines imaginaires en Algèbre. Cependant, j'ai démontré que ces expressions sont d'un grand secours pour faciliter la réflexion et même l'invention [...] » (Gottfried Wilhelm Leibniz, *A Des Bosses (11 mars 1706)*, GII, p. 305, reproduit dans *Leibniz, les deux labyrinthes (textes choisis)*, PUF, Paris, 1973, p. 47).

33. Voir Michel Serres, *Le système de Leibniz...*, *op. cit.*, en particulier p. 213 *sq.* « Contrairement à ce qu'on répète toujours sur la finitude, c'est le cheminement indéfini vers une borne qu'on n'atteint point qui définit et consacre le caractère fini de notre entendement. [...] Poser un point privilégié et assigner des bornes, c'est tout un, à savoir le *dogmatisme déguisé* qui, croyant trouver l'ancrage et la région insurpassable, n'a fait que désigner le siège de Dieu et son royaume, le tout en son genre. [...] Il n'y a là aucun paradoxe : le dogmatique dit, là est la fin, le terme ; dès lors, à l'extérieur de la limite, il n'y a pas de connaissance, mais à l'intérieur, elle est totale, au moins à terme. Le philosophe de la finitude dit : il y a une limite, mais il y a un problème sur la limite. Je vais vers elle sûrement, à tâtons et avec des reculs, mais il n'est pas probable que je l'atteigne. » (*loc. cit.*, p. 253, les italiques appartiennent au texte original).

34. Ce travail d'interprétation est susceptible de très nombreuses variations : le typographe et le correcteur d'épreuves, par exemple, ne « voient » pas les tracés de la même manière que le débutant qui apprend à lire.

J'ai beau tenter d'arracher l'énoncé à la phénoménalité de son tracé, tenter de le hisser hors du tumulte chaotique de l'empirie, jamais je ne peux y trouver l'idéalité : la prétendue lettre nommée « E » à quoi j'affirme que je réfère le tracé « E », je n'ai jamais pu l'écrire, car je n'ai rien pu faire d'autre que *répéter* le tracé phénoménal « E » : l'un des deux termes du rapport – l'idéalité – ne peut pas être écrit en tant que tel. Chacun comprend toutefois ces énoncés, car l'apprentissage de l'écriture implique que nous apprenions à manœuvrer ce jeu d'écriture. Mais dès lors qu'il est impossible que « la lettre E » (idéalité) figure en tant que telle dans un énoncé (phénoménal), on ne peut rien proposer d'autre que répéter et/ou déplacer cette impossibilité initiale : *nommer, désigner, représenter*, etc., sont autant de tentatives pour suppléer à cet *écrit qui fait défaut*, ce qu'on peut rassembler dans le « paradoxe » que *l'écriture ne permet même pas d'écrire l'écriture* : l'écriture *comme phénoménalité d'un tracé* ne permet pas d'écrire l'écriture *comme idéalité*. Cet effet d'idéalité, parce que non conscient à l'issue de l'apprentissage, devient implicite<sup>35</sup> et se condense dans le *glissement de statut* qui fait jouer le vocable « écriture » tantôt comme *phénoménalité d'un tracé* et tantôt comme *effet d'idéalité* :

$$\frac{\text{écriture}}{\text{écriture}} = \frac{\text{effet d'idéalité}}{\text{phénoménalité d'un tracé}}$$

Mais la scène de l'écriture – scène des tracés phénoménaux – est une sorte de théâtre où ce que nous appelons *les lettres* ne sont pas des idéalités ultra-phénoménales, mais des *rôles* dont les tracés sont les comédiens. Ces rôles (ou *offices*) procèdent de constructions discursives qui les instaurent en leur prescrivant des règles d'usage :

Je réfère les tracés « E » et « e » à une même lettre [que je nomme] « E »

La valeur performative d'un tel énoncé ne tient pas à la création d'une nouvelle lettre dans quelque résidence métémpirique, mais au fait qu'elle intervient sur l'interprète (le lecteur) – et donc *modifie* son processus d'interprétation –, à supposer évidemment que cet interprète assume l'efficacité performative de l'énoncé. Dans ce cas, l'énoncé vaut instauration de cette « même lettre » en tant que rôle ou fonction (au sens d'un office), dont le tracé « E » tient lieu, ce qui ordonne ce tracé « E » à devoir dès lors *faire office de lettre* – de cette « même lettre » – en chacune de ses *répétitions*, ou du moins être tenu pour tel, dans toute l'aire discursive où l'énoncé qui l'instaure déploie les effets de sa juridiction comme consentement partagé des interprètes à son efficacité.

Qu'au regard de la compréhension ordinaire de l'écriture, le blanc fasse difficulté, cela se comprend : il est en son principe phénoménalement indécélable. Mais cette étude rappelle que le noir *en tant qu'idéalité* n'est pas moins problématique, puisqu'il ne peut jamais figurer *en tant que tel* au plan phénoménal : il faut une interprétation pour passer du tracé phénoménal à l'effet d'idéalité du noir (caractère, lettre, phonème, etc.), interprétation qui peut se trouver occultée quand on joue du glissement de statut écriture/écriture. Or, une telle interprétation ne peut prendre son départ sur des idéalités [de tracés phénoménaux] qui seraient déjà constituées en tant que telles dès le plan phénoménal et données en tant que telles à la perception, puisqu'elle doit au contraire avoir un *effet constituant* pour l'effet d'idéalité [de tracés phénoménaux] à partir duquel s'ouvre la possibilité de la répétition et, partant, la possibilité des pratiques d'usage habituelles qui laissent imaginer qu'il y a un lien (nommer, représenter, référer, désigner, signifier, etc.) entre ces idéalités [de tracés phénoménaux] et ce qu'elles viseraient ou signifieraient<sup>36</sup> ; mais c'est la répétabilité qui commande indirectement l'identité via l'effet d'idéalité, et non l'identité qui procurerait une garantie à la répétition. Cette interprétation à effet constituant fait donc difficulté parce qu'on ne peut la circonscrire ni dans une sphère d'intériorité ou dans une résidence métémpirique où cet effet d'idéalité serait déjà constitué, ni dans l'empirie où rien ne se répète, difficulté d'autant plus envahissante qu'elle intéresse aussi la discursivité, qu'elle soit orale ou non, car bloquer la constitution de l'effet d'idéalité des tracés phénoménaux, c'est aussi bloquer toute *répétabilité*, et c'est a fortiori bloquer toute considération d'idéalité, ces considérations seraient-elle placées sous statut de fiction, difficulté encore plus envahissante si l'on rappelle qu'on aura beau fouiller le cerveau en tous sens, on n'y trouvera pas l'ombre d'une lettre, pas plus qu'il n'y en a dans la machine d'arithmétique de Pascal « pour faire toutes sortes d'opérations d'arithmétique par un mouvement réglé sans plume ni jetons »<sup>37</sup>, ou

35. Sauf cas particuliers : phase d'apprentissage, préoccupations didactiques ou théoriques, effets de pathologies, etc.

36. Les tracés phénoménaux ne relèvent donc pas du principe d'identité, puisque l'effet d'idéalité qui commande le rapport à l'idéalisation de ces tracés n'est pas encore constitué. Corrélativement, toute considération d'identité éventuellement associée à des tels tracés s'entendra comme une construction, à placer sous statut de fiction. Le raisonnement proposé ici pour l'écriture se généralise à toute phénoménalité (acoustique, langue des signes, etc.).

37. Blaise Pascal, « Lettre dédicatoire à Monsieur le Chancelier... » (1645), Œuvres complètes, Le Seuil, Paris, 1963, p. 187. Dans cette lettre dédicatoire, Pascal souligne à plusieurs reprises les difficultés de l'entreprise : « D'ailleurs, Monseigneur, je m'attends bien que parmi tant de doctes

dans les ordinateurs. Cette difficulté n'est pas moindre que celle du devenir et du changement à l'égard de l'être, pire, peut-être, si elle porte atteinte à l'exercice de la discursivité, orale autant que scripturale. La répétabilité doit être placée sous statut de fiction, ce qu'il convient d'entendre : la répétabilité résulte déjà elle-même d'une construction interprétative. *Jamais deux fois... pas même une fois.*<sup>38</sup>

### *La fine pointe de l'enchaînement*

Imaginons un alphabet de quatre lettres, « a, b, c, d ». Imaginons que je veuille interpréter l'assemblage « abcad » comme une mélodie sonore en associant une note à chaque lettre<sup>39</sup>. Cette interprétation se comprend comme une *traduction transphénoménale* qui détache l'écriture originale « abcad » de son tracé graphique pour produire un autre tracé, sonore celui-là, consistant en des vibrations d'un matériau quelconque, de fréquences différentes, suffisamment amples et durables pour qu'elles perturbent l'air ambiant afin qu'elles soient audibles. Une telle traduction requiert que le tracé original (graphique) soit laissé de côté de manière que la traduction puisse donner lieu à un autre tracé (sonore), les deux tracés n'ayant l'un avec l'autre aucun rapport de ressemblance. Mais que reste-t-il de l'écriture originale dès que je supprime le tracé [graphique] ? Rien ? Et pourtant, ne sais-je pas *effectuer* une telle traduction ? Il suffit, par exemple, que je m'installe au piano, que je choisisse une correspondance arbitraire entre lettres et notes (par exemple, les quatre premiers degrés de la gamme de do majeur, en les jouant à partir du do4), et je sais produire grâce au piano un tracé sonore « do-ré-mi-do-fa » dont je pourrai dire qu'il a été obtenu par *traduction transphénoménale* de l'assemblage « abcad ». Par conséquent, si j'affirme que *je sais effectuer* une telle traduction<sup>40</sup>, je dois au moins accorder que *quelque chose* lié à l'écriture originale a dû être *conservé* au cours de la traduction, bien que j'aie laissé de côté le tracé graphique ; et puisque le problème est symétrique (j'aurais pu tout aussi bien traduire une mélodie jouée au piano pour obtenir une écriture à la manière d'une dictée musicale), je dois aussi accorder que ce *quelque chose* opère comme un *invariant*, qui a quelque lien avec chacun des deux tracés, malgré l'hétérogénéité de leurs phénoménalités, et que c'est précisément cet invariant qui est conservé par la traduction transphénoménale. C'est cet *invariant de traduction transphénoménale* qui joue le rôle d'une *écriture transphénoménale* en tant que détachée de toute phénoménalité particulière.<sup>41</sup> Si on *imagine* qu'on coupe la traduction en deux, l'invariant apparaît comme l'*enchaînement* d'une *déphénoménalisation*, menant du tracé original

---

qui ont pénétré jusque dans les derniers secrets des mathématiques, il pourra s'en trouver qui d'abord estimeront mon action téméraire, vu qu'en la jeunesse où je suis [Pascal a alors 19 ans], et avec si peu de forces, j'ai osé tenter une route nouvelle dans un champ tout hérissé d'épines, et sans avoir de guide pour m'y frayer le chemin. Mais je veux bien qu'ils m'accusent, et même qu'ils me condamnent, s'ils peuvent justifier que je n'ai pas tenu exactement ce que j'avais promis ; et je ne leur demande que la faveur d'examiner ce que j'ai fait, et non pas celle de l'approuver sans le connaître » (p. 188).

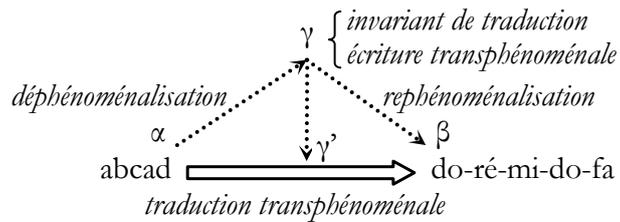
38. Cette difficulté n'est peut-être en somme qu'un rameau de la doctrine héraclitéenne. L'abîme qui sépare le tracé phénoménal de l'effet d'idéalité est-il moindre que celui qui sépare le fleuve *en devenir* du fleuve *permanent* en tant que nommé ? *ποταμῷ οὐκ ἔστιν ἐμβῆναι δις τῷ αὐτῷ* (*il n'est pas possible d'entrer deux fois dans le même fleuve*), fragment Diels 91, trad. fr. Marcel Conche, *Héraclite (Fragments)*, PUF, Paris, 1987, p. 459. Dans son commentaire, M. Conche rappelle l'objection de Cratyle envers Héraclite que rapporte Aristote (*Métaphysique*, Γ, 5, 1010a 13-15) : Cratyle « reprochait à Héraclite d'avoir dit qu'on ne descend pas deux fois dans le même fleuve, car il pensait, lui, qu'on ne peut même pas le faire une fois (*αὐτὸς γὰρ ὄρετο οὐδ' ἅπαξ*) » de sorte que, poursuit M. Conche, « si Aristote rapporte exactement la pensée de Cratyle, celui-ci n'aurait donc pas compris, tout compte fait, l'essentiel de l'héraclitéisme ». Le fragment Diels 49a va dans ce sens du *pas même une fois* : *ποταμοῖς τοῖς αὐτοῖς ἐμβαινόμεν τε καὶ οὐκ ἐμβαινόμεν, εἴμεν τε καὶ οὐκ εἴμεν* (*nous entrons et nous n'entrons pas dans les mêmes fleuves ; nous sommes et nous ne sommes pas, op. cit.*, p. 456). M. Conche commente ainsi ce fragment : « Nous entrons dans le même fleuve "Loire" parce que c'est *pour nous* le même : nous lui donnons le même nom. Nous n'entrons pas dans le même fleuve "Loire" parce que, indépendamment de nous, il n'y a pas en réalité de "Loire", mais une mouvance ininterrompue, un changement continu que le langage ne peut absolument pas suivre dans sa variation ». J'accorde cela sans hésiter... mais comment constituer l'idéalité de « Loire » ? Suffira-t-il jamais de dire que « Loire » est le nom de « Loire » ? S'assurer de la stabilité, c'est au moins s'assurer de la stabilité des signes : « Est étant ce qui est stable et, à ce titre, se propose : l'apparaissant. Celui-ci se manifeste surtout à la vue. Les Grecs considéraient la langue optiquement, en un sens relativement large, à savoir du point de vue de l'écrit. C'est là que le parlé vient à stance. La langue est, c'est-à-dire qu'elle se tient debout dans l'œil du mot, dans les signes de l'écriture, dans les lettres, *γράμματα*. C'est pourquoi la grammaire représente la langue étante, tandis que, par le flux des paroles, la langue se perd dans l'inconsistant. » (Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique* (1952), trad. fr. par Gilbert Kahn, coll. Tel, Gallimard, Paris, 1967, p. 74). L'une des lignes de la problématique du devenir et de l'étant vient s'échouer sur la problématique du nom et de la répétabilité des tracés phénoménaux : *pas même une fois...*

39. Dans l'une des dernières mesures du *Contrepoint XIV* inachevé de *L'Art de la fugue*, Jean-Sébastien Bach introduit la transcription de son nom en contresujet.

40. La figuration « do-ré-mi-do-fa » doit être « entendue » comme un tracé sonore. Je ne peux certes pas produire le tracé *sonore* de cette mélodie dans un texte *écrit sur papier*. Mais, si le texte est placé sur la toile, je peux ajouter un hyperlien « cliquez ici pour écouter le tracé sonore » auquel est associé un fichier, contenant une numérisation de ce tracé sonore, lequel est alors effectivement audible via la carte son d'un ordinateur. Non seulement je sais effectuer une telle traduction, mais je peux même produire un dispositif automatique *analysable comme* une traduction transphénoménale.

41. Les deux vocables sont équivalents : *invariant de traduction transphénoménale* accentue l'idée d'un invariant de transformation et d'une conservation, tandis que *écriture transphénoménale* accentue l'idée des écritures en noir et blanc [déphénoménalisées].

$\alpha$  à l'invariant de traduction  $\gamma$  (flèche  $\alpha \rightarrow \gamma$ ), et d'une *rephénoménalisation*, menant de l'invariant  $\gamma$  au tracé terminal  $\beta$  (flèche  $\gamma \rightarrow \beta$ ) :



L'invariant  $\gamma$  (écriture transphénoménale) est en quelque manière deux fois hors phénoménalité, d'un côté, parce que la phénoménalité du tracé initial s'y est déjà évanouie, et de l'autre, parce que la phénoménalité du tracé terminal n'y a pas encore commencé de poindre : ces invariants (les écritures transphénoménales) sont *imprésentables* dans la phénoménalité. Il n'y a là rien que de très normal : on ne peut à la fois vouloir détacher les écritures de toute phénoménalité particulière et vouloir présenter ce qui en résulte dans la phénoménalité. Ce qu'on *figure*<sup>42</sup> dans les textes, les schémas ou les exposés, ce sont déjà des rephénoménalisations particulières (comme en  $\gamma'$ ), qui ont statut de figuration, de suggestion, de formulation, de représentation, de schématisation, etc. Les noirs et les blancs des écritures transphénoménales [en noir et blanc] sont de telles figurations, puisque ces écritures, qui sont des invariants de traductions transphénoménales, sont imprésentables.

### *Le moment de la différence*

Pour déphénoménaliser l'alphabet de quatre lettres « a, b, c, d », je laisse de côté le tracé graphique des lettres pour ne retenir qu'un *système de différences* à quatre éléments. Un tel système est *clos* en ce sens que les éléments qui le composent sont *mutuellement distincts*, c'est-à-dire qu'ils ne se distinguent que *les uns des autres* : en laissant de côté les tracés graphiques, j'ai dû aussi laisser de côté ce qui *fait leur différence*, de sorte qu'au plan transphénoménal, je n'ai plus le moyen de préciser *en quoi* ils diffèrent. En tant que transphénoménal, un tel système est *imprésentable*, de sorte que le schéma ci-dessous ne peut que le *suggérer* par le truchement d'une rephénoménalisation graphique où les éléments sont suggérés par des carrés noirs identiques (on ne peut savoir en quoi ils diffèrent) et où le cercle en pointillés suggère que ces éléments sont solidaires de la clôture qui les rend *mutuellement distincts*<sup>43</sup> :



Un tel système est *symétrique* en ce sens que tout élément y joue le même rôle que tout autre<sup>44</sup>, de sorte que tous les éléments d'un même système sont *substituables les uns aux autres* : les éléments d'un système de différences sont à la fois *mutuellement distincts* et *indiscernables*, et la caractérisation d'un système de différences se réduit à son *degré de distinctivité* qui correspond au nombre d'éléments qui le constituent.<sup>45</sup> La clôture des systèmes de différences signifie que les éléments de systèmes distincts sont *incomparables*, car on ne peut *rien*

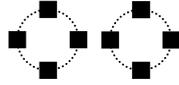
42. Le vocable *figuration*, que j'ai retenu ici pour nommer ce rapport à l'imprésentable, renvoie à la question de la figuration en peinture : « Giovanni di Genova en venait à rapprocher paradoxalement les trois verbes *figurare*, *defigurare* et *praefigurare*. Pourquoi ? Parce que figurer, expliquait-il, consiste à « transposer le sens dans une autre figure » (*in aliam figuram mutare*). Donner une figure à quelque chose, selon cette acception du mot, ne revient donc pas à donner l'aspect de cette chose ; au contraire, c'est lui donner un autre aspect, c'est changer (*mutare*) sa visibilité, y introduire l'hétérogénéité, l'altérité. Bref, figurer une chose, c'est la signifier par autre chose que son aspect. [...] Pour une pensée nourrie d'exégèse, le mystère n'est *que* figurable. », Georges Didi-Huberman, *Fra Angelico (Dissemblance et figuration)*, coll. *Champs*, Flammarion, Paris, 1995, p. 232-233. Cette question de la figuration recoupe celle des fictions : voir le commentaire que donne P. Legendre de l'usage scolastique du vocable *figuralia*, « désignant les choses qui donnent forme et façonnent », en relation avec la textualité (*Les enfants du texte*, Fayard, Paris, 1992, p. 60).

43. L'expression *systèmes de différences* fait référence à F. de Saussure, pour qui tous les faits de langage (signifiant et signifié) sont différentiels. En référence à Kant, on pourrait dire de ces différences qu'elle sont *pures* pour souligner que ces systèmes ne sont liés à aucune phénoménalité, mais l'idée de transphénoménalité l'indique déjà suffisamment. La difficulté conceptuelle liée à ces systèmes tient au fait qu'il s'agit de systèmes [de différences] *purement* différentiels.

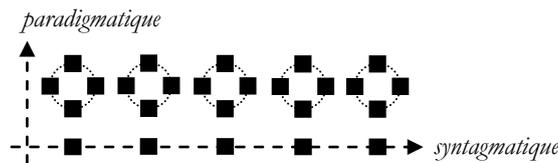
44. Dans le schéma, la disposition spatiale de ces carrés appartient à la *rephénoménalisation* impliquée par la figuration et non au système lui-même ; on ne peut donc jouer sur cette disposition spatiale pour imaginer que ces éléments sont identifiés individuellement, par exemple, en utilisant les points cardinaux : celui qui se trouve au Nord, celui qui se trouve au Sud, etc.

45. Un *système de différences* ne peut donc s'imaginer comme un *ensemble* au sens mathématique, car les éléments d'un ensemble ne sont pas *mutuellement distincts* [au sein d'un ensemble] : un *même* élément peut appartenir simultanément à *plusieurs* ensembles, alors qu'un élément d'un système de différence n'a « d'existence » qu'au sein du système de différences auquel il participe.

*dire d'autre* de ces éléments que le fait qu'ils soient *mutuellement distincts* des éléments du *même* système. Cette incomparabilité [entre éléments de systèmes distincts] *suspend tout jugement* impliquant la mise en rapport de tels éléments, à commencer par « être le même que » ou « ne pas être le même que »<sup>46</sup>. Si l'on peut comparer les systèmes de différences quant à leur degré de distinctivité, ces systèmes sont cependant *incomparables* quant à leurs éléments, y compris lorsque leur degré de distinctivité est le même :



Ce schéma suggère peut-être deux systèmes de différences de même degré [de distinctivité]. Mais puisque je ne peux pas comparer un élément d'un système à un élément de l'autre, je ne peux pas non plus dire si ces deux systèmes sont différents ou s'il s'agit de la répétition d'un [même] système : en ce sens, les systèmes de différences sont *irrépétibles*. Considérée seulement sous l'angle des tels systèmes de différences, la déphénoménalisation d'une écriture se réduit<sup>47</sup> au *nombre de places* (axe syntagmatique) et, pour chaque place, au *degré de distinctivité* du système de différences associé à cette place (axe paradigmatique) :



Ce schéma suggère que l'axe syntagmatique permet de figurer autant de *places* (en l'occurrence cinq) qu'il y a de lettres dans l'écriture « abcad », tandis que l'axe paradigmatique permet d'indiquer le degré de distinctivité du système de différences d'où provient la lettre figurant à cette place. Mais puisqu'il n'y a aucun moyen d'identifier individuellement les éléments de ces systèmes, il n'y a non plus aucun moyen d'identifier individuellement les lettres associées aux places de l'axe syntagmatique. Et puisque les systèmes de différences sont irrépétibles, il n'est même pas possible d'asserter que toutes les places soient liées à un même système de différences.

### *Le moment de la répétition*

Si la déphénoménalisation se réduisait à la seule considération des *différences*, elle produirait un tel effet d'indétermination qu'elle serait impraticable. Il convient donc de revenir plus en détail sur le détachement des tracés phénoménaux.

D'une part, la clôture d'un système de différences procède elle-même de la clôture de l'alphabet<sup>48</sup> : on ne peut déphénoménaliser un alphabet qui n'a pas été *préalablement clos*. Cette clôture procède elle-même d'une décision, car elle porte sur les tracés phénoménaux, lesquels ne jouissent pas de l'identité à soi des idéalités, de sorte qu'une telle décision suppose la mise en œuvre d'un *processus discriminant* qui répartisse les tracés en différentes classes, selon des critères de ressemblance ou de proximité, qui sont certainement motivés mais sans aucun doute arbitraires, et ce sont en fait ces *classes de tracés*<sup>49</sup>, déterminées par ce processus discriminant, qui constituent la clôture de l'alphabet se prêtant à une déphénoménalisation. À proprement parler, ce ne sont donc pas les tracés phénoménaux en tant que tels qui sont déphénoménalisés, mais ce qui est lié au *filtrage* appliqué à ces tracés par un processus discriminant.

D'autre part, dans la pratique ordinaire de l'écriture, le tracé graphique noue deux fonctions qui peuvent sembler indissociables : la *fonction de différenciation*, qui intéresse ce qui fait la différence entre les tracés, par exemple, quand nous jugeons que les tracés « a » et « b » ne sont pas le même tracé, et la *fonction d'identification*,

46. Ces éléments ne peuvent intervenir dans aucun prédicat, puisque cela présupposerait leur identification.

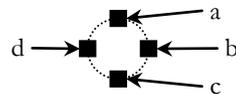
47. Je laisse un instant de côté la problématique de la déphénoménalisation de la spatialité des tracés phénoménaux graphiques, en l'occurrence le caractère linéaire de l'écriture « abcad », que je vais aborder dans la suite.

48. Dans ce développement, je ne m'appuie que sur l'exemple simple de l'écriture « abcad ». Il convient donc d'entendre cette *clôture de l'alphabet* de manière imagée et de l'adapter aux différentes phénoménalités : aussi bien « alphabet » des phonèmes dans un point de vue phonologique, ou « alphabet » d'échantillonnage dans une numérisation, par exemple.

49. Cet effet d'idéalité, produit par les processus discriminants liés à des dispositifs comportant des *effets de seuils* (mécaniques, électriques, chimiques, etc.), ne procède pas de la permanence d'idéalités métémpiriques que les tracés empiriques désigneraient ou représenteraient. Qu'il y ait recours au discours et au concept pour analyser et formuler *théoriquement* les traits caractéristiques d'un dispositif discriminant n'est cependant pas équivalent à la supposition que ce dispositif ne produirait ses effets que grâce au discours, à une construction conceptuelle ou à une quelconque efficacité de la métémpirie.

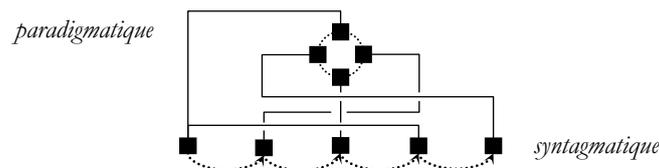
qui intéresse la même des tracés, par exemple, quand nous jugeons qu'il y a deux fois le même tracé « a » dans l'assemblage « abcad ». Mais le détachement des tracés [graphiques] lors de la déphénoménalisation *dissocie* ces deux fonctions : la fonction de différentiation, en quelque manière repliée dans la clôture, donne lieu à la *distinctivité mutuelle* des éléments d'un système de différences, tandis que la fonction d'identification s'évanouit dans la seule considération de la différence et donne lieu à la symétrie (substituabilité des éléments les uns aux autres) entraînant l'incomparabilité et l'irrépétibilité des systèmes de différences.

Ne suffirait-il pas simplement d'attribuer une identification – un nom – à chacun des éléments d'un système de différences, comme le suggèrent les flèches du schéma ci-dessous ?



Le schéma joue *abusivement* sur le repérage spatial qui appartient déjà à la rephénoménalisation qui le rend possible ; mais au plan transphénoménal, les éléments figurés par les carrés noirs sont à la fois mutuellement distincts et indiscernables. D'une part, cette attribution supposerait que je sache déjà identifier individuellement chaque élément (celui-ci, celui-là, etc.), ce qui reviendrait à affirmer que le problème posé est déjà résolu. D'autre part, puisque les identifications seraient elles-mêmes énoncées comme des tracés dans une phénoménalité particulière, le problème, qui serait seulement déplacé et reconduit à l'identique à l'endroit des identifications, prendrait la forme d'une régression sans fin.<sup>50</sup>

On comprend que la déphénoménalisation de la fonction d'identification doit être elle aussi *invariante par traduction transphénoménale*, donc ne dépendre d'aucune phénoménalité particulière, c'est-à-dire encore qu'elle doit pouvoir être dépliée *à partir* du système de différences lui-même. Le moins qu'on puisse attendre, sur l'axe syntagmatique, c'est qu'il soit possible de déterminer quelles sont les places qui *répètent* un [même] élément du système de différences : ce qu'il faut concevoir, c'est donc une *répétibilité sans identité ni substance* :



Les liens [en traits pleins] suggèrent que l'un des éléments (sans autre détermination) du système de différences est répété en première et en quatrième place, et que les autres n'interviennent qu'une seule fois (je m'appuie toujours sur l'écriture « abcad »). Ces liens ne prescrivent qu'un *schéma de corrélation* intéressant la substitution des places lors de toute rephénoménalisation de cette écriture transphénoménale. Il convient de garder présent à l'esprit que tout ce qui relève de la transphénoménalité est placé sous statut de fiction, et qu'il n'y a jamais que des agencements coordonnés de schémas d'interprétation : ce schéma de corrélation est l'un d'eux. C'est déjà à ce schéma de corrélation que je satisfais lorsque je transcris l'écriture « abcad » en une mélodie « do4-ré4-mi4-do4-fa4 » (répétition à la première et à la quatrième place). Mais puisque le classement des tracés (en l'occurrence sonores) relève d'une décision d'interprétation (choix arbitraire d'un processus discriminant), rien ne m'empêche de décider que tous les tracés sonores qui diffèrent seulement d'une ou de plusieurs octaves appartiennent à une même classe de tracés, de sorte que je peux proposer une autre mélodie « do4-ré3-mi5-do6-fa2 » que je pourrai encore entendre comme une traduction transphénoménale de « abcad ». Et je peux même imaginer une performance dans laquelle « do » et « ré » seraient joués au piano, tandis que « mi » et « fa » seraient joués sur un dispositif lumineux dans lequel « mi » allumerait une lampe rouge et « fa » une lampe bleue.<sup>51</sup> L'accent donné à l'idée d'une répétition sans identité ni substance signifie que la répétition (au plan transphénoménal) n'implique aucune identité à soi ni aucune substance permanente (au plan d'une résidence métémpirique des idéalités), ni aucune persistance ou matérialité commune (au plan empirique) ; tout au contraire convient-il de comprendre que l'identité à soi et la persistance matérielle

50. Si on transcrit ce problème par la formulation «  $\alpha$  est identifié par  $x$  », il est clair que [ce à quoi renvoie] «  $\alpha$  » doit *déjà* être identifié pour intervenir en rôle de sujet individué d'un prédicat. Au sein d'un système de différences, l'indiscernabilité ne résulte pas de ce que tous les prédicats applicables auraient la même valeur pour chacun des éléments, mais de ce qu'aucun prédicat ne leur est applicable, y compris ceux qui affirmeraient la distinctivité, par exemple : «  $\alpha$  est [mutuellement] distinct de  $\beta$  ».

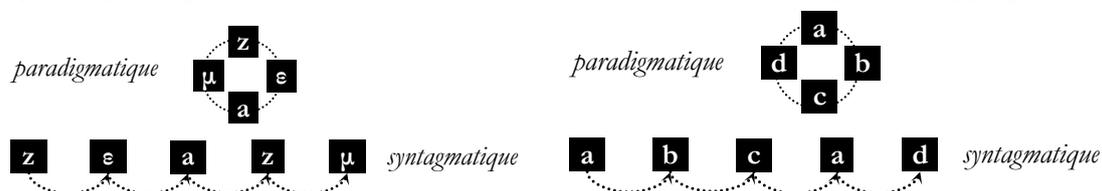
51. Dans *Close encounters of the third kind* (1976, *Rencontres du troisième type*) de Steven Spielberg, le scientifique Claude Lacombe (interprété par François Truffaut) établit une sorte de communication avec des extra-terrestres par le truchement de divers dispositifs de « traductions » [transphénoménales] concernant des gestes (sorte de langage signé), des sons, des variations de lumière, des panneaux lumineux, des palettes de couleurs, etc.

doivent être élaborées, *sous statut de fiction*, comme autant de *schémas et de décisions d'interprétation* pour l'articulation entre différence et répétition qui se noue au plan transphénoménal.

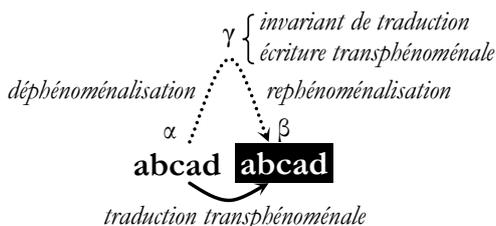
J'ai laissé de côté jusqu'à présent un autre aspect majeur de la traduction transphénoménale, à savoir la spatio-temporalité, à comprendre ici au sens ordinaire. L'exemple de la traduction mélodique joue sur le fait que, conformément à nos habitudes de penser, on imagine que l'espace et le temps ordinaires sont transphénoménalement traductibles l'un dans l'autre, en l'occurrence que la spatialité linéaire du tracé graphique de l'écriture « abcad » peut se traduire dans la séquentialité temporelle du tracé sonore de la mélodie « do-ré-mi-do-fa », et vice-versa. Cela implique qu'au plan transphénoménal, l'invariant de traduction associé à une telle traductibilité soit lui-même délié de toute spatialité [particulière] et de toute temporalité [particulière]. C'est cette déphénoménalisation spatio-temporelle que j'ai figurée par les liens [en pointillés] sur la dimension syntagmatique, qui signifient à la fois que les places ainsi liées *tiennent ensemble* pour former *une* écriture [transphénoménale], et que ces places sont *disposées* dans un certain ordre (sans autre détermination), étant entendu que ces liens transphénoménaux sont eux aussi liés à des décisions d'interprétation lors de la déphénoménalisation et lors de la rephénoménalisation.<sup>52</sup> Ce qui, par traduction transphénoménale se trouve *dissocié* en un *tenir ensemble* et en une *disposition*, c'est ce qui se comprend ordinairement comme le *support* des tracés phénoménaux (pierre, bois, papier, tissu, tubes cathodiques, écrans, etc., pour le scriptural, milieux gazeux, liquides, etc., pour l'acoustique). On recoupe ainsi la question du lieu, aperçue ici sous l'angle d'un *tenir ensemble déphénoménalisé*, non seulement pour chaque écriture considérée une par une, mais aussi pour tout rapport *entre* écritures.

### Le glissement ordinaire

L'utilisation de traits pour figurer les liens dans le schéma précédent a permis de prendre un temps quelque distance par rapport aux évidences auxquelles notre pratique ordinaire de l'écriture est arrimée. Mais, puisqu'une écriture transphénoménale est imprésentable, toute figuration n'est jamais qu'une rephénoménalisation particulière. Rien n'empêche donc d'utiliser *aussi* l'écriture ordinaire pour *figurer* une écriture transphénoménale : au lieu de dessiner des liens entre les places, on peut décider de figurer par un même tracé phénoménal les places liées à un même élément du système de différences. Ce point est quelque peu délicat parce qu'il dépend entièrement de la *lecture*, donc des *schémas d'interprétation* appliqués :



Premier temps, schéma de gauche : quand je considère l'assemblage « zeazu » *en tant que figuration d'une écriture transphénoménale* (ou *en tant qu'expression d'un invariant de traduction*), je *dois* l'interpréter comme une écriture dans laquelle les tracés phénoménaux sont *arbitrairement choisis* et jouent seulement le rôle de *marqueurs de places et de répétitions*, en l'occurrence, la figuration d'une écriture [transphénoménale] à cinq places (ou cinq noirs), avec une répétition aux première et quatrième places. Second temps, schéma de droite : mais puisque le choix des tracés phénoménaux est *arbitraire* dans ces figurations, pourvu toutefois qu'il respecte la distinctivité mutuelle prescrite par le système de différences, rien n'empêche de décider « arbitrairement » de choisir les *mêmes tracés phénoménaux* « abcad » que ceux qui composent l'écriture phénoménale originale « abcad » :



52. Dans ce schéma, la suggestion du lien de répétition *entre* les places (en traits pleins) et du lien de solidarité *entre* les éléments d'un système de différences (cercle en pointillés) ne sont jamais déjà que des rephénoménalisations graphiques, et si les éléments d'un système de différences ou les places d'une écriture sont imaginés « en noir », alors les liens *entre* ces « noirs » sont à imaginer « en blanc », tandis que ces « noirs », par réciprocité, se comprennent comme ce qui fait lien entre ces « liens-en-blanc » (par exemple, comme une manière de nouage).

Il s'ensuit une *potentialité de glissement* qui permet à une écriture phénoménale de valoir comme *tracé phénoménal* [à déphénoménaliser] (en  $\alpha$ ) et d'être *en même temps interprétable* (en  $\beta$ ) comme *figuration* de l'écriture transphénoménale qui lui est associée (en  $\gamma$ ). Les tracés phénoménaux « abcad » sont certes les mêmes (en  $\alpha$  et en  $\beta$ ) et, à cet égard, on dira qu'ils coïncident ; mais le *rapport à soi* « abcad/abcad », qui implique une traduction transphénoménale, est l'invariant de traduction (ou l'écriture transphénoménale)  $\gamma$ . C'est donc le choix *arbitraire* de rephénoménalisation (flèche  $\gamma \rightarrow \beta$ ) qui procure l'illusion que l'indétermination inéliminable impliquée par le système de différences a été arraisonnée : il y aura *glissement* à chaque fois que la coïncidence des tracés sera convoquée pour occulter la traduction transphénoménale et l'indétermination inéliminable qu'elle implique.

Mais c'est quelque peu une litote d'évoquer seulement une *potentialité* de glissement. Il suffit en effet (a) d'utiliser le même processus discriminant (qui détermine les classes de tracés) pour la déphénoménalisation et pour la rephénoménalisation, et (b) de convenir que le système de différences correspond directement aux classes de tracés produites par ce processus discriminant, pour que tout tracé phénoménal, quelle que soit sa phénoménalité, puisse être considéré comme une figuration de l'écriture transphénoménale qui lui est ainsi associée. Ces deux conditions caractérisent ce que je nomme le *glissement ordinaire*. La seconde condition est une condition à la fois générale et triviale qui n'est liée à aucune circonstance particulière, de sorte que seule la première condition joue en pratique comme condition de possibilité : quelle que soit la phénoménalité considérée, il suffit qu'un processus discriminant [lié à cette phénoménalité] soit déterminé pour que le glissement ordinaire soit possible ; il est dès lors, pourrait-on presque dire, automatique.

L'invariant de traduction (en  $\gamma$ ) est délié de toute phénoménalité particulière ; à ce titre, on peut faire valoir qu'il est *empiriquement inconditionné* et, partant, comprendre la mise en œuvre d'une traduction transphénoménale comme une manière de *bisser* la phénoménalité des tracés jusqu'au seuil de tangence de la métémpirie où viennent affleurer les idéalités. L'idée n'est pas d'affirmer une quelconque réalité de la métémpirie et des idéalités qui y résideraient (le transphénoménal est une construction fictionnelle), mais au contraire de constituer la fiction des idéalités métémpiriques comme corrélative de traductions transphénoménales.

Je vais raisonner sur « la lettre E ». Dans le schéma de gauche ci-dessous, j'applique un glissement ordinaire entre le tracé phénoménal original « E » (en  $\alpha$ ) et le tracé phénoménal « E » (en  $\beta$ ) figurant l'invariant de traduction transphénoménale (en  $\gamma$ ), invariant que je peux fictionnellement faire valoir comme « idéalité métémpirique de la lettre E ». Si je serre un peu plus le glissement (schéma de droite), il ne reste qu'un seul tracé phénoménal pour les deux rôles (en  $\alpha$  et en  $\beta$ ), ce qui me conduit à lire *deux fois* le même tracé<sup>53</sup>. Tout s'accomplit *entre* ces deux lectures, comme s'il suffisait d'un clin d'œil infinitésimal pour différencier les tracés phénoménaux quant à leur rôle, et pour effectuer la traduction transphénoménale enveloppant le détour par la fiction de l'idéalité métémpirique :



De manière générale, on peut comprendre que l'accomplissement empirique (articulation entre le tracé brut en  $\alpha$  et le tracé de la figuration en  $\beta$  via la flèche pleine) est en quelque manière équivalent au détour par l'invariant transphénoménal (trajet de  $\alpha$  à  $\beta$  via  $\gamma$ ). Et si, en outre, cette mise en œuvre se produit *sous le couvert d'un glissement* – donc à mon insu –, non seulement je vais bénéficier de l'illusion que ces tracés peuvent passer [à mes yeux] pour *empiriquement inconditionnés* et *déjà constitués quant à leur idéalité* (on recroise ici le glissement de statut écriture/écriture évoqué plus haut), mais de plus, j'aurai aussi arraisonné – toujours à mon insu – l'indétermination inéliminable impliquée par la traduction transphénoménale. En d'autres termes, sous le couvert de glissements ordinaires inaperçus, *tout se passe comme si* des pratiques d'écriture convenablement

53. C'est un raccourci de dire qu'il ne reste qu'un seul tracé phénoménal, ou de dire que c'est *le même* tracé phénoménal qui est lu deux fois. La [supposition de la] persistance de la phénoménalité du tracé qui sous-tend le glissement intervient pour résorber l'indétermination inéliminable impliquée par la traduction transphénoménale. Cette « difficulté », que je n'éclaircis pas plus avant ici, permet d'apprécier l'un des enjeux fondamentaux du recours à l'écriture.

réglées et intégralement accomplies au plan phénoménal pouvaient être *rendues équivalentes* à l'intervention de traductions transphénoménales et d'invariants transphénoménaux :

Je réfère les tracés « E » et « e » à une même lettre [que je nomme] « E »

Lorsque nous relisons maintenant cette phrase, nous pouvons apprécier le travail du glissement ordinaire qui gouverne notre pratique habituelle de l'écriture, laquelle nous autorise (et peut-être surtout nous enjoint) à lire les tracés phénoménaux des lettres et à en user comme s'il s'agissait d'idéalités métémpiriques toujours déjà constituées et pleinement présentes dans une donation sans médiation. En détournant le titre de l'ouvrage de Roland Barthes, on peut dire que le glissement ordinaire détermine un « degré zéro de l'écriture » qui correspond à la constitution de l'idéalité des lettres, *hors* ou *avant* toute supposition de signification, de dénotation, de référence, etc., qu'on pourra ultérieurement attribuer ou imposer à ces lettres. Et autant la fiction du transphénoménal nous laisse imaginer les idéalités métémpiriques comme des unités indivises (invariants de traduction, en  $\gamma$  dans les schémas), autant le glissement ordinaire exclut qu'on puisse associer ces idéalités à la plénitude d'une présence dans la fine pointe d'un instant ( $\sigma\tau\iota\gamma\mu\acute{\eta}$ ), même dans le cas du glissement ordinaire qui requiert l'écart *entre* les deux lectures (faudrait-il alors comprendre, dans cette perspective, que la [fiction de la] fine pointe de l'instant aurait la forme de la temporalité d'un *entre-deux*, dont le clin d'œil ne serait qu'une figuration parmi d'autres ?).

### *Écriture, transphénoménalité et information*

Dès lors que l'écriture ordinaire est seulement un cas particulier à l'égard de la figuration des écritures transphénoménales, on conçoit que tout tracé phénoménal – quelle que soit sa phénoménalité – devient traductible (au sens transphénoménal) en une écriture ordinaire dès lors qu'il est saisi dans les rets d'une traduction transphénoménale. Cette traductibilité dans l'écriture ordinaire via les écritures transphénoménales excède considérablement l'opposition entre oralité et scripturalité, et met en relief ce qu'on pourrait appeler une *dimension d'écriture* dans tous les champs concernés (ou potentiellement concernés) par la transphénoménalité. Ce n'est donc pas jouer sur les mots de remarquer que le glissement ordinaire signifie qu'il y a une dimension d'écriture dans la scripturalité la plus ordinaire (constitution des idéalités de lettres, y compris comme condition de l'exercice de la formalité logique et mathématique). Ce n'est pas non plus un oxymore de souligner qu'il y a une dimension d'écriture dans l'oralité (en particulier pour que la substance sonore puisse être hissée jusqu'à l'idéalité des phonèmes et des signifiants<sup>54</sup>).

Mais cette dimension d'écriture n'est enchaînée ni à l'oralité, ni à la scripturalité, puisque la traduction transphénoménale intéresse potentiellement les tracés phénoménaux quelle que soit leur phénoménalité. On peut donc comprendre que tout commerce avec l'écriture [ordinaire] est analysable comme une traduction transphénoménale dont l'écriture ordinaire n'est qu'un moment ou une figure. En particulier, tout recueil d'observations ou de mesures [sous la forme d'écritures] doit être considéré, en son principe, comme autant de traductions transphénoménales. C'est donc la positivité scientifique actuelle dans son ensemble qui implique la transphénoménalité, tant à l'égard de la formalité logique et mathématique qu'à l'égard des observations et des mesures, jusque dans les médiations intervenant dans la constitution intersubjective des objectivités : exposés, débats, livres, traités, etc.<sup>55</sup>

La dimension d'écriture associée à la transphénoménalité peut être comprise comme un *dépassement* de la conception ordinaire de l'écriture : *l'avoir égard pour le blanc* et le glissement ordinaire ouvrent la possibilité d'une réinterprétation de cette conception pour proposer une généralisation de l'idée d'écriture (l'écriture transphénoménale en noir et blanc) relativement à laquelle la conception ordinaire subsiste comme un cas particulier restreint (l'écriture scripturale en noir sans blanc). Ainsi généralisée, l'écriture, déliée du champ clos

54. Quand on conçoit que le signifiant – *signans* – est soudé à « son » signifié – *signatum* –, l'idéalité métémpirique du *signans* vaut *ipso facto* pour l'idéalité métémpirique du *signatum*. Ainsi « arbre » (*signans*) peut-il signifier « arbre » (*signatum*). « C'est donc l'idée de signe qu'il faudrait déconstruire par une méditation sur l'écriture [...]. Que le signifié soit originairement et essentiellement (et non seulement pour un esprit fini et créé) trace, qu'il soit *toujours déjà en position de signifiant*, telle est la proposition en apparence innocente où la métaphysique du logos, de la présence et de la conscience, doit réfléchir l'écriture comme sa mort et sa ressource » (J. Derrida, *De la grammatologie*, op. cit., p. 107-108).

55. La dimension d'écriture liée à la transphénoménalité opère comme un passage obligé à l'égard de la connaissance positive : « Tant qu'elle n'est pas gravée dans le monde, ou plutôt tant qu'elle ne *peut* l'être, tant qu'elle n'est pas en mesure de se prêter à une incarnation qui, dans la pureté de son sens, est plus qu'une signalisation ou un vêtement, l'objectivité idéale n'est pas pleinement constituée. L'acte d'écriture est donc la plus haute possibilité de toute "*constitution*". C'est à cela que se mesure la profondeur transcendante de son historicité. » (J. Derrida, « Introduction » à *L'origine de la géométrie*, op. cit., p. 86).

de l'opposition entre scripturalité et oralité, n'est plus confinée dans une résidence et un usage exclusivement scopiques et graphiques : la dimension d'écriture et les traductions transphénoménales ont la même extension. Comment imaginer une telle extension si les invariants transphénoménaux sont imprésentables ? Il me suffira ici de préciser que l'information [au sens de l'informaticien]<sup>56</sup> peut être présentée, d'un point de vue théorique, comme un invariant de traduction transphénoménale, pour que l'on puisse comprendre que le développement des technologies de l'information est solidaire du déploiement de la dimension transphénoménale de l'écriture.<sup>57</sup>

### *La décision de la traduction transphénoménale*

La traduction transphénoménale *s'accomplit* dans l'empirie, quand je déchiffre une partition musicale, quand je me soumetts à une dictée musicale, ou simplement quand je lis un texte à haute voix, mais elle est *imaginée* au plan transphénoménal, sachant que cette imagination transphénoménale s'accomplit elle aussi dans l'empirie : nul ne peut immobiliser une traduction transphénoménale pour se tenir en la fine pointe du champ transphénoménal entre une déphénoménalisation déjà achevée et une rephénoménalisation encore inentamée. Dans l'acheminement proposé ici, qui ne suppose pas l'éventualité d'énoncés sémiiquement inconditionnés (ni a fortiori absolument inconditionnés), on ne sait concevoir rien d'autre ni rien de mieux que la fiction du champ transphénoménal pour accorder sens à la supposition d'une déliaison de l'empirie, au titre, par exemple, d'énoncés ou d'écritures qu'on voudrait considérer comme empiriquement inconditionnés :

*Décision de la traduction transphénoménale* : tout *effet* de déliaison de l'empirie – ou tout *effet* de métempirie, si on préfère – est analysable comme une *construction fictionnelle* destinée à *figurer* une (ou un réseau de) traduction(s) transphénoménale(s).

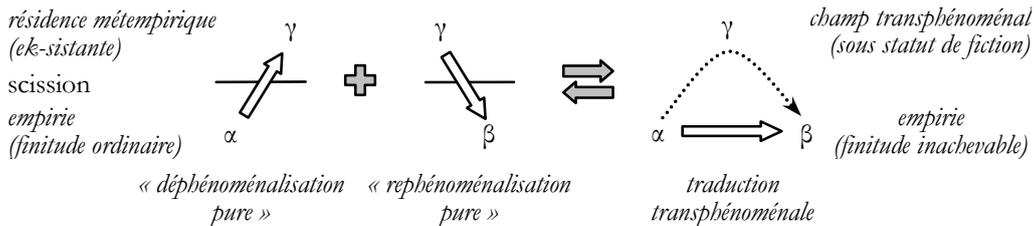
Cette décision signifie que les effets de déliaison de l'empirie doivent être « traductibles » (ce qu'on peut aussi entendre : *réinterprétables*) dans la transphénoménalité dès lors qu'on reconstitue le réseau de traductions transphénoménales qu'ils enveloppent. Cette décision prolonge et précise les décisions de la finitude et du sans fin, car elle signifie qu'il n'y a pas lieu de supposer de scissions ni de résidences métempiriques en plus de la finitude [ordinaire] dans la mesure où ces scissions et ces résidences sont « traductibles » (réinterprétables) dans la finitude [inachevable]. Cette « traductibilité » procède de la remarque qu'on ne peut dissocier les deux moments d'une traduction transphénoménale (sauf sous statut de fiction) : il n'y a pas plus de

---

56. Cette restriction souligne qu'il y a une différence de concept entre l'information au sens combinatoire (l'information au sens de l'informaticien), l'information probabiliste (l'information au sens de la théorie de Shannon), et l'information liée à la complexité algorithmique (Kolmogorov, Solomonov et Chaitin à partir des années 1960). L'information combinatoire a été présentée dès 1928 par Ralph Hartley dans l'article « Transmission of Information » (*Bell System Technical Journal*, juillet 1928, p. 535-563), tandis que l'information probabiliste a été présentée par Claude Shannon dans son mémoire « A Mathematical Theory of Communication » (*Bell System Technical Journal*, vol. 27, p. 379-423 et 623-656, juillet et octobre 1948). Comme il est d'usage de le rappeler (mais certaines confusions sont dotées d'une étonnante robustesse), le mémoire de Shannon n'a pas pour objet l'exposé d'une théorie de l'information, mais l'exposé d'une théorie mathématique de la communication, initialement liée à un objectif d'optimisation des transmissions (diminuer la longueur des messages, augmenter la fiabilité en présence de bruits perturbateurs), exposé dans lequel le vocable « information » (*information* en anglais) est associé à la mesure [mathématique] d'une incertitude de nature probabiliste (plus un message est probable, plus petite est la quantité d'information associée à ce message). Au demeurant, les différentes acceptions de « information » ne se confondent pas et ne s'excluent pas. Sans entrer ici dans plus de détails, l'information comprise comme invariant de traduction transphénoménale joue un rôle particulièrement fondamental dans la mesure où elle est constitutive de la dimension d'écriture qui est impliquée par les autres acceptions (ne serait-ce que comme condition de l'exercice de la formalité mathématique elle-même) et, bien au-delà, par la positivité scientifique actuelle. À cet égard, les légendaires « 0 » et « 1 » de l'informatique n'ont de rapport ni aux chiffres ni aux nombres, ni à la logique : ce ne sont que des figurations arbitraires pour un système de différences pures à deux éléments, quelle que soit la phénoménalité des supports. Dans cette mesure, on pourra comprendre que la turbulence informationnelle est moins « numérique » (c'est en fait une appellation impropre) que *grammaticale*.

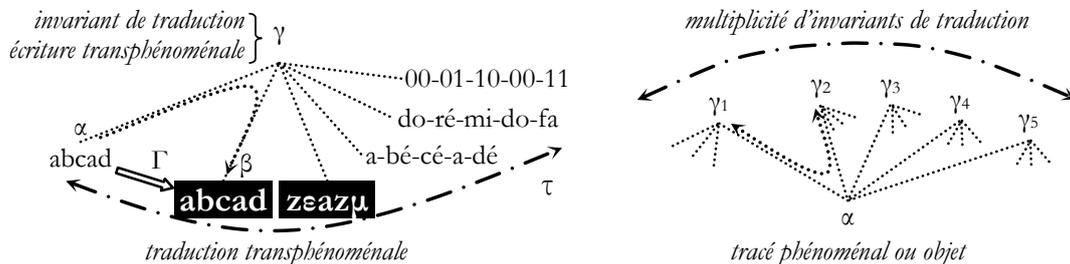
57. Ces dispositifs (y compris déjà la machine de Pascal) ne semblent-ils pas opérer *sur* et *avec* des écritures ? Installons-nous devant l'écran d'un ordinateur. Ne sont-ce pas des écritures qui s'y affichent ? C'est seulement *nous* qui le croyons, car cet effet est l'œuvre du *glissement ordinaire*, que nous assumons à notre insu, glissant les tracés phénoménaux pixellisés affichés à l'écran sur des figurations d'écritures transphénoménales que *nous* leur associons par l'imagination. Le raisonnement peut être appliqué au fonctionnement de ces dispositifs car le caractère discret des écritures transphénoménales n'exige d'aucune manière la supposition d'une « réalité discrète » sous-jacente. La condition de possibilité de la déphénoménalisation, relative aux processus discriminants, peut se trouver réalisée au moyen de dispositifs « non-linéaires », c'est-à-dire comportant des *effets de seuil*, dispositifs certes parfois complexes, mais ne requérant cependant pas l'intervention des facultés supérieures de l'intelligence et du raisonnement pour produire leurs effets. Qu'on songe à la machine de Pascal, réalisée dans la technologie des horlogers du XVII<sup>ème</sup> siècle avec des engrenages, aux perforations de bandes de papier ou de carton (dans les métiers à tisser de Jacquard, les orgues de barbarie ou les machines mécanographiques de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle) ou, plus récemment, aux circuits électroniques de commutation dans les ordinateurs. Il suffit en outre de se tourner vers la biologie pour comprendre que les effets de seuils permettant d'obtenir de tels processus discriminants peuvent prendre appui sur les propriétés les plus diverses (mécaniques, géométriques, chimiques, électriques, etc.) et qu'ils ne sont en rien un privilège des artefacts techniques, de l'intelligence ou de la transcendance.

« déphénoménalisation pure » donnant accès à quelque résidence métémpirique qu'il n'y a de « rephénoménalisation pure » à partir d'une telle résidence :



L'effet de scission empirie/métémpirie (sensible/intelligible, extériorité/intériorité, etc.) surgit quand on [imagine qu'on] dissocie les deux moments d'une traduction transphénoménale, ce qui conduit à faire « ek-sister » (faire se tenir au-delà) une résidence métémpirique et des idéalités déliées « par construction » de toute chair phénoménale (en particulier spatio-temporelle). Mais il faut aussi imaginer que cet effet de scission ménage des brèches ou des porosités, inévitablement paradoxales, pour que la scission ne soit pas « trop absolue » (sans rapport), d'où une « déphénoménalisation pure », intéressant les effets d'abstraction, d'idéalisation, de dénotation, de signification, etc., et une « rephénoménalisation pure », intéressant les effets de représentation, d'expression, d'efficacité métémpirique, etc. Inversement, l'effet de scission s'évanouit quand on [ré-]articule les deux moments dissociés pour reconstituer une traduction transphénoménale.<sup>58</sup>

Cependant, l'évanouissement de la scission empirie/métémpirie transforme les questions. Nulle rencontre ou face à face avec un en-soi, une présence ou une essence qui seraient donnés et qui se dévoileraient peut-être dans la brèche paradoxale d'un « qu'est-ce que c'est ? », mais un lieu ouvert et inachevable pour des décisions d'interprétation et des traductions transphénoménales asémiques. L'idée de traduction s'entend en un sens fort qui signifie qu'il n'y a pas de « traduction pure », car les traductions sont des couplages condition/limitation : je peux bien imaginer des invariants et des écritures transphénoménales, mais ils demeurent imprésentables, ils impliquent un résidu d'indétermination inéliminable et ils requièrent des décisions d'interprétation pour être figurés et mis en œuvre. Au face à face d'une scission empirie/métémpirie se substitue le « mouvement tournant » de la traduction transphénoménale autour d'un pôle imprésentable placé sous statut de fiction, l'invariant de traduction (schéma de gauche) :



Or, ce que la traduction transphénoménale traduit, ce n'est pas un en-soi, car la traduction procède elle-même d'une décision d'interprétation (*voir, comprendre ou traduire* quelque chose *comme...*), de sorte que (schéma de droite) chaque quelque chose (chaque tracé phénoménal, en  $\alpha$ ) est lui-même en quelque manière un pôle d'articulation qui « traduit » les uns dans les autres (flèche  $\gamma_1 \leftrightarrow \gamma_2$ , par exemple) les invariants de traduction ( $\gamma_1, \gamma_2, \gamma_3$ , etc.) qui « tournent » autour de lui, comme autant de points de vue ou d'aspects.

### Le déploiement de l'écriture transphénoménale

Dire que l'acheminement ne procède pas à la manière des « géomètres », par axiomes et déductions, mais à la manière des interprètes, par décisions et interprétations, c'est [déjà] mettre en œuvre l'idée des *variations de détermination* : chaque décision qui prend effet dans le cours du cheminement provoque rétroactivement un apport de détermination à toutes les décisions qui l'ont précédé et dont elle dépend,

58. Voir G. Deleuze, *Le pli...*, op. cit., p. 88-89 : « Et si l'on veut, la formule la plus générale de la loi de continuité, peut-être la trouvera-t-on dans l'idée qu'on ne sait pas, on ne peut pas savoir où finit le sensible, et où commence l'intelligible : ce qui est une nouvelle manière de dire qu'il n'y a pas deux mondes. ». Dans la note de la page 89, Deleuze précise : « C'est Kant qui prétend dénoncer la conciliation des indiscernables et de la continuité, parce qu'elle impliquerait une confusion des phénomènes et des choses en soi ; c'est donc la distinction de deux mondes (telle que Kant la restaure) qui fait naître une contradiction ; et chez Kant, en effet, on sait où finit le sensible et où commence l'intelligible. [...] Mais il n'y a pas deux mondes, et la coupure n'est jamais, selon Leibniz, une lacune ou une discontinuité. »

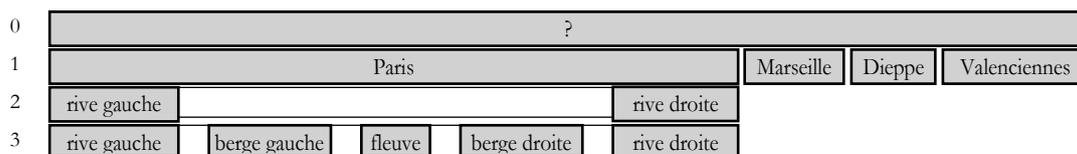
comme si elle donnait quelque couleur à l'effet d'insu demeuré « en blanc » dans chacune des décisions antérieures. Si chaque décision doit être en quelque manière fidèle aux décisions dont elle dépend, elle doit aussi léguer aux décisions qui viendront après elles le « blanc » qui permettra leur filiation. Qu'on ne puisse assigner aucun commencement absolu, aucune origine absolue ni aucune décision première au sein d'une finitude où rien ne peut valoir comme absolument inconditionné signifie aussi qu'on ne saurait non plus y rencontrer aucun achèvement absolu ni aucune décision dernière. Paradoxalement – mais est-ce un paradoxe ? –, ce qui conditionne une décision et en même temps la limite, est aussi ce qui y demeure *en réserve*, grâce à quoi je pourrai faire un pas en avant. « Comment vivre sans inconnu devant soi ? »<sup>59</sup>

### *La décision de déploiement*

L'idée de *variation de détermination*, qui est à plusieurs égards d'inspiration leibnizienne, nous est à la fois familière et quelque peu étrange. Familière, parce qu'elle correspond à ce que nous pouvons comprendre comme des changements de niveaux, des sortes d'effets de zoom permettant d'accommoder notre point de vue à divers degrés de précision ou de détail ; étrange, parce que l'idée s'effrite et se dissipe bien vite dès qu'on tente de s'en saisir ; n'était-ce donc qu'une manière de parler, un *flatus vocis* ?

De très loin, je vois Paris comme un point ; mais plus je m'en rapproche, plus se révèlent les déterminations de cette ville, le cours de la Seine et les monuments, les boulevards et les immeubles, les places et les jardins, bientôt je suis dans telle rue, à tel endroit, et m'approchant encore un peu je vais apercevoir ce frêle brin d'herbe qui s'agrippe à l'interstice de deux pavés inégaux, et si je l'examine avec un microscope, je verrai les cellules qui le composent, etc. Mais quand je dis cela, j'omets que c'est *le même œil* qui voit *successivement* tout cela. Comme dans le cas de la granularité sensible de la pellicule du cinématographe, le degré de résolution qui intervient dans la médiation est constant (propriétés de la rétine oculaire), de sorte que je ne peux jamais voir *à la fois* Paris comme un point et les cellules qui composent ce brin d'herbe. Plus précisément, le point que je vois, quand je vois Paris comme un point, ne contient pas le détail des cellules qui constituent le brin d'herbe. Ce point est une intégrale de flou – un bloc d'espace-temps-niveau –, intégrant des petites perceptions parmi lesquelles figurent sans aucun doute tout le détail des cellules qui composent ce brin d'herbe (et plus encore), mais ce détail ne figure pas *distinctement* dans cette intégrale selon laquelle Paris m'apparaît de très loin. Tout comme il échoit au spectateur du cinématographe d'effectuer une *synthèse de mouvement* à partir d'une succession de vues fixes, de même il m'appartient de faire une *synthèse de détermination* à partir de la succession des vues produites par l'effet de zoom à différents degrés de détermination pour en venir à affirmer : « ces cellules que je vois dans le viseur de mon microscope composent ce brin d'herbe s'agrippant à l'interstice de deux pavés inégaux en tel endroit de telle rue de Paris ».

J'ai dit *Paris comme un point*, mais j'aurais pu dire *Paris comme un noir* : c'est le *moment de la différence* où je distingue les villes les unes des autres à la manière d'un système de différences, par exemple, Paris, Marseille, Dieppe et Valenciennes, sans autre détermination que leur distinctivité mutuelle. Ce noir transphénoménal que j'associe à *Paris comme un point* n'est pas une sorte de boîte qui « contiendrait » des déterminations plus détaillées, car un noir est *asémique*, de sorte que je ne peux rien « déduire » ou « extraire » d'un tel noir<sup>60</sup> : relativement à l'idée des variations de détermination, un noir (il en est de même pour les blancs) correspond à un *minimum de détermination* (ou encore à un *maximum d'indétermination*). Mais je sais que je peux concevoir plusieurs degrés de détermination pour Paris, par exemple : « Paris vu comme un point » et « Paris coupé en deux par la Seine en une rive gauche et une rive droite ». Comment traduire au plan transphénoménal le principe de ces degrés de détermination ainsi que leur rapport ? Le schéma ci-dessous suggère le mouvement de tels apports de détermination :



59. René Char, *Fureur et mystère* (1962), coll. *Poésie*, Gallimard, Paris, 1991, p. 169.

60. L'analogie avec l'effet de zoom est donc quelque peu trompeuse à cet égard, car nous imaginons, dans le cas de l'effet de zoom, que les déterminations [de « Paris »] nous attendent, qu'elles sont déjà là en quelque manière, et qu'il suffit que j'accommode mon regard sur elles pour que je les perçoive que je les objective. Mais le champ transphénoménal ne réfracte pas « ce qui est », mais seulement *ce que j'imagine que je sais*.

La ligne 0 correspond à ce dont je pars, à savoir un noir, sans autre détermination. La ligne 1 correspond au système de différences des quatre villes que j'imagine avoir obtenues en *éclatant* le noir indéterminé de la ligne 0. La ligne 2, que j'imagine avoir obtenue en *éclatant* le noir « Paris », correspond à la première détermination apportée : la Seine coupe Paris en une « rive gauche » et une « rive droite ». La ligne 3, que j'imagine avoir obtenue en *éclatant* le blanc *entre* « rive gauche » et « rive droite », précise que ce blanc se décompose en deux berges et en une partie proprement fluviale. Dans ce schéma, la disposition verticale des lignes figure la variation de détermination, que ce soit un *accroissement de détermination* par *éclatement* (du haut vers le bas), ou que ce soit une *diminution de détermination* par *fusion* (du bas vers le haut), tandis que pour chaque ligne, la disposition horizontale figure ce qui relève de la *différence*. Cet exemple recoupe ce qui avait été remarqué dans l'étude de la pellicule cinématographique : le film (noir initial) donne lieu par éclatement aux photogrammes (noirs) et à leurs entre-deux (blancs), chaque photogramme donne lieu par éclatement à chacun des granules photosensibles (noirs) et à leurs entre-deux (blancs), chaque granulé photosensible est lui-même l'intégrale de flou des petites perceptions lumineuses, etc. Puisque, par éclatement, chaque éclat blanc a même provenance que les éclats noirs auxquels il est lié, je peux donc concevoir d'éclater les blancs au même titre que les noirs, d'où l'image : les noirs *et* les blancs sont « faits » de noirs *et* de blancs. Conformément à la *décision du sans fin*, le processus de ces éclatements est à comprendre comme *sans fin en son principe*, puisque chaque nouvel éclat obtenu, blanc ou noir, est à son tour éclatable, de sorte que le processus d'accroissement de détermination, qui n'est jamais qu'une manière d'interpréter l'éclatement, est lui aussi *sans fin en son principe* : la décision du sans fin exclut donc l'éventualité d'atteindre la détermination achevée du moindre blanc ou du moindre noir. La *décision de déploiement* affirme maintenant que l'éclatement est le seul procédé<sup>61</sup> de déploiement :

*Décision de déploiement* : Le déploiement du champ des écritures transphénoménales [en noir et blanc] se réduit à des *décisions d'interprétation* correspondant à des *éclatements* : chaque éclatement d'un noir (resp. d'un blanc) donne lieu à des éclats noirs *et* à des éclats blancs, sachant que les brisures d'un noir (resp. d'un blanc) sont les éclats blancs (resp. noirs) comme ce qui fait entre-deux, donc à la fois séparation et lien, entre les éclats noirs (resp. blancs).

Conformément à l'idée du *discretum* déjà présentée, les brisures (ou traits de coupe) sont toujours « épaisses » (ce ne sont pas des coupes infiniment minces), qu'elles soient blanches quand on éclate un noir, ou noires quand on éclate un blanc. L'énoncé de cette décision résume le trait principal de ce qui fait office de *schéma d'engendrement*<sup>62</sup> des écritures transphénoménales. Je souligne qu'il s'agit d'un schéma [d'interprétation], et non d'un « principe actif », d'une « force », d'une « spontanéité », d'un « jaillissement », ou de quoi que soit qui serait « auto » : le champ transphénoménal ne « se » déploie pas « de lui-même », mais par l'effet de décisions d'interprétation, autant parce qu'il est déphénoménalisé et placé sous statut de fiction, que parce qu'un noir (ou un blanc) ne « possède » ni ne « contient » aucune détermination qui s'offrirait à la spontanéité d'un « auto-déploiement ». En tant qu'il est placé sous statut de fiction, le champ transphénoménal correspond à ce que j'imagine (ou ce que je sais, ou ce que je crois ou affirme savoir, etc.), et non pas à « ce qui est » ; cette fiction est toujours mienne, car il n'y a aucun énoncé absolument inconditionné. Corrélativement, ce que je ne sais pas [encore] ou ce dont je n'ai pas [encore] idée correspond, au plan transphénoménal, à de l'indétermination.

La difficulté des deux « opérations » abordées ici via les figures de l'éclatement et de la fusion tient au fait qu'il faut les entendre au plan transphénoménal en tant qu'invariants de traduction correspondant à des *schémas d'interprétation déphénoménalisés*.<sup>63</sup> On comprend en effet que la traduction transphénoménale des tracés

61. Je ne saurais produire aucune justification d'une telle décision, si l'on entend par là une justification qui devrait dériver d'un principe plus général. Au plan scientifique, j'ai élaboré l'idée d'un déploiement par éclatement comme une approche à la fois théorique et fondamentale de la délicate problématique des niveaux et des changements de niveau, de sorte que l'éclatement (accroissement de détermination) et la fusion ou collage (diminution de détermination) sont à comprendre comme les schémas d'interprétation extrêmement généraux (donc très peu déterminés) et – à mon sens – irréductibles concernant les rapports entre niveaux. Pour une étude plus détaillée de la problématique des changements de niveaux dans le contexte de l'informatique et des traitements d'information, je me permets de renvoyer de nouveau à ma thèse *Une contribution à l'étude des fondements de l'informatique, op. cit.* En outre, le motif de l'éclatement est repris et développé plus bas avec la question du lieu.

62. Le déploiement inclut aussi la diminution de détermination par collage, comme l'a montré l'exemple. Il inclut aussi une « régression » sans fin « par le haut » que je me borne à évoquer ici, car elle se comprend comme une variante de mise en œuvre du déploiement par coupures. Cette décision ne fait pas mention de l'idée de variation de détermination : l'articulation entre cette idée et le schéma d'engendrement permet avant tout d'associer ce schéma à une signification qui puisse être reliée à ce qui est familier ; mais il ne s'agit là que d'une interprétation, et rien ne permet d'exclure l'éventualité qu'il y en ait d'autres.

63. Le schéma de l'éclatement est à multiples facettes. Il correspond en particulier à l'articulation un/multiple, comme on l'a vu lors de l'étude des systèmes de différences, quand il déphénoménalise le rapport entre « un système de différences » (sans autre détermination que le fait qu'il soit

[phénoménaux], précédemment étudiée, ne peut aller sans la traduction transphénoménale des *rappports* [phénoménaux] *entre* ces tracés [phénoménaux], rapports qui sont ici compris de manière générale comme des interprétations. On comprend aussi que si les écritures [transphénoménales] sont imprésentables, les rapports [transphénoménaux] entre ces écritures le sont aussi, de sorte qu'il est seulement possible de figurer ces rapports en ayant recours à des figurations qui seront évidemment dépendantes des figurations choisies pour les écritures [transphénoménales], et vice-versa. À cet égard, les figures éclater/fusionner dépendent de la figuration des écritures [transphénoménales] comme « écritures en noir et en blanc ».

On ne manque pas de remarquer en outre que la décision de déploiement n'énonce aucun trait permettant de conférer une sorte de « contenu » à la distinction entre *noir* et *blanc* : à l'égard de cette décision, ils sont parfaitement interchangeables. Ce n'est que dans l'usage – donc dans les interprétations – qu'une insistance d'interprétation distinguera deux rôles pour ces jumeaux parfaits, et ce sont ces deux rôles, nommés ici « noir » et « blanc », qui orientent le chromatisme des figurations : « noir » est associé à la part tracée des tracés et à la part condensée de l'effectivité, tandis que « blanc » est associé à la part non tracée des tracés et à la part non condensée de l'effectivité, de sorte que « noir » tend plutôt vers la détermination, et « blanc » vers l'effectivité.<sup>64</sup>

### *Les deux premières dimensions transphénoménales*

Dire que le déploiement des écritures transphénoménales procède de décisions est figuré, dans le schéma précédent, par l'opposition entre la verticalité et l'horizontalité : la décision *en tant que décision* au plan phénoménal – la décision *en tant qu'acte*, si on préfère – donne lieu, au plan transphénoménal, à un blanc, figuré dans le schéma par l'entre-deux [vertical] de deux lignes horizontales consécutives, tandis que la décision *en tant que décidé* au plan phénoménal – le décidé de la décision, son contenu si on préfère – donne lieu, au plan transphénoménal, à l'accroissement de détermination figuré par le schéma d'éclatement appliqué aux noirs et/ou aux blancs dont la détermination a été ainsi accrue. Les figurations sont diverses, car cette opposition figure seulement une hétérogénéité des blancs, donc des entre-deux. Verticalement, c'est la dimension de la décision et de la détermination ; horizontalement, c'est la dimension qui « comprime » la phénoménalité ordinaire : différenciation, spatio-temporalité, causalité, calculs, etc. L'articulation des deux dimensions signifie qu'une « ligne » horizontale ne peut être déterminée (donc déployée) sans une décision qui se projette sur la dimension verticale : si l'accroissement de détermination « commence » au degré le moins déterminé, comme le schéma le suggère, la dimension horizontale doit être comprise comme *conditionnée* par la dimension verticale.

Rapprochons cela du zoom et du cinématographe : je ne peux d'aucune manière percevoir Paris (ou quoi que ce soit d'autre) « comme tel », mais seulement à un certain degré de détermination : percevoir, comme le souligne Bergson, c'est d'abord *ne pas tout percevoir*. Je ne déphénoménalise donc jamais quelque chose « comme tel », mais seulement un « fragment de phénoménalité » – ce que j'ai nommé un bloc d'espace-temps-niveau – comparable à ce que la caméra peut enregistrer. Sans doute puis-je faire des synthèses à partir d'une succession de blocs d'ETN, mais il s'agit d'interprétations, tout comme le spectateur synthétise par interprétation un effet de mouvement à partir d'une succession de vues fixes : dans le schéma précédent, les lignes horizontales sont en quelque manière à la détermination (dimension verticale) ce que les photogrammes du cinématographe sont au mouvement. Je rassemble ceci dans une décision, car l'hétérogénéité (donc l'irréductibilité) de ces deux dimensions est tout, sauf évidente :

*Décision des dimensions. Les deux premières dimensions*<sup>65</sup> [irréductibles] du déploiement du champ des écritures transphénoménales se comprennent comme une *dimension de la décision* (ou de la détermination),

---

*un*) et « un système de différences à quatre éléments », ou encore quand il déphénoménalise le rapport entre « une écriture » (sans autre détermination que le fait qu'elle soit *une*) et « une écriture à cinq places ».

64. Cette « tendance » du « noir » vers la détermination et les tracés correspond aussi à la « tendance » de la finitude ordinaire à retenir le noir et à oublier le blanc. Avoir égard pour le blanc signifie aussi avoir égard pour l'effectivité, l'inexprimable de la brume d'un matin de Chantilly. Je me borne ici à attirer l'attention sur le caractère fondamental de cette gémellité, qui s'articule avec la non moins fondamentale filiation liée au déploiement sans fin de l'éclatement.

65. J'ai nommé ces deux dimensions les deux *premières* dimensions. Mais il faudra peut-être considérer le problème à l'envers, et comprendre qu'il s'agit des *deux dernières*. En effet, la dimension de la détermination (verticale) est la dimension grâce à laquelle les écritures transphénoménales de la dimension de la différence (horizontale) sont déployées. Mais la dimension de la détermination, à son tour, est composée de blancs (déphénoménalisation des décisions) et de noirs (les écritures transphénoménales de la dimension de la différence), de sorte que cette dimension de la détermination doit pouvoir *elle aussi* se prêter à un développement régressif, au moins par éclatement des blancs (ce qui pourrait se comprendre comme une manière d'apporter de la détermination au pourquoi et au comment des décisions). Ce développement supposerait alors

souvent figurée verticalement, laquelle conditionne une *dimension de la différence* (spatio-temporalité, causalité, calcul, etc.), souvent figurée horizontalement.

La figuration horizontale de la seconde dimension fait écho à l'*à-plat* selon lequel nous concevons l'écriture ordinaire. Les lettres ordinaires étant supposées atomiques (insécables et irréductibles), l'éventualité qu'on puisse les découper ou les éclater pour obtenir des écritures à différents degrés de détermination n'a aucun sens dans un tel contexte : elles sont « donc » toutes *au même niveau*.<sup>66</sup> La *figuration* [non nécessairement] *linéaire* des écritures de cette dimension renvoie à une « linéarité transphénoménale » qui signifie seulement que les blancs (les entre-deux) d'une même « ligne » sont homogènes, donc réductibles à *une seule* sorte de blancs (d'entre-deux) transphénoménaux<sup>67</sup> ; réciproquement, l'étagement vertical figure que les entre-deux de la dimension verticale sont irréductibles à ceux de la dimension horizontale. Or, la seconde dimension (horizontale) « comprime » déjà, à elle seule, par déphénoménalisation, les blocs d'ETN du plan phénoménal, en particulier les traits phénoménaux de spatio-temporalité et de rapports de causalité, mais aussi tous les rapports entre écritures ordinaires, à commencer par la calculabilité et la formalité logico-mathématique. Cela signifie-t-il que tout ce qui se projette sur la dimension verticale, en particulier les actes de décision, sont en quelque manière soustraits aux traits phénoménaux liés à la dimension horizontale, en particulier la spatio-temporalité et la causalité ? Cette dimension « verticale » ne serait-elle pas une manière déguisée de réintroduire dans la finitude inachevable une sphère d'intériorité métémpirique absolument inconditionnée (et peut-être absolument libre) ? Pourquoi affirmer une telle irréductibilité ? Comment l'interpréter ?

Revenons à l'analogie du cinématographe, où la linéarité de la pellicule figure la linéarité des écritures [transphénoménales] de la dimension horizontale. Ce qu'une caméra ne peut d'aucune manière filmer, même par jeu de miroirs interposés, et quelle que soit la cadence de la prise de vues, c'est ce qui a lieu *pendant que l'obturateur est fermé*, étant rappelé que l'obturateur *doit* être cycliquement *ouvert puis fermé* pour que la succession des photogrammes soit obtenue. Je viens simplement de rappeler qu'une médiation implique un couplage condition/limitation, donc une « part aveugle » – la part *non tracée* comme condition de *ce qui a pu se tracer* – qui se traduit transphénoménalement par un blanc (ou un entre-deux). Certes, rien n'empêche d'observer ce qui a lieu pendant que l'obturateur de la caméra est fermé – ce qui se traduira par l'éclatement des blancs –, mais

une « avant-première » dimension pour développer cette « première » dimension, et ainsi de suite sans fin. Dans cette mesure, on pourra donc comprendre que ces deux « premières » dimensions ne sont que le degré *le moins déterminé* du déploiement du champ transphénoménal.

66. On pourrait prolonger cette remarque en soulignant que l'univers des idéalités mathématiques est lui aussi *à plat* en ce sens que toutes ces idéalités y sont supposées compossibles. Concernant la problématique des niveaux dans son rapport à l'information, à l'informatique et à la calculabilité, je me permets de renvoyer de nouveau à ma thèse, *Une contribution à l'étude des fondements de l'informatique*, *op. cit.*, parties IV et V.

67. On peut en signaler brièvement deux conséquences bien connues. La première concerne la formalité logico-mathématique : au plan des principes, il est [actuellement] admis que tout corpus formalisé logico-mathématique est réductible à *une* [seule] *écriture linéaire*, à commencer par les logiques formalisées et les théories de la calculabilité. La seconde concerne les technologies de l'information : toute donnée informatisée (provenant de textes, de sons, d'images, etc.) est *linéarisable*, c'est-à-dire réductible à [quelque chose qui se conçoit comme] une écriture composée d'une suite linéaire de 0 et de 1, ne serait-ce que lorsque cette donnée doit être transmise via une transmission série sur un réseau (pour qui demeurerait encore dubitatif sur le premier exemple relatif aux corpus formalisés, il suffit simplement d'imaginer une version informatisée du traité ou de l'article exposant la théorie associée à un tel corpus, et de transmettre le fichier obtenu par courrier électronique, par exemple). On peut aussi évoquer une fois encore l'analogie du cinématographe : de même que le défilement linéaire de la pellicule dans le projecteur n'a pas pour conséquence que le spectateur serait contraint de ne synthétiser que des effets de mouvement reproduisant cette linéarité, de même la linéarité de l'écriture ou du flux sonore voisé n'a pas pour conséquence que l'interprète serait contraint de ne synthétiser que des *effets de sens* « linéaires » (mais en quel sens ?). Si le *Coup de dés* de Mallarmé n'est pas une écriture linéaire, c'est parce que les blancs tracés par la disposition et la typographie du poème ne sont pas réduits à *une seule sorte* de blancs : il faut lire qu'il y a de la différence entre ces blancs, ce qui signifie ici qu'il y a des blancs qui jouent en fait le rôle de noirs, et qu'il échoit à l'interprète (au lecteur) d'en assumer [diversement] la charge. Mais qu'on revienne aux plombs du typographe ou au ruban de papier d'une monotype, aussi bien qu'à un logiciel de composition de pages, on *verra* ces « blancs » hétérogènes, *éclatés comme des noirs différenciés*, comme autant de calages en plomb ou de marqueurs explicites de disposition et d'espacement permettant de conférer au poème, au moyen d'une interprétation appropriée, l'espacement voulu par Mallarmé. Dans la perspective de la traduction transphénoménale, la *linéarisabilité* de l'écriture, quelle que soit la phénoménalité de l'écriture, est inhérente à la déphénoménalisation, laquelle ne retient que certaines déterminations, comprises comme des noirs, tout ce qui reste demeurant indéterminé et, à ce titre, recueilli en blanc (maximum d'indétermination). C'est seulement en tant qu'ils sont également indéterminés que ces blancs sont « homogènes » (ou encore : sont indiscernables les uns des autres), et cette indétermination constitue un *degré libre* sur lequel une rephénoménalisation peut jouer et proposer, par exemple – mais ce n'est pas une obligation –, une *figuration* linéaire (au point que l'expression « une écriture non linéarisable » est un oxymore : une telle « écriture » est simplement quelque chose à quoi l'on n'accorde pas *statut d'écriture*). C'est un point sur lequel je m'écarte sensiblement de la position derridienne (voir en part. *De la grammatologie*, *op. cit.* p. 127 *sq.*) : l'écriture linéaire n'est pas (à mon sens) un résidu de son assujettissement à la linéarité temporelle du flux sonore voisé, mais c'est au contraire la linéarité du flux sonore voisé qui *figure déjà* l'articulation aboutie entre transphénoménalité et asémie comme *dimension d'écriture*. Et si cette linéarité est solidaire d'un « concept vulgaire du temps » [*loc. cit.*, p. 105 : « Nous empruntons cette expression à Heidegger. Elle désigne, à la fin de *Sein und Zeit*, un concept du temps pensé à partir du mouvement spatial ou du maintenant, et qui domine toute la philosophie, de la *Physique* d'Aristote à la *Logique* de Hegel »], ce n'est peut-être pas à la linéarité [de l'écriture] qu'il faut imputer cette solidarité et ce concept vulgaire du temps, mais bien plutôt à la méconnaissance du blanc, et sans doute aussi à la méconnaissance des degrés de détermination, en tant que c'est l'indétermination des blancs qui autorise cette linéarité, mais seulement à titre de figuration arbitraire : la critique de la figuration linéaire de l'écriture n'entame en rien la *linéarisabilité* de la dimension d'écriture qui appartient à la transphénoménalité.

cela ne peut être obtenu que grâce au secours d'une *autre* médiation (mes propres yeux, une autre caméra, etc.). Rien n'empêche non plus de procéder à une synthèse de détermination entre ce qui a été enregistré sur la pellicule (obturateur ouvert, part tracée) et ce qui n'y figure que comme entre-deux (obturateur fermé, part non tracée), à quoi j'ai pu cependant avoir accès via cette autre médiation. Mais il ne s'agira alors que d'une *synthèse*, donc d'une *interprétation* (un *rapport entre*), et non de ce que la médiation initiale (la caméra) permet d'atteindre (obturateur ouvert), de la même manière que l'effet de mouvement synthétisé par le spectateur, comme rapport entre les photogrammes fixes, n'est pas le mouvement original de la scène filmée.

Dire qu'il y a accroissement de détermination à l'égard d'une médiation A, c'est dire qu'on « puise dans » (transphénoménalement, on éclate) les *conditions de possibilité* et les *effets de limitation* liés à cette médiation A grâce à une autre médiation B. L'étagement vertical des lignes horizontales figure le fait que je ne peux pas situer « au même plan » (horizontal) ce que me permet d'obtenir une médiation A (figuré sur une ligne horizontale) et ce que je peux savoir, par synthèse de détermination, grâce à une *autre* médiation B (figuré par la ligne horizontale suivante) concernant les conditions de possibilité et les effets de limitation qui commandent la médiation A<sup>68</sup>, sachant que cette médiation B est elle-même liée à un autre couplage condition/limitation, et ainsi de suite sans fin. La *décision des dimensions*, qui affirme l'irréductibilité des deux dimensions, réaffirme à sa manière que les couplages condition/limitation sont irrémédiables (décision de la finitude) et qu'ils donnent lieu à un déploiement sans fin (décision du sans fin) ; mais elle dit aussi qu'on peut remédier à cet irrémédiable, *mais seulement dans une certaine mesure* (de nouveau : couplages condition/limitation) : d'une part, parce que cela n'abrège en rien le déploiement sans fin d'une médiation (en tout état de cause, les déterminations ne seront jamais achevées), d'autre part, parce que le remède implique une synthèse de détermination – correspondant aux blancs de la dimension verticale – donc une décision d'interprétation, donc une indétermination résiduelle inéliminable.<sup>69</sup> Cette irréductibilité des dimensions n'introduit ainsi aucune scission métémpirique, puisqu'elle procède des deux décisions de la finitude et du sans fin.

### *Un aperçu de la problématique des régressions sans fin*

Les raisonnements régressifs sont comme des spectres enveloppés dans l'ombre portée de l'héritage grec, car il ne suffit pas de vouloir s'en écarter pour les éliminer. À partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, tant au plan de la physique qu'au plan mathématique, la résorption des paradoxes de Zénon ne concerne que le problème de la divisibilité « à l'infini » d'une grandeur (ou d'une quantité) se conservant au cours du processus de division, et requiert l'intervention de passages à la limite dans un continu (ou dans un espace approprié). Mais cette résorption ne convient pas au cas discret du développement des écritures en noir et blanc, où rien ne s'amenuise et où rien ne s'évanouit : c'est le principe même du raisonnement qui « s'auto- conserve » et qui régénère en quelque manière à chaque pas les conditions de sa propre possibilité, de sorte que le schéma de raisonnement est *sans fin en son principe*. C'est ce caractère qui se retrouve dans la problématique des fondements et des principes premiers : si un principe n'est fondé que s'il dépend d'un autre principe déjà fondé, où et comment fonder, quel principe parviendra jamais à faire office de principe premier ? Ainsi présentée, la problématique ouvre la sensation abyssale d'un défaut de fond.<sup>70</sup> À l'endroit du principe de non contradiction, qu'il avance comme « le plus ferme de tous » (βεβαιότατη αὐτῆ τῶν ἀρχῶν πασῶν), Aristote précise : « [...] de façon générale il est impossible qu'il y ait démonstration de toutes choses (car on régresserait à l'infini, de sorte que même ainsi il n'y aurait pas de démonstration) ». <sup>71</sup> L'injonction d'Aristote ἀνάγκη στήναι (*il faut arrêter*) signifie en l'occurrence que si un « raisonnement » est sans fin, alors *ce n'est pas un*

68. Dans l'effet de zoom, comme je l'ai précédemment suggéré, il y a synthèse dans le temps des déterminations successives, comme il y a synthèse dans le temps de l'effet de mouvement pour le spectateur du cinématographe.

69. L'asémie de l'écriture dit déjà cela : on ne peut rien *déduire* d'un noir ou d'un blanc, parce qu'un noir ou un blanc ne « contient » aucune détermination. L'éclatement ne correspond pas à une déduction (jugement analytique), mais à une décision d'interprétation, et c'est la décision elle-même qui provoque l'apport de détermination. Rapportée au plan phénoménal, l'indétermination résiduelle ne signifie pas une absence « absolue » de lien causal, mais seulement que ce qui aurait dû faire *ancrage* d'un lien causal au niveau de la médiation initiale A n'a pas pu être recueilli au niveau de cette médiation A, *parce qu'enveloppé dans sa « part aveugle »* comme effet du couplage condition/limitation ; cet ancrage n'a donc pas pu se tracer *distinctement* dans ce que cette médiation A permet de tracer et s'est donc en quelque manière « inscrit », *mais en blanc*.

70. Je transpose ici les distinctions proposées par Heidegger (voir, par ex., *Introduction à la métaphysique*, op. cit., p. 15) : *Grund*, ce qui fait fond, que j'ai déjà introduit comme *résistance* liée à un effet d'insu, *Ab-Grund*, le sans fond comme [fond] toujours différé, ce que j'ai nommé le *sans fin*, et enfin *Un-Grund*, le non-fond comme absence à la fois de fond et de sans fond, ce que je nomme ici le *défaut de fond*.

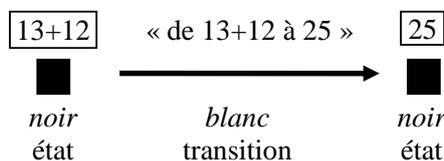
71. [...] ὅλως [μὲν γὰρ] ἀπάντων ἀδύνατον ἀπόδειξιν εἶναι (εἰς ἀπειρον γὰρ ἂν βαδίζοι, ὥστε μηδ' οὕτως εἶναι ἀπόδειξιν), *Métaphysique*, Γ, 1006a 5-10, texte et trad. fr. par B. Cassin et M. Narcy, *La décision du sens*, op. cit., p. 126-127.

*raisonnement*. Force est donc d'adjoindre à la série régressive un « élément spécial » – principe premier, moteur premier immobile, cause première, etc. – qui permette d'écarter le raisonnement régressif au profit d'un raisonnement fini qui s'arrête. Mais cette résorption ne convient pas non plus ici, car elle revient à éliminer (au moins en apparence) le raisonnement régressif lui-même. Contre une tradition et une rationalité qui n'envisagent d'autre issue que la proscription de ces raisonnements, le déploiement des écritures transphénoménales invite à ne pas céder : si un raisonnement régressif est *sans fin en son principe*, il doit demeurer tel, et *aucune* considération ne doit conduire à l'arrêter, à l'achever, ou à l'excéder en quelque manière que ce soit : c'est la *décision du sans fin*.

Suffisait-il qu'on proscrivît ces raisonnements pour qu'ils soient expulsés ? Et s'ils sont incontournables, en particulier quand se pose la question de fonder, comment pourrait-on jamais les contourner ? Rouvrir la problématique des raisonnements régressifs, comme je le propose ici, consiste à remarquer que les régressions sans fin n'ont aucune « réalité » de sorte que nul ne saurait « réellement » choir dans un abîme régressif.<sup>72</sup> En revanche, il se peut que la mise en œuvre du raisonnement soit incomplète ou inappropriée, et c'est alors ce défaut dans la *mise en œuvre* du raisonnement qui provoque la sensation abyssale d'un *défait de fond*. Il ne s'agit donc pas de réintroduire par force ces raisonnements au sein d'une rationalité qui les aurait expulsés, mais bien au contraire d'étudier comment ces raisonnements peuvent s'y trouver mis en œuvre depuis toujours *de manière inaperçue*, mise en œuvre certainement d'autant plus complète et finement ajointée qu'elle aura dû y demeurer inaperçue.<sup>73</sup> Il suffit donc d'étudier quelque dispositif des plus ordinaires enveloppant une régression sans fin inaperçue pour en comprendre le ressort.

### *L'anatomie d'une régression sans fin*

Je vais prendre le prétexte d'une expérience d'arithmétique élémentaire<sup>74</sup>, que chacun pourra aisément reproduire, et qui permet en outre d'étudier les blancs quand ils sont associés à des changements. Dans la perspective de cette expérience d'arithmétique, les noirs vont jouer le rôle d'*états*, et les blancs (les entre-deux) vont jouer le rôle de *transitions* entre ces états. Si je considère l'écriture « 13+12→25 », la flèche fait fonction d'entre-deux entre « 13+12 » et « 25 », c'est-à-dire en l'occurrence qu'elle est à interpréter comme *n'importe quelle manière* de passer de « 13+12 » à « 25 ». D'où le schéma suivant :



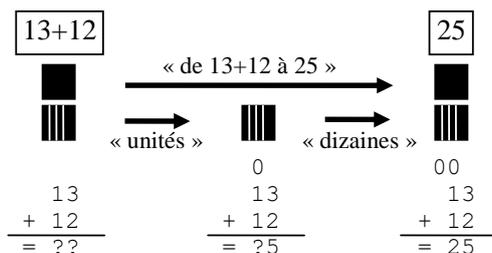
Entre les deux états (en noir) prend place l'effectuation de la transition (en blanc) qui est minimalement déterminée à partir des noirs qui la bordent comme la transition « de 13+12 à 25 ». Imaginons que je ne sois pas très doué en calcul mental : je vais prendre une feuille de papier et un crayon pour appliquer l'algorithme usuel de l'addition, que chacun a appris à l'école primaire, et qui *décompose* l'addition globale en une *suite* d'opérations plus simples. On comprend ici ce que signifie *décomposer l'addition* : c'est développer un pas d'une

72. Cet abord des régressions sans fin recoupe en partie la critique que Bergson oppose aux paradoxes de Zénon, laquelle procède de la considération que le mouvement et le temps sont indivisibles (*Matière et mémoire*, *op. cit.* p. 209 *sq.*). Dans l'analyse proposée ici, la divisibilité est renvoyée au *discretum* d'une détermination [en noir et blanc], tandis que le mouvement (ou tout autre terme analogue : changement, temps, durée, etc.) est renvoyé à l'*effectivité*.

73. Je fais jouer ici le recto positif du verso négatif d'un effet d'insu. « Passer inaperçu » est un trait de structure complexe qui doit satisfaire à de nombreuses contraintes pour demeurer soustrait à la vigilance des consciences averties qui passent et repassent à son aplomb sans jamais le déceler. Il n'y a donc guère de risque à parier que la mise en œuvre y est *finement ajointée*.

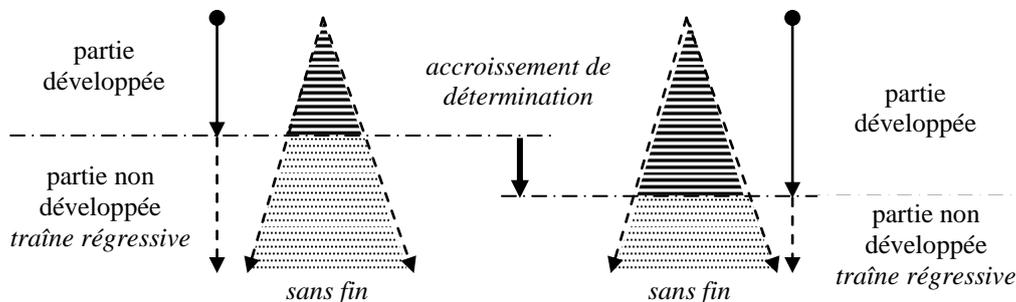
74. Cette étude pourrait prendre le prétexte de nombreuses autres situations, en informatique ou en linguistique, par exemple (j'ai moi-même compris le ressort des régressions sans fin en considérant les changements de niveaux permettant de décomposer les transitions d'états liées aux processeurs des ordinateurs). Ce cas d'arithmétique élémentaire présente l'avantage de ne requérir aucune technicité particulière. Le vocable « expérience » pourra surprendre en un tel contexte. En effet, il ne s'agit pas ici d'étudier « ce qu'est » une addition, ni d'exposer un algorithme de calcul pour faire une addition, mais bien d'étudier (de prendre pour *objet d'étude*) le *dispositif empirique d'expérimentation* « quelqu'un effectuant une addition » pour mettre en évidence le rôle de l'*accomplissement empirique* dans la mise en œuvre du raisonnement régressif. Dans le contexte de la finitude inachevable, autant nous *pourrions* imaginer les idéalités logico-mathématiques au plan transphénoménal (donc sous statut de fiction), autant nous *devons* concevoir qu'il ne leur correspondra jamais rien d'autre que des pratiques d'usage et d'interprétation s'accomplissant dans l'empirie : s'il n'y a pas de principes absolument inconditionnés ni de résidence métempirique au sein de la finitude inachevable, pas même pour la question de l'écriture, il n'y en a pas non plus pour aucune idéalité, fût-elle logico-mathématique (ou de quelque autre sorte qu'on voudra).

régression sans fin en procédant à un éclatement, et c'est donc *apporter de la détermination* à la transition « de 13+12 à 25 » :



Je pose mon opération en l'écrivant sur une feuille de papier : les états seront maintenant les états de cette feuille de papier<sup>75</sup>. La première transition va consister à prendre en compte les unités, la seconde à prendre en compte les dizaines<sup>76</sup>. Je pourrais maintenant de nouveau développer<sup>77</sup> la prise en compte des unités pour faire apparaître plusieurs transitions encore plus élémentaires, par exemple : « trois plus deux font cinq », puis « je pose cinq », et enfin « je retiens zéro ». De même pour les dizaines, par exemple : « zéro plus un font un », puis « un plus un font deux », puis « je pose deux », et enfin « je retiens zéro ». Je pourrais continuer à décomposer chacune des transitions obtenues, en développant par exemple tout ce qui se passe dans mon cerveau quand je dis « zéro plus un font un », ou tout ce qui se passe dans mon corps pour que je puisse tracer les chiffres « 0 », « 1 », etc., sur la feuille de papier : en continuant d'accroître la détermination de cette effectuation, c'est bientôt « le monde » qui va s'y trouver mis en jeu.

Si un raisonnement régressif, sans fin en son principe, est inachevable, le *développement* [explicite] qui en est proposé demeure quant à lui toujours *partiel* : ce qui est arrêté, ce n'est pas le raisonnement lui-même, qui continue de courir, mais seulement son *développement* [explicite]. Dans l'expérience d'arithmétique, je développe un pas de la régression quand je décompose la transition initiale « de 13+12 à 25 » en deux transitions, l'une qui prend en charge les unités, l'autre qui prend en charge les dizaines, puis *j'arrête le développement*. Au-delà de cet arrêt du développement, le raisonnement court toujours même si je n'en explicite pas le développement : ce qui demeure non développé au-delà de l'arrêt du développement, je l'appelle la *traîne régressive*. Une traîne régressive est *sans fin en son principe*, puisqu'elle correspond à la part *non développée* [explicitement] du raisonnement régressif, lui-même *sans fin en son principe* :



Puisque je ne peux *jamais* achever aucun développement [explicite], la mise en œuvre d'un raisonnement régressif se présente *toujours* en deux parties : la partie développée et la traîne régressive résiduelle non développée. À l'endroit de l'arrêt, la partie développée donne lieu à une détermination qui est *seulement partielle*, puisqu'à cet endroit, les noirs et les blancs se présentent à leur *degré minimal de détermination* : dans le contexte d'une effectuation, comme celui de l'expérience d'arithmétique, chaque transition élémentaire obtenue est déterminée quant à ce qui doit être effectué (passer « de 13+12 à 25 », prendre en compte les unités ou les dizaines, etc.), mais le *comment* de cette effectuation demeure indéterminé. Il en va de même pour les noirs : quand je pose mon opération, par exemple, je peux tracer les chiffres comme ceci ou comme cela, les dessiner grands ou petits, placer l'opération en haut ou en bas de la feuille de papier, etc.

75. Sans entrer dans l'analyse détaillée de cette situation d'apparence anodine, on remarquera que le développement par éclatement de la transition (du blanc) s'accompagne d'un développement par éclatement des états eux-mêmes (des noirs), ce que j'ai suggéré dans le schéma en fragmentant les noirs de la seconde ligne : le fait de poser l'opération, de disposer les différents éléments de l'opération sur la feuille de papier, de prévoir la place des retenues, etc., tout cela se comprend comme un apport de détermination à l'endroit des noirs. Dans nombre de circonstances, le développement des noirs (*resp.* des blancs) s'accompagne d'un développement corrélatif des blancs (*resp.* des noirs).

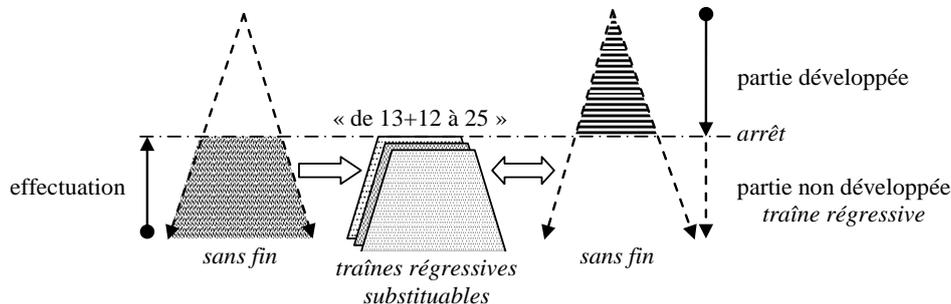
76. On observe de nouveau que le fait d'éclater un blanc (ici, une transition) donne lieu à un noir (ici, un état intermédiaire).

77. Cette deuxième étape de développement, ainsi que les suivantes, ne sont pas figurées dans le schéma.

Lorsqu'on décide d'arrêter un développement régressif, il y a une multiplicité de décisions de développement qui pourraient prolonger le développement au-delà de cet arrêt, de sorte qu'il y a corrélativement une multiplicité de traînes régressives possibles. À cet égard, décider d'arrêter le développement, c'est décider de ne plus apporter de détermination, et c'est aussi décider de s'abstenir de choisir telle traîne régressive plutôt que telle autre : ainsi, relativement à l'arrêt d'un développement régressif, toutes les traînes régressives possibles sont-elles *substituables* les unes aux autres. En ce sens, ce que j'appelle ici par commodité la traîne régressive associée à l'arrêt d'un développement est à comprendre comme *l'une quelconque non choisie* parmi la multiplicité des traînes régressives substituables. Cet effet de substituabilité des traînes régressives est directement lié au fait que, lors de l'arrêt, la détermination *explicitée* par le développement est *toujours partielle*, puisque cette substituabilité ne cesserait que si l'on pouvait produire une « détermination ultime », donc le développement achevé d'une régression sans fin, ce qui est exclu par la décision du sans fin<sup>78</sup>.

Quand on distingue le raisonnement régressif sans fin et le développement explicite toujours arrêté, il devient clair que la sensation de gouffre abyssal se produit lorsque la traîne régressive n'est pas prise en charge : privé de sa traîne régressive, l'arrêt semble suspendu entre ciel et terre sans rien pour le soutenir, de sorte que le raisonnement ne tient pas et s'écroule. Pourquoi l'expérience d'arithmétique élémentaire tient-elle ? Très simplement parce que *j'assume comme effectuation la traîne régressive que je ne développe pas*. Dès que je comprends que cette effectuation *tient lieu* de traîne régressive, *toutes les places* du raisonnement régressif sont maintenant prises en charge, et j'ai ainsi, non pas achevé (c'est impossible), mais *complété* le raisonnement régressif.

Pour simplifier, reprenons l'expérience d'arithmétique en arrêtant le développement dès la transition initiale « de 13+12 à 25 », et supposons que j'effectue cette transition. Que suis-je en tant que j'effectue une telle transition ? Rien d'autre qu'une « chose du monde ». Que puis-je au moins dire de cette « chose du monde » (sous l'angle de cette effectuation) ? Qu'elle satisfait à la détermination partielle « de 13+12 à 25 ». Comment s'accomplit cette effectuation ? C'est ce que je ne saurais dire ultimement, sauf à achever le développement régressif de sa détermination partielle « de 13+12 à 25 » :



Or, cette détermination partielle *de l'effectuation* (à gauche sur le schéma) est aussi la détermination partielle associée à l'arrêt du développement du raisonnement régressif (à droite sur le schéma), arrêt qui est associé à la multiplicité des traînes régressives substituables pouvant être développées à partir de la détermination partielle de cet arrêt. Parmi celles-ci figure donc [au moins] une traîne régressive qui correspond à la détermination de la transition que j'effectue. Le fait que j'effectue la transition est en quelque manière équivalent, au plan des déterminations, au fait que je *choisisse* une traîne régressive parmi la multiplicité des traînes régressives substituables, certes sans que je sache préciser laquelle, mais aussi sans que j'aie à la développer. Comme le suggère la partie gauche du schéma, où la flèche de l'effectuation est orientée de bas en haut, c'est maintenant l'effectuation qui « porte » ou qui « soutient » le raisonnement, et qui vient « équilibrer » le développement *seulement partiel* à l'endroit de l'arrêt : le gouffre abyssal du reste du développement sans fin qui n'est pas développé (traîne régressive) se trouve en quelque manière « comblé » par l'effectuation *en tant qu'elle est effectuée*. Considéré seulement du point de vue de la détermination, le bilan est donc presque nul, puisqu'on passe de *l'une quelconque non choisie* des traînes régressives (figurant dans la

78. Il faut comprendre ici que l'achèvement d'un développement (sous-entendu : explicite) est exclu *en pratique*, parce que les développements doivent demeurer pratiquement énonçables, mais aussi *en principe*, par la décision du sans fin.

multiplicité des traînes régressives substituables) à *l'une d'elles choisie mais non identifiable*<sup>79</sup> (qui correspond à la détermination achevée de l'effectuation).

Par rapport à l'approche ordinaire (qui ne connaît ni les blancs ni les régressions sans fin), cette étude n'a pas changé un iota dans la factualité de l'expérience, elle n'a rien ajouté ni retranché ; elle propose seulement un *changement de regard* destiné à ouvrir une *réinterprétation*. Dans cette expérience d'arithmétique, personne n'éprouve la sensation abyssale d'un défaut de fond parce que le raisonnement régressif qui la soutient est complet et correctement mis en œuvre, même s'il est occulté par la conception ordinaire de l'écriture, quoique pris en charge par les procédures les plus élémentaires que nous avons apprises à l'école primaire. Cette expérience est ainsi à déchiffrer comme une sorte d'anagramme où tous les éléments du raisonnement régressif sont en quelque manière présents, mais dispersés, brouillés et métamorphosés au point que les traits essentiels y figurent inaperçus comme tels<sup>80</sup>.

### *L'effectivité comme invariant de traduction*

L'expérience d'arithmétique a été étudiée au plan phénoménal qui nous est familier. Dépassons maintenant le caractère anecdotique de cette expérience pour traduire cette analyse au plan transphénoménal en considérant, de manière générale, des *accomplissements* : que reste-t-il d'un accomplissement quand on lui a ôté sa « chair phénoménale » ? Il reste, pourrait-on dire, un *pur s'accomplir*. Mais cette question est trop frontale, car ce n'est pas l'en-soi d'un *s'accomplir* qui est ici visé, mais la fiction d'une traduction. La question doit donc être infléchie : comment *imaginer l'invariant de traduction transphénoménale* d'un accomplissement<sup>81</sup> ?

Que font « 13+12 » ? C'est ce que je ne saurais dire aussi longtemps que je n'aurai pas *effectué* le calcul. *Comment effectuer ce calcul ? Comme il vous plaira*. Utilisez une machine de Pascal, un boulier chinois, une calculette fabriquée à Taïwan, faites le calcul vous-même mentalement ou en vous aidant d'une feuille de papier et d'un crayon (ou d'un stylo à encre, ou d'une plume d'oie), etc., *peu importe pourvu que vous effectuiez ce calcul en tant que vous respectez sa détermination partielle* : l'effectivité correspond à l'indétermination du *peu importe* en tant qu'elle *convient* à la détermination partielle du *pourvu que*, et c'est l'invariant de traduction des *comment empiriques*, ce qui se conserve quand on conçoit que des accomplissements empiriques sont transphénoménalement traductibles les uns dans les autres. On peut ici transposer le principe d'identité de Leibniz : *eadem sunt* [sont dits « les mêmes », c'est-à-dire sont transphénoménalement traductibles, ou encore se projettent sur la même effectivité] *quorum unum alteri substitui possunt* [les accomplissements empiriques qui sont substituables les uns aux autres] *salva veritate* [pourvu que la détermination partielle soit sauve : *salva determinatione*]. La substituabilité leibnizienne *salva veritate*, tout comme la traductibilité transphénoménale *salva determinatione*, ne sont pas concevables sans une réserve d'indétermination, et c'est cette réserve d'indétermination qui se déploie « après » la détermination partielle, c'est-à-dire après l'arrêt du développement régressif explicite, ce que j'ai nommé les traînes régressives.<sup>82</sup> Mais après cet arrêt, ce n'est pas encore développé, ce n'est pas encore déterminé. Des accomplissements transphénoménalement traductibles se projettent, par déphénoménalisation, sur la *même indétermination*, tandis que leurs *s'accomplir* se projettent sur la *même effectivité*, en sorte qu'ils sont *transphénoménalement indiscernables*<sup>83</sup>. Pour commencer à discerner ces indiscernables, il faudrait accroître la détermination, donc développer au moins un pas de la régression (comme dans l'expérience d'arithmétique), d'où une nouvelle détermination partielle de l'indétermination, donc une nouvelle indiscernabilité, donc une nouvelle substituabilité. Et ainsi de suite, sans fin.

79. Cette traîne régressive demeure *non identifiable*, parce qu'une telle identification (dire exactement laquelle) supposerait que je puisse produire sa détermination ultime, ce qui est exclu par la décision du sans fin.

80. Il s'agit évidemment d'une interprétation *rétroactive* qui décèle elle-même l'*effet d'insu* où elle prétend se déchiffrer.

81. J'emploie ici les vocables « accomplissement » et « s'accomplir » en un sens général qui va jusqu'à l'équivoque que le français autorise dans l'expression *avoir lieu* (mais je réserve cette expression pour l'étude de la question du lieu) : l'étendue ne s'entend pas moins ici comme un *s'accomplir* (un *avoir lieu*) que la durée ou toute autre manière de temporalité, de changement, de mouvement ou de devenir, et ce sont toutes ces « manières » du *s'accomplir* qui sont déphénoménalisées comme *effectivité*. Concernant le recours à l'infinitif comme une manière de suggérer l'effectivité, voir M. Heidegger, « La grammaire du mot "être" », in *Introduction à la métaphysique, op. cit.*, p. 65 sq.

82. La substituabilité ne s'entend pas au plan empirique mais comme une expérience de pensée, c'est-à-dire comme une fiction. C'est à ce titre que la substituabilité proposée par Leibniz est « traduite » ici comme traduction transphénoménale, ce qui suggère une certaine affinité entre *identité* et *effectivité*.

83. La question de ces indiscernables n'est pas de savoir s'il n'y aurait pas au moins un prédicat *possible* qui permettrait de les discerner, car l'indiscernabilité provient de ce que, pour un arrêt donné d'un développement régressif, je ne peux énoncer aucune détermination (ni *a fortiori* aucun prédicat) relative à ce qu'il y a « après » l'arrêt.

En tant qu'invariant transphénoménal, l'effectivité est, elle aussi, imprésentable et placée sous statut de fiction. Il n'y a pas d'effectivité « pure », c'est-à-dire absolument sans aucune détermination, car l'effectivité est un invariant de traduction, donc une réserve d'indétermination autorisant une substituabilité liée à une détermination partielle. L'expérience d'arithmétique a mis l'accent sur l'effectivité associée à un entre-deux « en blanc », mais on pourrait mener un raisonnement analogue pour l'effectivité associée à des « noirs » : par exemple, l'indétermination associée à tous les tracés phénoménaux qui sont déphénoménalisés comme un même élément d'un système de différences. Si les noirs et les blancs sont « faits » de noirs et de blancs, on peut dire aussi qu'ils « proviennent » de la même effectivité. Avançons encore d'un pas. Lorsque j'apporte de la détermination à l'endroit de l'arrêt d'un développement régressif, je « puise » dans l'effectivité (indétermination) et, corrélativement, cette effectivité (indétermination) ainsi « puisée » *précipite* ou *se condense* en noirs et en blancs (donc en détermination).

### *La décision d'équivalence entre détermination et effectivité*

L'articulation entre détermination et effectivité via les régressions sans fin est la clé de voûte de la finitude inachevable : si l'on reconnaît bien les traits du fini ordinaire dans les blocs d'espace-temps-niveau (donnant lieu aux noirs et aux blancs transphénoménaux) et dans les accomplissements (donnant lieu à l'effectivité transphénoménale), la détermination (ce que je peux percevoir, imaginer, dire, savoir, etc.) de ces blocs et de ces accomplissements est cependant inachevable par l'*effet de différance* dû aux couplages irrémédiables entre les conditions de possibilité et les effets de limitation qui commandent les médiations. Au plan transphénoménal, détermination et effectivité sont *mutuellement irréductibles* par l'effet de la *décision du sans fin* : d'un côté, parce qu'il n'y a de détermination que partielle, c'est-à-dire impliquant une traîne régressive d'indétermination, de l'autre, parce qu'il n'y a d'effectivité que relative à une détermination partielle. Il n'y a donc – toujours sous le couvert de la *décision du sans fin* – ni *détermination achevée* (détermination sans indétermination résiduelle) ni *effectivité pure* (effectivité sans détermination partielle). Ce qui permet au *sans fin* d'être praticable dans le fini, et qui « comble » du même coup l'abîme des raisonnements régressifs, c'est le coup de force qui convoque un *accomplissement empirique* pour *tenir lieu* de traîne régressive non développée. Ce coup de force, qui s'accomplit au plan phénoménal, est couvert par une *décision d'équivalence*, qui prend effet dans le champ transphénoménal. J'en donne deux formulations ; la première est plus brève, mais moins précise :

*Décision d'équivalence (forme brève)* : l'effectivité associée à une détermination partielle est théoriquement équivalente au développement achevé de cette détermination.

*Décision d'équivalence (forme longue)* : pour chaque effectuation associée à une détermination partielle, il y a exactement une traîne régressive achevée, figurant parmi la multiplicité des traînes régressives associées à cette détermination, qui lui est théoriquement équivalente.

Il s'ensuit directement une règle pratique relative à la complétion d'un raisonnement régressif :

*Règle pratique [de la complétion]* : dans un raisonnement régressif, ce qu'on *ne peut pas* ultimement déterminer (parce que c'est impossible, puisque le raisonnement est *sans fin en son principe*), ou ce qu'on *ne veut pas* déterminer plus avant (parce qu'on est indifférent à une détermination plus avancée), on *doit* l'assumer (ou le prendre en charge, ou le faire prendre en charge) comme *accomplissement empirique*.<sup>84</sup>

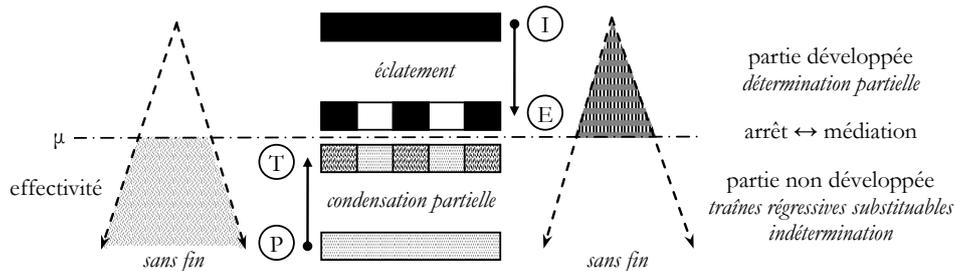
Il pourrait sembler que cette décision d'équivalence contrevienne à la *décision du sans fin* qui exclut l'éventualité de développements régressifs ou de traînes régressives achevés. Il convient au contraire de souligner que la décision affirme l'équivalence en un « point d'articulation » qui est *impossible* dès lors qu'il n'y a ni effectivité pure ni détermination achevée. L'équivalence ainsi décidée n'est donc pas une manière de limite où les deux termes se rapprocheraient tellement l'un de l'autre qu'ils parviendraient à se rejoindre pour fusionner et s'identifier dans un « même », ce qui détruirait l'irréductibilité mutuelle de la détermination et de l'effectivité. L'articulation impliquée par cette équivalence est plutôt à imaginer – sous statut de fiction – comme un non-lieu, une béance en sorte que les deux termes demeurent mutuellement irréductibles *malgré l'affirmation de l'équivalence* : l'effectivité n'est pas un degré de la détermination, pas plus que la détermination n'est un degré de l'effectivité, ces degrés fussent-ils supposés ultimes, et la béance qui tient lieu d'articulation signifie que

84. L'injonction qui affleure dans « on doit l'assumer... » ne doit pas faire illusion : il n'est nullement requis que cette prise en charge soit consciente ni même décidée comme telle, comme on a pu le constater dans l'expérience d'arithmétique.

cette décision n'est rien d'autre qu'un *coup de force*. C'est encore un couplage entre condition de possibilité et effet de limitation : la décision d'équivalence rend praticable dans le fini ce que la décision du sans fin diffère dans l'inachevable mais, en contrepartie, la béance qui tient lieu d'articulation n'est rien d'autre qu'une décision.<sup>85</sup>

### *Les médiations comme régressions sans fin*

La règle pratique implique une médiation au voisinage de l'arrêt d'un développement régressif, car la substitution d'un accomplissement à une traîne régressive ne peut se concevoir que relativement à une détermination partielle, laquelle s'entend au plan transphénoménal. Je prolonge maintenant le précédent schéma des régressions sans fin, qui figurait déjà la diffraction entre détermination (à droite) et effectivité (à gauche), pour mettre en évidence la médiation qui s'y trouve impliquée en me projetant par l'imagination au plan transphénoménal :



La figuration pointilliste de l'effectivité (à gauche) renvoie à la pulvéulence des sables, des poussières, des cendres, des brouillards, des brumes, etc. La brume d'un matin de Chantilly, tout comme la brume qui envahit le carrefour dans *Identificazione di una donna* d'Antonioni<sup>86</sup>, est une brume d'indétermination de petites perceptions qui joue le rôle d'un *continuum* (en P). Par *condensations partielles* (froissements, plissages, contractions, agglomérations, concrétions, etc.), cette brume donne lieu à des tracés phénoménaux qui se comprennent comme de l'effectivité partiellement condensée (en T). Cette condensation partielle d'effectivité (flèche P→T) est la projection, au plan transphénoménal, des intégrales de flous du plan phénoménal, lesquelles se comprennent comme le *tracage* des tracés phénoménaux.<sup>87</sup> À cet égard, l'effectivité non condensée (la brume d'indétermination en P) joue le rôle d'une *provenance quant à l'effectivité*.

Du point de vue de la détermination (à droite), l'écriture associée à la détermination partielle de l'arrêt (en E) est obtenue par éclatements d'un noir initial (en I) : c'est un *maximum d'indétermination* auquel le développement partiel (flèche I→E) apporte de la détermination jusqu'à obtenir la détermination partielle d'une écriture en noir et blanc (en E) où le développement régressif est arrêté. Le noir initial associé à un

85. J'ai choisi ici d'introduire l'articulation entre détermination et effectivité via l'expérience d'arithmétique. Mais on peut aussi procéder en sens inverse et comprendre aussi la décision d'équivalence comme une manière de *saisir* «quelque chose» comme une articulation entre détermination et effectivité. Dans cette interprétation, la béance de l'articulation signifie une *hétérogénéité irréductible* entre la détermination (qui implique une médiation : langage, écriture, information, etc.) et l'effectivité de ce qui est à saisir ; corrélativement, la décision d'équivalence agit comme une décision méthodologique qui signifie qu'en dépit de l'hétérogénéité irréductible, il peut être fait usage de déterminations, sous réserve cependant qu'il soit pris acte et intégré [dans les constructions de savoir qui s'ensuivent] qu'il y a un reste inéliminable d'effectivité demeurant inaccessible comme détermination. C'est une autre manière d'approcher le principe des médiations : la nature (comprise comme la béance entre détermination et effectivité, c'est-à-dire aussi bien comme l'impossibilité d'un achèvement des déterminations que comme l'impossibilité d'une pure effectivité hors toute détermination) n'est pas un « livre », quels que soient les « caractères » (analogues à une détermination) – et quelle que soit la « nature » supposée de tels « caractères » : géométriques, mathématiques, linguistiques, grammaticaux, informationnels, etc. –, qui seraient supposés intervenir dans la « composition » d'un tel « livre ». Comparer la nature à un « livre » équivaudrait à effacer toute trace de médiation, ce qui débouche sur l'évidence d'une immédiateté (ni conditions de possibilité, ni effets de limitation). Il y a bien ce qu'on pourrait dire un « effet de livre », mais c'est un effet des médiations, l'idée de « livre » étant à transposer selon les spécificités de chaque médiation considérée (comme logos, comme géométrie, comme mathématique, comme écriture, etc., et, plus récemment, comme information). On pourra ainsi comprendre que la décision d'équivalence caractérise une manière particulière de donner sens à l'idée de positivité.

86. Michelangelo Antonioni, *Identificazione di una donna* (Identification d'une femme), 1982.

87. Dans l'analogie du cinématographe, c'est la caméra qui produit cette condensation d'où résulte la pellicule comme tracé phénoménal. Dans le cas de la parole orale, c'est le *dire* qui correspond à cette condensation, d'où résulte le tracé sonore d'un *dit*. Le tracage des tracés phénoménaux ferait en quelque manière écho à la bipolarité de *ῥυθμός* (le rythme), où se nouent l'écoulement par sa racine *ῥέω* (couler, s'écouler), et l'idée d'une configuration ou d'un tracé (en particulier d'un caractère d'écriture, mais pas seulement). « [...] *ῥυθμός*, d'après les contextes où il est donné, désigne la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide, la forme de ce qui n'a pas de consistance organique ; il convient à un *pattern* d'un élément fluide, à une lettre arbitrairement modelée [...]. On peut alors comprendre que *ῥυθμός*, signifiant littéralement "manière particulière de fluer", ait été le terme le plus propre à décrire les "dispositions" ou les "configurations" sans fixité ni nécessité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer. » (Émile Benveniste, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, t. I, Gallimard, Paris, 1966, p. 333).

maximum d'indétermination (en I) se comprend comme le fait que *je ne sais rien* de la provenance « comme telle » quant à sa détermination, de sorte que ce noir indéterminé initial joue le rôle d'une *provenance quant à la détermination*.

Plions maintenant le schéma selon la ligne horizontale  $\mu$  (à la fois ligne de médiation et arrêt du développement régressif) : la provenance comme noir indéterminé (en I) répond à la provenance comme brume d'effectivité (en P), tandis que l'apport de détermination lié aux éclatements du noir indéterminé (flèche I→E) répond à ce que j'imagine ou suppose quant au rapport entre la provenance comme effectivité et le tracé phénoménal (flèche P→T) par quoi cette provenance « se manifeste ». Corrélativement, articuler les tracés phénoménaux (projetés en T) à des écritures transphénoménales en noir et blanc (en E), c'est faire correspondre la part condensée de l'effectivité aux noirs, et la part non condensée aux blancs.

L'articulation (T/E) entre l'effectivité partiellement condensée (en T) et l'écriture en noir et blanc (en E), qui est elle-même une béance répétant la béance de la diffraction entre détermination et effectivité, se comprend comme l'invariant transphénoménal de la *décision d'accorder statut d'écriture à un tracé phénoménal*. À cet égard, à chaque fois que nous décidons – éventuellement à notre insu – d'accorder statut d'écriture à un tracé phénoménal, nous *répétons* la béance de la diffraction de la détermination et de l'effectivité, et nous *réassumons* – éventuellement à notre insu – la décision d'équivalence entre détermination et effectivité. Cette béance renvoie aussi au glissement de statut écriture/écriture, précédemment évoqué, lié à la distinction entre l'écriture comme tracé phénoménal (aspect effectivité) et l'écriture comme effet d'idéalité (aspect détermination) : ce glissement de statut, qui enveloppe une *décision d'accorder statut d'écriture*, a donc pour invariant transphénoménal la béance entre effectivité partiellement condensée et écriture en noir et blanc (articulation T/E), et par conséquent, à ce titre, *figure* cette béance.

L'écriture ordinaire serait caractérisée par deux glissements enchevêtrés – le *glissement de statut* et le *glissement ordinaire* du rapport à soi – comme deux coutures ou deux sutures *contenant* le champ transphénoménal dans l'évidence somnolente de la coïncidence des écritures. Qu'on brise cette évidence, et voici l'*écriture au lieu de l'écriture*, brisure infinitésimale qui scintille comme une traduction transphénoménale, fine pointe déliée de la phénoménalité : *un peu de temps à l'état pur*<sup>88</sup>.

### *Réal, phénoménal et transphénoménal*

Mais je vais au cinéma, je m'assois confortablement dans mon fauteuil, l'obscurité se fait et la projection du film commence. Dois-je avoir conscience de cette analyse du cinématographe pour que l'effet de mouvement se produise en moi ? Nullement, car le dispositif fonctionne de manière autonome, y compris la synthèse de l'effet de mouvement. Où sont alors les intraçables et les tracés phénoménaux, les manifestations et les phénomènes, les intégrales de flous et les pertes de détermination, les noirs et les blancs, l'effectivité, les régressions sans fin et les médiations ? *Nulle part, tout cela n'est que fiction*.

Sous le plan phénoménal, il y aurait le *réel*, où rien ne saurait se cacher, se voiler, s'abriter, se perdre, se manifester, se dévoiler, manquer ou apparaître, se répéter ou s'immobiliser. *Jamais deux fois..., pas même une seule fois*.<sup>89</sup> Mais si rien n'y manque, rien non plus qu'on puisse y ajouter, fût-ce une « soustraction », pas même *ce qui n'a pas pu se tracer*. Le cinématographe donnerait ainsi quelque idée d'une *sensibilité réelle*, comme une *sensibilité sans phénoménalité*, où les intégrales de flous et les cycles de la croix de Malte interceptent, fusionnent

88. M. Proust, *Le temps retrouvé*, op. cit., p. 451.

89. Voir *supra* la note 38 concernant le flux héraclitéen.

et réfractent les interactions réales<sup>90</sup>, tandis que le mouvement que j'éprouve n'aura jamais dû être une représentation adéquate.<sup>91</sup>

Le phénoménal ne serait-il alors que le réel *réfléchi* depuis le transphénoménal? Mais si le transphénoménal n'est déjà qu'une fiction, le phénoménal n'est lui aussi qu'une fiction, et si le réel n'est en somme que le phénoménal « avant » et « sans » phénoménalisation, ce n'est encore qu'une fiction. Cette construction fictionnelle met en scène l'*avoir égard pour le blanc* comme *espacement phénoménal au sein du réel* – l'« en-moins » qu'il faut « ajouter » au réel pour qu'il y ait phénoménalisation –, et ainsi *bisser* le réel jusqu'au phénoménal pour apercevoir le phénoménal comme l'*ombre portée de la réflexion transphénoménale* sur le réel. Cette construction fictionnelle « pince » le phénoménal « entre » le réel et transphénoménal, comme une manière de « vue » sur le réel, où l'on « voit » la part qui s'est tracée aussi bien que la part qui n'a pas pu se tracer, respectivement recueillies comme noir et comme blanc au plan transphénoménal, tandis que l'effectivité garde mémoire, au plan transphénoménal, de leur *s'accomplir* réel.

## La question du lieu

« Trois fois Dieu S'exila : dans le Nom, dans l'éclatement du Nom, et dans l'effacement de cet éclatement. / Tu vivras, dans chaque parole, ces trois exils », écrivait reb Hassim.

Edmond Jabès<sup>92</sup>

La décision du sans fin exclut l'achèvement de l'inachevable, non seulement *en pratique*, en ce sens que nul ne peut pratiquement développer une régression sans fin, mais aussi *en principe*, en ce sens que toute tentative d'achèvement, de sommation ou de passage à la limite requiert le préalable d'un lieu englobant hébergeant ce qui en résulte. On peut, certes, recourir à quelque expédient ou arrangement, si du moins on regarde avec bienveillance la charpente contradictoire qui le commande : pourquoi, par exemple, ne pas se contenter d'« ajouter » une manière de point « à l'infini » comme une sorte de mythe de l'achèvement de l'inachevable? Tout ce qui précède suggère une autre voie, à savoir prendre acte d'un *effet de reste* du sans fin : la *question du lieu* est ici entendue comme la question de ce *reste du sans fin*.

## L'exigence de lieu

On sait l'embarras de Platon dans le *Timée* quand il s'agit de dire *χώρα* (*le lieu*), un troisième genre (*τρίτον γένος*) en plus du sensible et de l'intelligible<sup>93</sup>, sans doute *ni sensible ni intelligible*, quoique peut-être aussi *et*

90. Concernant le principe d'une perception généralisée chez Leibniz, voir la note 23. Ce que Bergson introduit comme « image » correspond à un nœud d'interactions, agissant « par chacun de ses points sur tous les points des autres images » et n'étant « qu'un chemin sur lequel passent en tous sens les modifications qui se propagent dans l'immensité de l'univers ». Ce qu'il faut, pour passer de ces « images » à une représentation via une perception, « ce n'est pas éclairer l'objet, mais au contraire en obscurcir certains côtés, le diminuer de la plus grande partie de lui-même, de manière que le résidu, au lieu de demeurer emboîté dans l'entourage comme une *chose*, s'en détache comme un *tableau*. » (*Matière et mémoire*, *op. cit.*, p. 32-33). La prédominance que Bergson accorde au changement et au mouvant va de pair avec le principe d'une diminution : « Qu'il n'y ait pas deux manières différentes de connaître à fond les choses, que les diverses sciences aient leur racine dans la métaphysique, c'est ce que pensèrent en général les philosophes anciens. Là ne fut pas leur erreur. Elle consista à s'inspirer de cette croyance, si naturelle à l'esprit humain, qu'une variation ne peut qu'exprimer et développer des invariabilités. D'où résultait que l'Action était une Contemplation affaiblie, la durée une image trompeuse et mobile de l'éternité immobile, l'Âme une chute de l'Idée. Toute cette philosophie qui commence à Platon pour aboutir à Plotin est le développement d'un principe que nous formulerions ainsi : "Il y a plus dans l'immuable que dans le mouvant, et l'on passe du stable à l'instable par une simple diminution." Or, c'est le contraire qui est la vérité. » (*La Pensée et le mouvant* (1938), PUF, Paris, 1990, p. 217).

91. Dans *Totalité et infini*, Levinas distingue *réflexion* et *conscience* de : « Nous vivons dans la conscience de la conscience, mais cette conscience de la conscience n'est pas réflexion. Elle n'est pas savoir, mais jouissance, et, comme nous allons le dire, l'égoïsme même de la vie » (Emmanuel Levinas, *Totalité et infini* (1971), coll. *Bibliothèque de la Pléiade*, p. 115), de sorte que le fait de parler ne suffit pas, à lui seul, pour qu'il y ait réflexion. Corrélativement, la « jouissance de l'élément » suppose bien une sensibilité, mais cette sensibilité n'est pas encore une connaissance procédant de la réflexion : « Il s'agit de la sensibilité qui est *façon* de la jouissance. C'est quand on interprète la sensibilité comme représentation et pensée mutilée qu'on est obligé d'invoquer la finitude de notre pensée pour rendre compte de ces pensées "obscurées". La sensibilité que nous décrivons à partir de la jouissance de l'élément, n'appartient pas à l'ordre de la pensée, mais à celui du sentiment, c'est-à-dire de l'affectivité où frissonne l'égoïsme du moi. On ne connaît pas, on vit les qualités sensibles : le vert de ces feuilles, le rouge de ce couchant. [...] La "connaissance" sensible n'a pas à surmonter la régression à l'infini, vertige de l'intelligence ; elle ne l'éprouve même pas. Elle se trouve immédiatement au terme, elle achève, elle finit sans se référer à l'infini » (*loc. cit.*, p. 143 et 144).

92. Edmond Jabès, *L'ineffaçable, l'inaperçu*, Gallimard, Paris, 1980, p. 90.

93. En particulier : 48e, 52a. Concernant les métaphores et figures de *χώρα* dans le *Timée*, voir Anca Vasiliu, *Du Diaphane*, Paris, Vrin, 1997, en particulier le chapitre V, « Rencontre dans l'intervalle », p. 225 à 244.

sensible *et* intelligible.<sup>94</sup> La scission ne doit-elle pas ménager quelque brèche, ainsi que leur commun hébergement, pour ne pas virer à un *sans rapport à* ?

La fiction du champ transphénoménal ne recueille que des invariants de traduction. C'est donc moins un « le lieu » qu'il faut envisager ici, qu'un invariant de traduction transphénoménale à l'égard de [tout] *aura-en-lieu*, l'invariant d'une *fonction de lieu* en quelque manière. La question serait alors moins celle d'un *où ?* – où [tout] [ce qui] *aura-en-lieu* aura eu lieu ? – que celle d'une *exigence de lieu* – [fallait-il] qu'il y ait eu lieu ? –. Quelle « fonction » assume « qu'il y ait eu lieu » ? Ce sera *imprésentable* et *sous statut de fiction*, et nous ne l'imaginerons jamais que par la multiplicité de ses traductions et de ses figurations, aussi bien *nulle part* parce qu'imprésentable, qu'en l'intime de chaque *aura-en-lieu*<sup>95</sup>, par décision, interprétation et traduction interposées. Aussi le vocable « lieu » doit-il n'être déjà entendu que comme une figuration, un apport chromatique particulier.

Envisager la question du lieu comme une exigence de lieu signifie que c'est *dans* et *avec* les constructions discursives elles-mêmes qu'il faut déchiffrer cette exigence, qu'elles l'exigent pour se tenir, sachant que chaque construction entendra et affrontera cette question selon sa facture et selon ses agencements propres. N'est-ce pas l'exigence de Platon pour *χώρα*, celle d'Aristote pour l'impossible sommation de tout l'être, celle de Cantor pour « l'Absolu » face à l'inachevabilité de la suite des ordinaux transfinis, etc. ? La liste est longue, aussi longue peut-être que celle des constructions discursives et des théories (même formalisées). Face à la difficulté, l'expédient consiste à négocier quelque « arrangement », comme l'achèvement contradictoire que j'évoquais il y a un instant. Mais comment pourrait-on jamais se soustraire à l'*exigence de lieu* ? Heidegger commente ainsi le fragment 70 d'Héraclite τὸ μὴ δύνόν ποτε πῶς ἄν τις λάθοι; (*comment quelqu'un peut-il se cacher devant ce qui ne sombre jamais ?*) :

[Parce que,] pour la pensée des premiers temps, τὸ μὴ δύνόν ποτε, nomme le domaine de tous les domaines. Il n'est pas toutefois le genre suprême auquel se subordonneraient différentes sortes de domaines. Il est ce en quoi, au sens d'une résidence, repose tout « en quel endroit ? » possible d'un « avoir-sa-place ». En conséquence, le domaine au sens du τὸ μὴ δύνόν ποτε est unique, si on le considère à partir de son étendue rassembleuse. En lui croît ensemble (*concrescit*) tout ce qui appartient au faire-apparaître du dévoilement bien περὶ.<sup>96</sup>

Qu'on m'accorde que je puisse « traduire », fût-ce à contresens et de manière abrupte, ce qui se laisse à mon sens déchiffrer dans ce passage comme l'exigence [d'une fonction] de lieu : (1) un lieu *rassemble sans reste* tout ce à quoi il peut donner lieu, (2) un lieu n'est pas lui-même rassemblé au sein de ce qu'il rassemble, (3) un lieu n'est *rien d'autre ni rien en plus* que ce qu'il peut rassembler, et enfin (4) un lieu *fait office de provenance commune* (en un sens large) à l'égard de ce à quoi il donne lieu. Un lieu n'est pas un espace<sup>97</sup>, comme le tiroir d'une commode où l'on a rangé pêle-mêle des chaussettes, des chandails et des mouchoirs. Heidegger convoque le verbe *concrescere*, croître ensemble et, plus précisément, selon Gaffiot : « croître ensemble par agglomération (agrégation), [...] se former par condensation, s'épaissir, se durcir ». Ce à quoi un lieu donne lieu est en quelque manière « fait » de sa propre « chair », le lieu donnant lieu en se condensant, en se plissant, en se concrétisant, etc. Le thème d'une *provenance commune* dit la générosité, la génération, la fécondité, etc., mais aussi l'affiliation et le lien de solidarité indéfectible.<sup>98</sup>

Ces quatre traits majeurs se nouent dans l'étrange « donation » du *donner lieu à* : que donne-t-il quand il *donne lieu à* ? Lui-même, pourrait-on presque dire, puisque c'est la même « chair », du moins *ce que c'était* « avant » le *donner lieu*, ou ce que *ça aurait été* s'il n'y avait pas eu le *donner lieu*. En quelque manière, *le lieu [se] donne [comme] lieu*. Disparition, sacrifice, effacement, abandon, etc., cette « donation » est un motif aux figurations multiples. Le *concrescit* mentionné par Heidegger évoque plutôt ce que j'ai abordé ici comme le motif de la *condensation* lié à l'effectivité : l'effectivité *donne lieu* en se condensant, elle « disparaît » *comme effectivité non condensée* « dans » la condensation qui n'est *rien d'autre ni rien en plus* que de l'effectivité. Mais il n'y a pas

94. Voir Jacques Derrida, *Kbôra*, Galilée, Paris, 1993, p. 19 sq.

95. « *Kbôra* est là-bas mais plus «ici» que tout «ici» », Jacques Derrida, *Sauf le nom*, Galilée, Paris, 1993, p. 58.

96. Martin Heidegger, « Aléthéia », in *Essais et conférences* (1958), trad. fr. par André Préau, coll. Tel, Gallimard, Paris, 1988, p. 329. Dans la suite du texte, Heidegger infléchit τὸ μὴ δύνόν ποτε (ce qui jamais ne sombre) vers τὸ ἀεὶ φύον (ce qui sans cesse émerge), puis le rapproche de, voire l'identifie à : φύσις (nature), κόσμος (monde), πῦρ (feu), λόγος (logos), ἓν (l'un).

97. « Ce dans quoi quelque chose devient, c'est ce que nous nommons «espace». Les Grecs n'ont pas de mot pour «espace». Ce n'est pas un hasard ; car ils ne font pas l'expérience du spatial à partir de l'extension (*extensio*), mais à partir du lieu (τόπος), c'est-à-dire comme χώρα, et il ne faut entendre par là ni lieu ni espace, mais ce qui est pris et occupé par ce qui se trouve là. Le lieu appartient à la chose même. [...] Χώρα ne pourrait-il pas vouloir dire : ce qui se sépare, dévie de toute chose particulière, ce qui s'efface, ce qui ainsi admet justement autre chose et lui «fait place» ? (Introduction à la métaphysique, op. cit., p. 75-76).

98. Ce thème intéresse la question de la filiation, comme on peut l'entendre, par exemple, dans *les enfants de la patrie*. Je renvoie pour cette question à l'ensemble de l'œuvre de P. Legendre, en particulier : *Les enfants du texte*, op. cit.

moins « donation » dans le motif de l'éclatement : l'un (blanc ou noir) *donne lieu* en éclatant, il « disparaît » *en tant qu'un* « dans » les éclats noirs *et* les éclats blancs auxquels il [se] donne [comme] lieu, éclats qui ne sont *rien d'autre ni rien en plus* que [de] l'un [éclaté]. Le *rassemblement sans reste* n'est donc pas une sommation, une manière de regrouper tous les *éclats noirs* dans le grand sac d'une totalité, qui n'est au fond qu'un ersatz du mythe contradictoire de l'achèvement : où donc ce sac surnuméraire trouverait-il lieu<sup>99</sup> ? Un lieu *rassemble*, sans provoquer le supplément d'une totalité obtenue par sommation, car ce rassemblement est *lien de solidarité indéfectible* entre les éclats blancs *et* les éclats noirs, en raison de leur commune provenance.

Un peu après le passage précédemment cité, dans le même texte « Aléthéia », Heidegger revient sur le thème de l'émergence et du dévoilement en commentant le fragment Diels B123 d'Héraclite, φύσις κρύπτεσθαι φιλεῖ (*la nature aime à se cacher*) :

L'émergence comme telle, en toute circonstance, incline déjà à se fermer. C'est dans cette fermeture d'elle-même qu'elle demeure à l'abri. Κρύπτεσθαι, en tant que se retirer vers l'abri (*Sichver-bergen*), n'est pas simplement se fermer, mais c'est une mise à l'abri (*ein Bergen*), en laquelle demeure réservée la possibilité essentielle de l'émergence et où l'émergence comme telle a sa place. C'est le se-cacher qui garantit son être au se-dévoiler. Dans le se-cacher domine, en sens inverse, la retenue de l'inclination à se dévoiler. Que serait un se-cacher qui, dans son inclination à émerger, ne se contiendrait pas ?

Ainsi φύσις et κρύπτεσθαι ne sont pas séparés l'un de l'autre, mais tournés et inclinés l'un vers l'autre. Ils sont la même chose. C'est seulement dans une telle inclination que chacun accorde à l'autre son être propre. Cette faveur en elle-même réciproque est l'être du φιλεῖν de la φιλία.<sup>100</sup>

Qu'on m'accorde encore que je « traduise ». Une première fois, en traduisant l'inclination réciproque de φύσις et κρύπτεσθαι comme le principe des couplages condition/limitation, et cette inclination correspond à la décision de la finitude, telle qu'elle est à l'œuvre dans les deux motifs de l'éclatement (côté détermination) et de la condensation (côté effectivité). Une deuxième fois, en traduisant la « mise à l'abri [...] en laquelle demeure réservée la possibilité essentielle de l'émergence » comme le principe d'un déploiement sans fin, et cette inclination correspond à la décision du sans fin. Une troisième fois, en traduisant « l'émergence comme telle » qui « en toute circonstance incline déjà à se fermer » comme le [se] donner [comme] lieu, et cette inclination correspond à l'exigence de lieu. Une quatrième fois enfin – mais c'est un coup de force qui n'est pas indiqué dans ce passage –, en *transposant* le thème de l'inclination réciproque à la diffraction de la détermination et de l'effectivité, et cette inclination correspond à la décision d'équivalence. Avoir égard pour le blanc signifie aussi *avoir égard pour le lieu*. Le vocable « finitude inachevable », conjonction des deux décisions de la finitude et du sans fin, dit *ce qui garde le lieu*, ce qui le *garde à sa place* – dans sa *fonction de lieu* –, et cependant en *interdit* l'approchement, car la fonction de lieu opère elle-même comme une sorte de couplage condition/limitation. Le [se] donner [comme] lieu s'entend peut-être comme un « apparaître », mais seulement si l'on comprend aussi que la provenance de cet « apparaître » – le lieu – aura dû « disparaître », ce « disparaître » étant la *condition* de l'« apparaître ». D'où la négativité hyperbolique du lieu : séparé de tout – πάντων κεχωρισμένον<sup>101</sup> –, parce que inexplorable et sans voie d'accès – ἀνεξερεύνητον ἐὼν καὶ ἄπορον<sup>102</sup> –, puisque sa « disparition » conditionne tout *aura-en-lieu*. Qu'il [se] donne [comme] lieu, *quelque part dans l'inachevable*, et ça aura été [chaque fois] *comme* un franchissement originaire – *Ursprung* –, *comme* un « premier éclatement » et *comme* une « première condensation », *comme* un « premier abîme », mais toujours déjà sans fin, *comme* un « premier commencement », mais toujours déjà commencé, *comme* une « première décision », mais toujours déjà décidée d'une décision toujours plus ancienne que toute antériorité chronologique. Mais ça aura été aussi *comme* un « premier couplage » entre condition et limitation, et il demeurera inaccessible *dans et grâce à* la construction

99. « L'Infini se produit en renonçant à l'envahissement d'une totalité dans une contraction laissant une place à l'être séparé. Ainsi, se dessinent des relations qui se fraient une voie en dehors de l'être. », E. Levinas, *Totalité et infini*, *op. cit.*, p. 107. Ce sac surnuméraire de la totalité sait aussi se rappeler à notre vigilance en temps opportuns. En mathématiques, par exemple : il n'y a pas d'ordinal transfini rassemblant tous les ordinaux, il n'y a pas d'ensemble de tous les ensembles, etc.

100. M. Heidegger, « Aléthéia », *op. cit.*, p. 328.

101. δόσων λόγους ἤκουσα, οὐδέ τις ἀφικνεῖται ἐς τοῦτο ὥστε γινώσκειν ὅτι σοφόν ἐστι πάντων κεχωρισμένον (*de tous ceux dont j'ai entendu les discours, aucun ne parvient à ce point : connaître que la sagesse est séparée de tout*), Héraclite, fragment 108 Diels, trad. fr. M. Conche, *op. cit.* p. 63. M. Conche souligne : « Le σοφόν ("ce qui est sage", non "celui qui est sage") n'est pas ici la sagesse-comportement (σοφία) qui consiste à "dire le vrai" et à "agir suivant la nature" (B112), mais la sagesse-savoir, le mot "sagesse" étant toutefois préféré au mot "savoir", dès lors qu'il s'agit du savoir absolu, c'est-à-dire du savoir de la Totalité – du savoir philosophique comme tel ».

102. ἐὰν μὴ ἔλπηται ἀνελπιστον, οὐκ ἐξευρήσει, ἀνεξερεύνητον ἐὼν καὶ ἄπορον (*s'il n'espère pas l'inespérable, il ne le découvrira pas, étant inexplorable et sans voie d'accès*), Héraclite, fragment 18 Diels, trad. fr. M. Conche, *op. cit.*, p. 245. M. Conche n'envisage pas la « Vérité métaphysique » comme [fonction de] lieu, mais peut-être pourra-t-on en déchiffrer le filigrane : « Mais la Vérité métaphysique ne s'obtient par aucune méthode intramondaine concevable : il n'y a pas de πῶρος, de passage vers elle ; elle est hors piste. [...] Or, pour que la Vérité métaphysique se donne, il faut que, quoique "inespérable", elle soit l'objet d'un espoir essentiel » (p. 246-247).

qui pourtant le provoque de s'y tenir : *le fondement comme [fonction de] lieu*. Séparé de tout, et cependant le là d'un toujours déjà là conjugué au futur antérieur des effets rétroactifs. *Qu'on dise qu'il n'aura jamais fait défaut pour aucun aura-en-lieu*.

### *Imprésentable au sein de l'imprésentable*

Comprendre la question du lieu comme une exigence et le lieu comme une fonction, plutôt que tenter d'approcher « le lieu », me permet de ne pas faire du lieu transphénoménal le modèle ou l'archétype de tout « le lieu », d'autant que ce lieu transphénoménal n'est jamais à comprendre – sous statut de fiction – que comme un invariant de traduction. Il y a donc [au moins] trois dimensions de variations autour de la question du lieu : la première, parce que chaque construction doit « s'avoir-lieu » d'une manière appropriée à ses agencements, la deuxième, parce que l'imprésentabilité d'un lieu se déploie en une multiplicité de figurations, et la troisième, parce qu'un lieu est imprésentable au sein de l'imprésentable.<sup>103</sup> Il suit de ce troisième trait que la figuration d'un lieu revient à figurer l'imprésentable au sein de l'imprésentable relativement à une figuration de l'imprésentable. Dans la construction proposée ici, le champ transphénoménal est déjà imprésentable (imprésentabilité au premier degré), de sorte que le lieu transphénoménal correspond à ce qui demeure imprésentable au sein du champ transphénoménal (imprésentabilité au second degré). Lorsque le lieu transphénoménal [se] donne [comme] lieu, il se *diffracte* selon la *détermination* (motif de l'éclatement) et l'*effectivité* (motif de la condensation) – ce qu'il faut entendre comme étant déjà une *figuration de l'imprésentable* du premier degré –, provoquant ainsi une manière de béance dont joue la *décision d'équivalence* pour les articuler l'une à l'autre et rendre ainsi cette diffraction *praticable dans le fini*. On pourra donc dire *de manière imagée*, et *sous rature*, que le lieu « est » ce qu'il « était » « avant » la diffraction de tout *aura-en-lieu*.<sup>104</sup>

Le réel, que j'ai présenté comme une fiction greffée sur la fiction du transphénoménal, *figure* – j'insiste : *figure* – ce qu'il y aurait *au lieu du plan phénoménal* si je n'avais pas dû *constituer* le plan phénoménal comme *effet en retour* de la supposition des couplages condition/limitation. Dès lors, il convient de distinguer, d'une part, un *se manifester phénoménal*, compris et analysé au plan phénoménal, et gouverné par les schémas de médiations, et, d'autre part, un *apparaître*, comme « passage » du réel au phénoménal, le *se manifester* n'étant pas moins une fiction que l'*apparaître*. Par traduction transphénoménale, l'invariant du plan phénoménal est le champ transphénoménal, l'invariant du *se manifester* est une variation de détermination (éclatement pour la détermination, condensation pour l'effectivité), l'invariant du réel est le lieu transphénoménal, et l'invariant de l'*apparaître* est le [se] donner [comme] lieu.

103. Dans *Sauf le nom* (op. cit.), qui a la forme d'un dialogue où il commente des extraits du *Pèlerin chérubinique* d'Angélus Silésius, Derrida approche la question du lieu de manière transversale, dans la perspective de la *via negativa* et de la théologie négative, et envisage une certaine « traductibilité » : « Ce qui permet de localiser la théologie négative dans un site historial et d'identifier son idiome propre, c'est aussi ce qui l'arrache à son enracinement. Ce qui lui assigne un lieu propre, c'est ce qui l'exproprie et l'engage ainsi dans un mouvement de traduction universalisante » (p. 71). D'où : « – Mais depuis tout à l'heure, j'ai l'impression que c'est l'idée même d'une intériorité ou d'une identité à soi de toute tradition (la métaphysique, l'onto-théologie, la phénoménologie, la révélation chrétienne, l'histoire même, l'histoire de l'être, l'époque, la tradition, l'identité à soi en général, l'un, etc.) qui se trouve contestée en sa racine. » Derrida poursuit : « – En effet, et la théologie négative est une des manifestations les plus remarquables de cette différence à soi. Disons donc : dans ce qu'on *pourrait croire* être l'intérieur d'une histoire du christianisme [...], le dessein apophatique tient aussi à se rendre indépendant de la révélation, de tout le langage littéral de l'événementialité néotestamentaire [...]. Un mysticisme immédiat mais sans intuition, une sorte de kénose abstraite le libère de toute autorité, de tout récit, de tout dogme, de toute croyance – et à la limite de toute foi *déterminable* » (p. 85-86). Mais *donner* ? « Dieu "n'a donc plus rien" et s'il donne, comme le Bien de Plotin (*Ennéades*, VI, 7-15-16-17), c'est aussi ce qu'il n'a pas, dès lors qu'il se tient non seulement au-delà de l'être, mais au-delà de ses dons (*kai tou didomenou to didon epekeina en*). Et donner n'est pas engendrer, *ni donner naissance*. » (p. 83-84). Mais que reste-t-il si tout est don ? « – [...] En tous cas, la théologie négative ne serait rien, tout simplement rien, si cet excès ou cet excédent (au regard du langage) n'imprimait quelque marque sur des événements singuliers de langage et ne laissait quelque reste sur le corps d'une langue... / – Un *corpus*, en somme. / – Quelque trace reste à même ce *corpus*, elle devient ce *corpus* comme *survivance* de l'apophasie (plus que vie et plus que mort), survivance d'une auto-destruction ontologico-sémantique interne : il y aura eu raréfaction absolue, le désert aura eu lieu, rien n'aura eu lieu que ce lieu. » (p. 55). À la fin du texte, Derrida revient sur la question du don du nom : « Mieux que jamais, selon la formule qui hante notre tradition de Plotin à Heidegger qui ne le cite pas, à Lacan qui ne cite ni l'un ni l'autre, le don du nom donne ce qu'il n'a pas, ce en quoi consiste peut-être avant tout l'essence, c'est-à-dire, au-delà de l'être, l'inessence du don » (p. 112).

104. Dans « Temps et Être » (1962, trad. fr. par François Fédiér in *Questions IV*, coll. Tel, Gallimard, Paris, 1990, p. 189), Heidegger revient sur le fragment *ἔστι γὰρ εἶναι* du *Poème* de Parménide (fragment VI, vers 1) et souligne : « Dans le *ἔστι* est en retrait le *Il y a*. Au début de la pensée occidentale, l'être est bien pensé, mais non le "Il y a" comme tel » (p. 202). Le fragment *ἔστι γὰρ εἶναι* est entendu par Heidegger « Il y a être » (p. 204) où le « Il » s'entend comme *ce qui est capable d'être*, le fait d'être-capable signifiant ici : « obtenir et donner être » (p. 202). Ainsi Heidegger rejoint-il le motif de la donation plotinienne : « Un donner qui ne donne que sa donation, mais qui, se donnant ainsi, pourtant se retient et se soustrait, un tel donner, nous le nommons : destiner » (p. 203). Dans la suite, Heidegger précise ce *donner* comme *Erveignis* (*l'appropriement*) : « Temps et être advenus à eux-mêmes dans l'appropriement » (p. 222).

Les figurations de l'exigence de lieu sont multiples, et je voudrais seulement ici en évoquer brièvement quelques-unes. Silence, blancheur, désert, etc., *il y aura eu raréfaction absolue*<sup>105</sup> :

À moins que l'être ne se retienne de dévoiler son essence, non pas seulement à l'occasion et accidentellement, mais conformément à cette même essence. En ce cas, non seulement le retrait appartiendrait à l'être, mais le retrait aurait le rapport le plus insigne au « dire » et consisterait à *garder le silence*. Alors, l'être tairait son essence. Mais comme l'être reste la redite la plus fréquente de toute parole, ce serait alors pure réticence (*die Verschweigung schlechthin*), à savoir ce règne de silence auquel toute parole demande des mots en le rompant.<sup>106</sup>

Inaudible « comme tel », anesthétique au plus intime de l'esthétique, puisqu'il n'aura en quelque manière surgi qu'englouti, dévoilé comme revoilé : dire *aura eu lieu au lieu du silence*. Silence sur silence dans *4'33* (1952) de John Cage, blanc sur blanc dans *Carré blanc sur fond blanc* (1918) de Kazimir Malevitch<sup>107</sup>, noir sur noir dans les toiles de Pierre Soulages, pellicule noire dans *L'homme atlantique* (1981) de Marguerite Duras, hors-champ sollicité par les faux-raccords de Dreyer<sup>108</sup>, espacement chez Mallarmé<sup>109</sup>, le [long]temps de la *Recherche*<sup>110</sup>, le blanc du livre chez Jabès : « Du livre au livre, le blanc est le lieu et le lien »<sup>111</sup>. Ou encore la musique comme silence sur silence chez Jankélévitch :

Le silence absolu est, comme l'espace pur ou le temps nu, une inconcevable limite. οὐ πᾶν τὸ ἀκίνητον ἡρεμεῖ, affirmait déjà Aristote : tout ce qui est immobile n'est pas en repos ; cette paresseuse jachère doit cacher quelque activité profonde. [...] Or le silence a des propriétés différentielles ; et par conséquent ce néant-là n'est pas *rien-du-tout*, – autrement dit il n'est pas, comme le néant de Parménide, le rien de tout l'être ; il n'est pas un non-être total niant ou contredisant l'être total... Dans le langage de Schelling il serait plutôt μὴ ὄν que οὐκ ὄν ! [...] Comme la litote n'est pas inexpressive mais allusive, autrement dit comme l'« *espressivo inexpressif* » n'est pas une moindre expression mais, en son genre, une éloquence contenue, ainsi le silence n'est pas non-être mais autre chose que l'être. L'autre voix, la voix que le silence nous laisse entendre, elle s'appelle Musique. Sans vaines métaphores on peut donc dire : le silence est le désert où fleurit la musique, et la musique, cette fleur du désert, est elle-même une sorte de mystérieux silence.<sup>112</sup>

105. J. Derrida, *Sauf le nom*, op. cit., p. 112. Voir *supra*, note 103, pour une citation plus étendue de ce passage. Cette raréfaction absolue peut aller jusqu'à la « non-œuvre », le « non-livre », « livre blanc » ou « livre non écrit ». Voir : Sylvie Thorel-Cailleteau, *La tentation du livre sur rien*, Éditions interuniversitaires, Mont-de-Marsan, 1994. Voir aussi : Maurice Blanchot, « Joubert et l'espace », in *Le livre à venir* (1959), Gallimard, Paris, coll. Folio essais, 1990, p. 70-79.

106. Martin Heidegger, *Grundbegriffe* (1941), trad. fr. par Pascal David, Gallimard, Paris, 1985, p. 89. Ce passage est suivi d'une note du traducteur qui accentue la fonction de lieu : « *Aus dem erst ein Wort entstammt und entstammen muss* (littéralement : duquel seulement un mot surgit et doit nécessairement surgir). L'expression "demander des mots au silence" est de Balzac (*Les Proscrits*, éd. Folio, p. 211) ». Ce passage est d'abord cité ici pour l'attention que Heidegger accorde au silence. Mais cette attention en enveloppe d'autres. Par exemple : si on ne peut *entendre* ce silence qu'à l'*attendre*, comment la parole pourrait-elle taire l'essence de l'être, sauf à ce qu'on l'y *attende* aussi ? D'où, alors, serait-il enjoint qu'il faille l'*attendre* ? Une telle question renvoie à l'Appel : « La question "Qu'est-ce que Cela qui nous appelle à penser ?" conduit, pourvu qu'elle soit posée comme il convient, du même coup à ce qui est digne de question – à savoir *au fait que* la pensée comme pensée est ce qui est essentiellement appelé. » (*Qu'appelle-t-on penser ?* (1954), trad. fr. par Aloys Becker et Gérard Granel, PUF, Paris, 1999, p. 244).

107. P. Legendre commente ainsi [le tableau nommé] *Le livre* de Bojan Dobrev : « L'instant d'un regard, nous sommes en *commerce avec un lieu ritualisé par la peinture*, avec la place vide où se noue, indéfiniment commémoré, notre rapport vivant avec le Rien, dont il est question dans ce livre sans contenu autre que sa couleur solaire. Le tableau – tout tableau – sert de voile au Rien et en même temps il en fait une scène, il dévoile le monde. » (P. Legendre, *De la Société comme Texte*, Fayard, Paris, 2001, p. 129)

108. « Dans une conversation sur le montage, Narboni, Sylvie Pierre et Rivette demandent : où est passée Gertrud, où Dreyer l'a-t-il fait passer ? Et la réponse qu'ils donnent c'est : elle est passée dans la collure. Le faux raccord n'est ni un raccord de continuité, ni une rupture ou une discontinuité dans le raccord. Le faux raccord est à lui seul une dimension de l'Ouvert, qui échappe aux ensembles et à leurs parties. Il réalise l'autre puissance du hors-champ, cet ailleurs ou cette zone vide, ce "blanc sur blanc impossible à filmer". Gertrud est passée dans ce que Dreyer appelait la quatrième ou la cinquième dimension. Loin de rompre le tout, les faux raccords sont l'acte du tout, le coin qu'ils enfoncent dans les ensembles et leurs parties, comme les vrais raccords sont la tendance inverse, celle des parties et des ensembles à rejoindre un tout qui leur échappe. » (G. Deleuze, *L'Image-mouvement*, op. cit., p. 45).

109. Si l'on entend, dans *Le coup de dés*, que le feuillet imprimé « donne égale portée » à « les Lettres » et à « la Musique », on pourra entendre que le « vide papier que la blancheur défend » (*Brise marine*) figure le lieu, tandis que l'entrelacement des mots et de l'espacement figure la diffraction, poème *espacé* traductible en une manière de *chant*, « Ajouter que cet emploi à nu de la pensée avec retraits, prolongements, fuites, ou son dessin même, résulte, pour qui veut le lire à haute voix, une partition » (S. Mallarmé, *Préface de l'édition « Cosmopolitis »*, op. cit., p. 391), en sorte que cet entrelacement figurerait presque, en leur « égale portée » où « L'un des modes incline à l'autre et y disparaissant ressort avec emprunts », le lieu en train de [se] donner [comme] lieu, la diffraction en train de se produire.

110. Commencant par « Longtemps [...] », la *Recherche* se termine par « [...] dans le Temps ». *Entre deux vocables, l'origine enserrée*, comme le suggère Jabès dans l'exergue de ce texte, mais plus encore ici quand on considère le *glissement ordinaire* et qu'on déchiffre le rapport à soi temps/temps comme une *traduction transphénoménale*, un temps *retrouvé en tant que perdu*, pour reprendre l'expression de Jankélévitch, un « temps » délié du temps et de l'espace, faisant fonction de lieu : *un peu de temps à l'état pur*. Expérience maintes fois ré-accomplie de ces rapprochements, qu'il s'agisse, par exemple, du goût de la Petite Madeleine aux initiales de l'auteur, ou des deux pavés inégaux de la cour des Guermantes, dont le surgissement *fortuit et inévitable* est la *griffe de l'authenticité* (*Le temps retrouvé*, op. cit., p. 457).

111. E. Jabès, *El, ou le dernier livre*, Gallimard, Paris, 1973, p. 37.

112. Vladimir Jankélévitch, *La Musique et l'Ineffable*, Le Seuil, Paris, 1983, p. 169 et p. 190. Sur l'articulation entre voix et musique, voir aussi : Danielle Cohen-Levinas, *La voix au-delà du chant*, Vrin, Paris, 2005.

## *Le lieu comme expérience*

Mais je vais au cinéma... et je vois bien que tout cela n'est que fiction. Que ne puis-je vivre *réellement* ? Étrange question. Que pourrais-je jamais faire d'autre ? N'est-ce pas *réellement* que s'accomplissent les décisions et les interprétations qui forgent mes fictions ? Quoique, si tout cela n'est que fiction, la *réalité* [réale] n'est-elle pas aussi une fiction ? « Où » puis-je jamais « vivre » ?

Maintenir tout ce qui intéresse le transphénoménal *sous statut de fiction* – ce qu'on pourra peut-être dire maintenant *sous statut de théorie* – est rendu possible par le fait que tout accomplissement est projeté au plan transphénoménal comme effectivité, y compris les pratiques d'interprétation liées à la sémie et à l'imagination des fictions, car rien n'est supposé s'accomplir hors de l'empirie réelle. C'est le principe d'un *bissage*, qui est en même temps *réflexion*, spirale enveloppante sans fin qui saisit à chaque pas un *réfléchir* (l'accomplissement de la réflexion) sous le regard d'une réflexion s'accomplissant mais non *encore* réfléchi. *Enfin, il faut conclure...* c'est-à-dire : *arrêter*. Si cet arrêt détermine [ce qu'on peut nommer] un [effet de] *sujet*, qui correspond à la dernière réflexion réfléchi au plan transphénoménal, il *reste* l'accomplir *non encore réfléchi* qui « porte » la construction fictionnelle et qui aboutit, dans le contexte du présent acheminement, à la diffraction de ce sujet comme détermination (son « nom de sujet indéterminé » : *je*) et comme effectivité (son « s' » *accomplir*). S'il peut toujours espérer saisir plus avant ses déterminations (à la manière des accroissements de détermination dans les régressions sans fin), ce sujet ne peut ni achever le développement de ses déterminations (d'où un *effet d'insu* qu'on pourrait dire *subjectif*), ni non plus achever le développement de la spirale réflexive, donc saisir le *ce grâce à quoi* il parvient à « se » saisir comme sujet (d'où un *effet d'insu* qu'on pourrait dire *originnaire*), et qui pourtant lui vaut d'*avoir-lieu*.<sup>113</sup> Si ce sujet a la « forme du temps », *ce grâce à quoi il y a [ce sujet]*, quant à lui, a la « forme » d'un *[se] donner [comme] lieu*.<sup>114</sup>

C'est ce *[se] donner [comme] lieu*, le *ce grâce à quoi il y a [ce sujet]*, que je figure ici – j'insiste : ce n'est qu'une *figuration* parmi bien d'autres concevables – comme une *décision*, qui vaut *décision bissante* en tant qu'elle constitue la fiction du transphénoménal et de tout ce qui lui est lié, y compris ce sujet. On pourra dire cette décision « libre », non seulement pour rappeler qu'elle conditionne la constitution des fictions grâce auxquelles nous concevons la phénoménalité (donc, en particulier, la causalité) et, de manière générale, toute déterminabilité d'un *rapport à*, mais aussi pour dire qu'elle demeure *inexplorable et sans voie d'accès*.<sup>115</sup> Étrange « décision » au demeurant, que ce sujet n'aura jamais pu décider *en tant que sujet*, puisqu'il n'y aura ce sujet que *depuis* cette « décision ». <sup>116</sup>

113. « Il n'est pas difficile maintenant d'apercevoir que nous sommes ici aux sources mêmes de l'échange symbolique, *échange avec un lieu*. De quoi s'agit-il par cette expression ? Je dirai : d'un lieu qui s'interpose entre l'homme et l'abîme indicible, lieu qui encercle et limite l'irreprésentable en lui donnant consistance de représentation ; en d'autres termes, le lieu de l'origine est une métaphore de l'irreprésentable – *un vide symbolisé*. [...] Dans la culture ultramoderne référée à la Science, nous serions bien avisés de prendre en compte cette topique du discours social, topique qui nous met sous les yeux ce que nous ne comprenons plus, par défaut de réflexion sur la logique institutionnelle : dès lors qu'elle est rapportée à la problématique des fondements du langage, la Science décroche, si j'ose dire, de la rationalité scientifique et nous la *transportons* vers ce lieu qui s'interpose entre l'homme et l'abîme ; en ce lieu elle change de statut, pour humaniser le vide des origines, le symboliser : elle prend statut de métaphore, appelée à garantir la parole » (P. Legendre, *Étude sur la fonction parentale des États*, Fayard, Paris, 1992, p. 29).

114. Le développement de la spirale réflexive est à rapprocher de la problématique liée à la décision des dimensions (voir *supra*, note 65). Dire que ce sujet a « la forme du temps » s'entend ici comme une image, puisque la spirale réflexive se joue au plan transphénoménal, de sorte qu'il ne peut s'agir que d'un « temps » compris comme déphénoménalisé en effectivité (étant rappelé toutefois que les *s'accomplir*, qui sont déphénoménalisés en effectivité, s'accomplissent dans le réel).

115. Cette réserve (on *pourra dire...*) signifie qu'on peut dire exactement l'inverse, ou toute nuance intermédiaire, puisque le *[se] donner [comme] lieu*, *inexplorable et sans voie d'accès*, n'est lui-même à entendre que comme un invariant transphénoménal asémique (un fait de structure, si on préfère) qui doit être *interprété* (jusque et y compris en un sens existentiel, praxique, social, institutionnel, juridique, théorique, philosophique, psychanalytique, métaphysique, religieux, théologique, mystique, etc.) pour être *figuré* : Amour, Apparaître, Appel, Création, Décision, Désir, Destin, Devoir, Impératif, Impouvoir, Liberté, Pensée, Volonté, etc. On pourra même aller jusqu'à comprendre que la supposition de principes *absolument inconditionnés* puisse constituer une *figuration* du *[se] donner [comme] lieu*, éventuellement comme méconnu, oublié, effacé, rejeté, abandonné, etc.

116. On pourra reconnaître ici certains traits de la formule de Freud : *Wo es war, soll Ich werden*. Dans « La science et la vérité », Lacan propose la traduction suivante : « là où c'était, là comme sujet dois-je advenir » (in *Écrits*, *op. cit.*, p. 864). Lacan articule ensuite le *soll Ich* (dois-je) à la *cause*, « la cause non pas catégorie de la logique, mais en causant tout l'effet » (p. 869), que j'entends ici dans les harmoniques du *[se] donner [comme] lieu* : « Si *cogito sum* nous est fourni quelque part par Heidegger à ses fins, il faut en remarquer qu'il algébrique la phrase, et nous sommes en droit d'en faire relief à son reste : *cogito ergo*, où apparaît que rien ne se parle qu'à s'appuyer sur sa cause. /Or cette cause, c'est ce que recouvre le *soll Ich*, le dois-je de la formule freudienne, qui, d'en renverser le sens, fait jaillir le paradoxe d'un impératif qui me presse d'assumer ma propre causalité. /Je ne suis pourtant pas cause de moi, et ce non pas d'être la créature. Du Créateur, il en est tout autant. Je vous renvoie là-dessus à Augustin et à son *De Trinitate*, au prologue » (p. 865). Peu après, Lacan souligne : « Cette communauté de sort entre l'*ego* et Dieu, ici marquée, est la même que profère de façon déchirante le contemporain de Descartes, Angéus Silésius, en ses adjurations mystiques, et qui leur impose la forme du distique » (p. 865). Cependant, les *correspondances de structure* qui peuvent être aperçues entre la fiction du transphénoménal et le champ lacanien doivent être considérées avec prudence : d'une part, la construction proposée ici est très « pauvre » (déterminée à *minima*, voir *supra*, la fin du « Prologue »), de sorte que tout ce qui est dit ici doit être entendu comme un *schéma d'interprétation* lui-même *très peu déterminé* ; d'autre part, le principe même de la

Pourtant, cette « décision » (ou toute autre figuration du reste du sans fin) correspond à un *accomplir*, et même très précisément à l'accomplir de la réflexion mettant en scène la construction fictionnelle en spirale qui, parce qu'elle doit s'arrêter, décèle ce reste et permet ainsi qu'il soit pris en considération. Mais cet *accomplir* – ni aucune de ses figurations – ne peut être *imputé en propre* à ce sujet, même s'il le provoque. La décision du sans fin enjoindrait en ce sens d'avoir égard pour cet *accomplir*, qui répond du *donner* dans le [se] *donner* [comme] lieu, et qui prend en charge le *reste du sans fin*. De même qu'on peut dire qu'un accomplissement « soutient » l'arrêt d'un raisonnement régressif, de même on pourra dire de cet *accomplir* qu'il « porte » l'arrêt de la spirale réflexive, donc la construction fictionnelle qui s'y enroule et ce sujet qui y trouve séjour, et qu'il fait en quelque manière « équilibre ». <sup>117</sup> Quand on entend le *réfléchir* de la spirale sans fin comme *penser*, ce reste

spirale réflexive signifie que la seule « issue » ne peut être qu'un arrêt, toujours particulier, quelque part dans l'inachevable, impliquant un *reste* lui-même abyssal. Aussi la division de l'*ego*, que Serge Tribolet rapproche de l'*ἡμῆϊς* (nous) de Plotin (voir *Plotin et Lacan : la question du sujet*, Beauchesne, Paris, 2008) emprunte-t-elle le chemin de la spirale et s'y répète en chacun de ses arrêts, quoique différemment à chaque fois. Ce mouvement est souligné par Levinas à l'endroit du *cogito* : « En réalité, dans le *cogito*, le sujet pensant qui nie ses évidences, aboutit à l'évidence de cette œuvre de négation, mais à un niveau différent de celui où il a nié. Mais surtout il aboutit à l'affirmation d'une évidence qui n'est point affirmation dernière ou initiale, car à son tour, elle peut être mise en doute. [...] Descartes cherche une certitude et s'arrête dès le premier changement de niveau dans cette descente vertigineuse. C'est qu'en fait il possède l'idée de l'infini, peut mesurer à l'avance le retour de l'affirmation derrière la négation. » (*Totalité et infini*, op. cit. p. 93-94). C'est en quelque manière à chaque fois un *effet en retour* d'une hypothèse qui fait que l'arrêt tient... au moins un peu, si l'émetteur prend soin de *prêter* son hypothèse à un *lieu* approprié pour qu'elle lui revienne comme il l'attend, c'est-à-dire inversée : « l'émetteur [...] reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée » (J. Lacan, « Le séminaire sur la "Lettre volée" », in *Écrits*, op. cit., p. 41). Les correspondances entre la fiction du transphénoménal et le champ lacanien pourraient alors se comprendre comme un changement de niveau, dans le droit-fil de ce que F. Baudry dégage comme l'hypothèse de la *conjonction de deux niveaux* dans le nœud borroméen : le nœud borroméen, tel que spécifié par Lacan, est conjoint avec une borroméennité plus « basale » (moins déterminée), qui noue *savoir*, à *savoir* et *impossible à savoir*, et où l'effectivité n'est pas [encore] *spécifiée* (C'est l'un des traits du changement de niveau) comme *jouissance* (F. Baudry, « Disons-nous que nous l'avons fondé(e) ? (ou : le nœud borroméen et le savoir du psychanalyste) », 1992, in *Éclats de l'objet*, op. cit., p. 145-151). Une telle hypothèse pourrait ainsi rendre compte d'une certaine « traductibilité », indépendamment de ce qui est considéré ici comme fiction du transphénoménal, puisqu'une telle « traduction » serait en quelque manière déjà à l'œuvre dans la psychanalyse elle-même : « Il semble là notable que le débat (soutenu) de Lacan avec la scientificité et avec les questions dites "philosophiques" puisse avoir tendance à laisser place à une sorte d'illusion d'autonomie du discours analytique. Cette illusion pourrait bien trouver sa source dans l'inclusion par le nœud d'un discours potentiel de fondements. On pourrait dire alors qu'elle trouve sa source dans la réussite même du nœud borroméen, mais c'est une réussite captieuse, si elle est oublieuse des débats et des questions de fondements qu'elle intègre. Dégager dans le nœud l'inclusion d'un discours potentiel de fondements rejoint aussi ce que Lacan dit : que la psychanalyse "énonce le statut des autres discours". À ceci près que, dans la perspective d'une conjonction de niveaux dans le nœud, la borroméennité de base est plus large que celle qui est (doublement) impliquée et spécifiée dans la psychanalyse : ce qui ne permet donc pas à la psychanalyse de se faire apanage de ce qu'elle inclut. » (*loc. cit.*, p. 147). P. Legendre donne une indication comparable : « [...] si elle projette son étrange lumière sur les fondations de l'homme, la psychanalyse ne destitue en rien le montage subjectif ; elle doit donc, en tant que discours traitant du sujet et de l'Interdit, être relativisée : nous sommes toujours, en dépit d'une telle découverte aujourd'hui tant galvaudée, pétris d'insu. » (*Dieu au miroir*, op. cit., p. 84).

117. L'indication d'un « équilibre » est à entendre avec prudence comme l'esquisse d'une *figuration* parmi d'autres possibles. Elle signifie que l'élaboration des déterminations de ce sujet va de pair avec le *discours* qui dit ce qui, pour ce sujet, vaut [se] *donner* [comme] *lieu*, en ce que les déterminations (sues et insues) de ce sujet doivent « répondre » aux déterminations (sues et insues) du [se] *donner* [comme] *lieu* qui vient, à l'endroit du « creuset délirant de la raison » (la formule est de Freud), pour que *ça tienne debout*, du moins pour que *ça en ait l'air*, et peut-être sans trop de souffrances et sans trop de folie, discours d'interposition *prêté* à un *Tiers* pour « faire prévaloir la Raison et déjouer la folie » (P. Legendre, *Dieu au miroir*, op. cit., p. 85). L'indication d'un « équilibre » renvoie en même temps à la thématique du miroir compris dans le contexte de la *réflexion inversée* et des *hypothèses à effet de retour* (voir *supra*, note 116), non moins qu'à celle d'un *pli*, à l'endroit de l'arrêt de la spirale, pour que les deux parties de la spirale *s'entre-tiennent* (comme on l'a déjà vu pour les médiations comprises comme régressions sans fin), chacune opérant en sens inverse de l'autre (on recroiserait ici le prolongement des systèmes ago-antagonistes au « Non-modèle » proposé par Élie Bernard-Weil : voir *Du « système » à la Torah*, L'Harmattan, Paris, 1995). La distinction, que j'ai soigneusement maintenue, entre *effet d'insu* et *inconscient* (au sens de la psychanalyse) est un autre trait du changement de niveau dégagé par F. Baudry, et rien n'empêche qu'il y ait entre eux des correspondances de structures. Mais l'*effet d'insu* associé au *reste du sans fin* est simplement une manière de *figurer* que, pour une construction discursive (y compris scientifique et logico-mathématique), l'effet de limitation qui s'impose à elle n'est rien d'autre que le revers des conditions de sa propre possibilité, revers qui peut s'entendre comme un « équilibre ». Corrélativement, cet effet d'insu ne pourrait cesser (et avec lui le couplage condition/limitation) que si le fondement pouvait être *absolu* (déportant l'effet de reste au-delà de la finitude), et c'est précisément la tentative de Descartes. Réciproquement, la question d'une finitude *sans fondement absolu* (et, par conséquent, sans énoncés *absolument inconditionnés*) implique un effet de reste dans la finitude, et ce qui vient d'être exposé permet d'ajouter, ce qui ne va pas tout à fait de soi : non seulement, cela n'empêche en rien ce reste de correspondre à un *accomplissement*, mais surtout, c'est *seulement* parce qu'il correspond à un accomplissement que la construction a elle-même lieu. Ce scintillement autour de l'indication d'un « équilibre » permet de préciser la thématique de la « décision » : au fait de *figurer* le [se] *donner* [comme] *lieu* [à ce sujet] comme une « décision libre » (décision hissante) répond un sujet déterminé par une *responsabilité* (corrélative de la liberté), et [re]prenant à son compte la « décision » [donatrice de liberté] comme *obligation* pour *faire tenir* la « décision » et lui conférer son *efficience*. C'est en tant que ce sujet assume *en acte* sa responsabilité que le pliage (ou l'effet de miroir à réflexion inversée) « traduit » cet acte comme *répétition* (au sens fort : ré-accomplissement *hic et nunc*, et non pas seulement commémoration) de la « décision hissante » elle-même, et lui *réfléchit* ainsi cet acte, *par lui accompli*, comme valant « donation » de « sa » liberté et de son statut de sujet. D'où les nombreuses indications d'un *devoir* dans le présent texte, en particulier à l'endroit de la décision du sans fin (si un raisonnement régressif est sans fin en son principe, il *doit* demeurer tel), puisque c'est précisément cette décision qui garde le *reste du sans fin* supposé prendre en charge l'efficience du hissage installant la construction fictionnelle. Si on « efface » la *décision hissante* (et le reste du sans fin, son corrélat), c'est la fiction du [se] *donner* [comme] *lieu* qui semble prendre en charge la double « donation » de la liberté et de l'obligation ; si, en outre, on « efface » le [se] *donner* [comme] *lieu* lui-même, la liberté et l'obligation *semblent s'imposer d'elles-mêmes* quoique *surgies de nulle part*, ce qu'on peut envisager de « traduire » : sans causes phénoménalement décelables et absolument inconditionnées. Peut-être pourra-t-on déchiffrer ici l'une des ramifications de la question de la liberté chez Kant, si du moins on veut bien entendre la *causalité libre* dans les harmoniques potentielles du [se] *donner* [comme] *lieu* (voir en particulier la liasse I, 2 dans l'*Opus postumum*, trad. fr. par François Marty, PUF, Paris, 1986, p. 202 sq.). Dans le contexte de la finitude inachevable, on pourrait alors comprendre que l'impératif

résonne comme un *reste à penser*, et je n'aurai pas encore commencé à penser.<sup>118</sup> Ainsi puis-je me *mesurer* à ce reste, mais c'est une *expérience* :

Ami, en voilà assez. Si tu veux lire au-delà,  
Va et deviens toi-même l'écrit et toi-même l'essence.<sup>119</sup>

« Le cheminement est l'acte de laisser surgir le chemin »<sup>120</sup>, quelque part dans l'inachevable, en ce lieu imprésentable au sein de l'imprésentable, comme un « désert dans le désert ».<sup>121</sup>

\*

La *question de l'écriture* ne serait peut-être alors que l'une des bifurcations de la *question du lieu* (et l'acheminement proposé ici l'une des bifurcations possibles au sein de cette bifurcation). L'écriture, une très ancienne nouvelle technologie ? Une ancienneté qui ne serait pas seulement celle d'un héritage historique et traditionnel, et que j'ai tenté de figurer comme *diffraction entre détermination et effectivité*. L'avant-première décision de l'acheminement : la question de l'écriture.

Homme d'écriture tu as, pour clôture, l'illimité.<sup>122</sup>

---

kantien « traduirait » en quelque manière ce qu'on pourrait nommer : « la décision d'Emmanuel Kant ». Voir aussi : Monique David-Ménard, *La folie dans la raison pure (Kant lecteur de Swedenborg)*, Vrin, Paris, 1990.

118. « Crève, os de chien. Et l'on sait bien que ta pensée n'est pas accomplie, terminée, et que dans quelque sens que tu te retournes tu n'as pas encore commencé à penser. », Antonin Artaud, *L'Art et la Mort*, in *L'Ombilic des limbes*, coll. Poésie, Gallimard, Paris, 1975, p. 132. On relira les très belles pages que Blanchot consacre, entre autres expériences, à celle d'Artaud : « Ce qu'il dit est d'une intensité que nous ne devrions pas supporter. Ici parle une douleur qui refuse toute profondeur, toute illusion et tout espoir, mais qui, dans ce refus, offre à la pensée "l'éther d'un nouvel espace". Quand nous lisons ces pages, nous apprenons ce que nous ne parvenons pas à savoir : que le fait de penser ne peut être que bouleversant ; que ce qui est à penser est dans la pensée ce qui se détourne d'elle et s'épuise inépuisablement en elle ; que souffrir et penser sont liés d'une manière secrète, car si la souffrance, quand elle devient extrême, est telle qu'elle détruit le pouvoir de souffrir, détruisant toujours en avant d'elle-même dans le temps, le temps où elle pourrait être ressaisie et achevée comme souffrance, il en est peut-être de même de la pensée. Étranges rapports. Est-ce que l'extrême pensée et l'extrême souffrance ouvriraient le même horizon ? Est-ce que souffrir serait, finalement, penser ? » (M. Blanchot, *Le livre à venir*, op. cit., p. 58).

119. « *Freund es ist auch genug. Im fall du mehr wilt lesen, / So geh und werde selbst die Schrift und selbst das Wesen.* », Angélus Silésius, *Le pèlerin chérubinique*, VI, 263. Cité et traduit par J. Derrida, *Sauf le nom*, op. cit. p. 28.

120. M. Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?* (1954), trad. fr. par Aloys Becker et Gérard Granel, PUF, Paris, 1999, p. 247.

121. « Le surgissement de l'événement doit trouver tout horizon d'attente. D'où l'appréhension d'un abîme en ces lieux, par exemple un désert dans le désert, là où l'on ne peut ni ne doit voir venir ce qui devrait ou pourrait – *peut-être* – venir. Ce qui reste à *laisser venir*. » (J. Derrida, *Foi et savoir*, op. cit. p. 16). Dans ce texte, Derrida revient longuement sur la question du lieu : « *Khôra*, l'"épreuve de *khôra*" serait, du moins selon l'interprétation que j'ai cru pouvoir en tenter, le nom de lieu, un nom de lieu, et fort singulier, pour cet espacement qui, ne se laissant pas dominer par aucune instance théologique, ontologique ou anthropologique, sans âge, sans histoire et plus "ancien" que toutes les oppositions (par exemple sensible/intelligible), ne s'annonce même pas comme "au-delà de l'être", selon une voie négative. Du coup, *khôra* reste absolument impassible et hétérogène à tous les processus de révélation historique ou d'expérience anthropo-théologique, qui en supposent néanmoins l'abstraction. Elle ne sera jamais entrée en religion et ne se laissera jamais sacraliser, sanctifier, humaniser, théologiser, cultiver, historialiser. Radicalement hétérogène au sain et au sauf, au saint et au sacré, elle ne se laisse jamais *indemniser*. Cela même ne peut se dire au présent, car *khôra* ne se présente jamais comme telle. Elle n'est ni l'Être, ni le Bien, ni Dieu, ni l'Homme, ni l'Histoire. Elle leur résistera toujours, elle aura toujours été (et aucun futur antérieur, même, n'aura pu réapproprié, faire fléchir ou réfléchir une *khôra* sans foi ni loi) le lieu même d'une résistance infinie, d'une restance infiniment impassible : un tout autre sans visage » (p. 34-35).

122. E. Jabès, *Elya*, Gallimard, Paris, 1969, p. 78